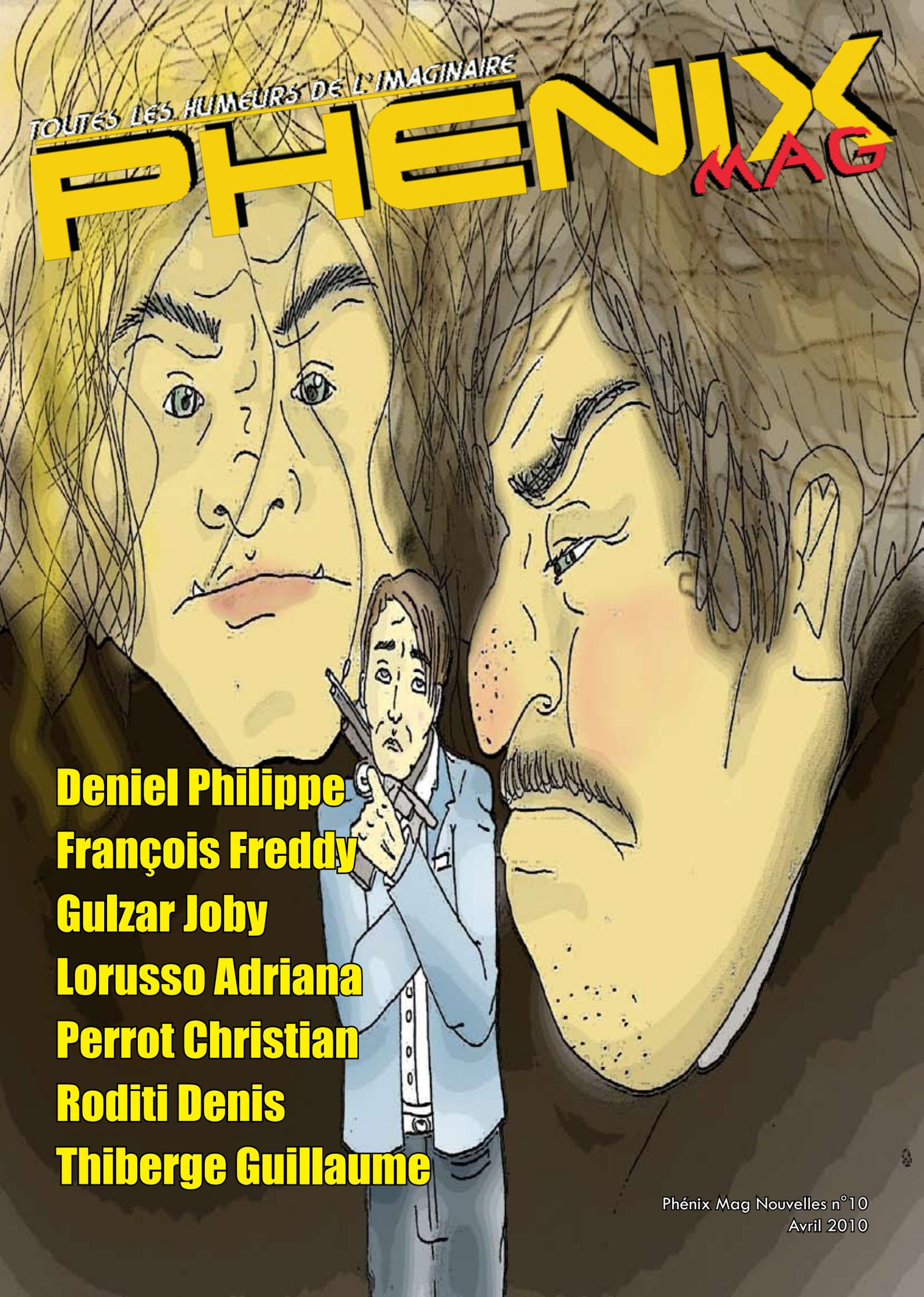


TOUTES LES HUMEURS DE L'IMAGINAIRE

PHENIX MAG



Deniel Philippe
François Freddy
Gulzar Joby
Lorusso Adriana
Perrot Christian
Roditi Denis
Thiberge Guillaume

Phénix Mag Nouvelles n°10
Avril 2010

SOMMAIRE

• Christian Perrot La voie du sang	5
• Philippe Deniel La lignée	9
• Joby Gulzar Otoshimono	15
• Adriana Lorusso L'enfant sauvage <i>Illustré par Emmanuelle Bonnefons</i>	27
• Guillaume Thiberge La lettre piégée	35
• Freddy François Le dévoreur d'âmes	39
• Denis Roditi Lifecoaching	51

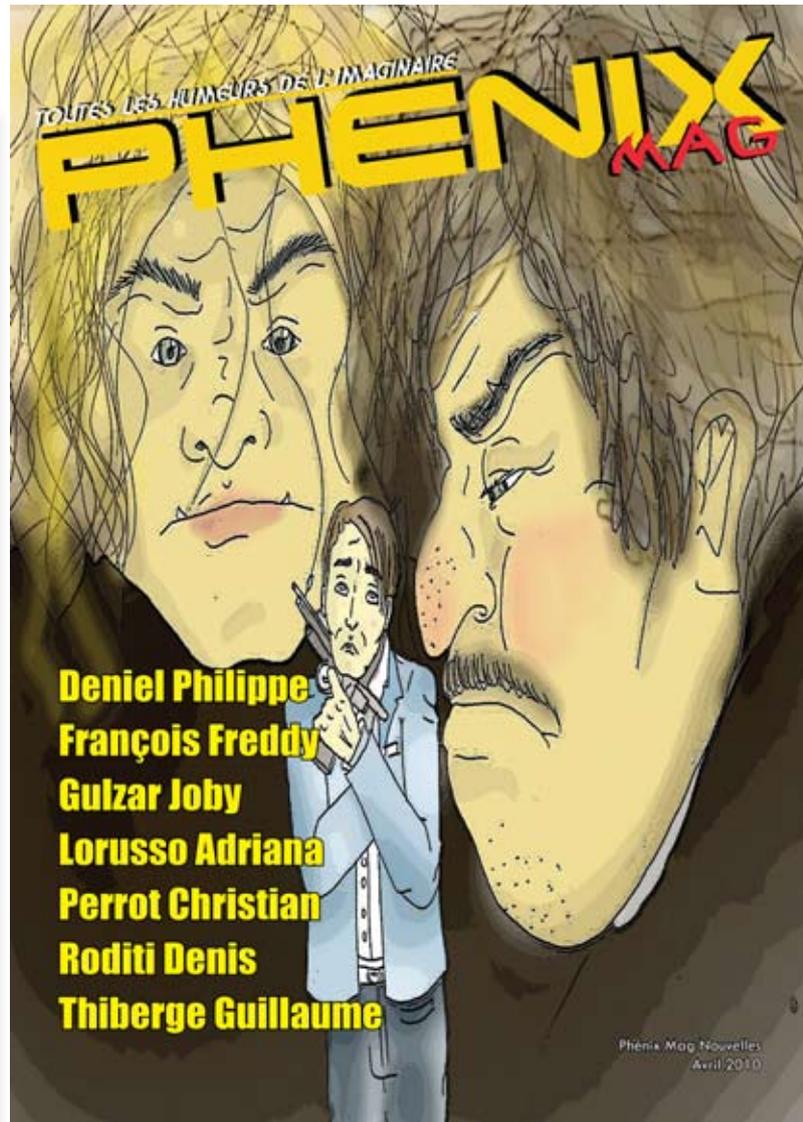


Illustration de couverture : Emmanuelle Bonnefons

Phénix Mag Nouvelles n°10, avril 2010. 3, rue des champs - 4287 Racour - Belgique.

<http://www.phenixweb.net> - bailly.phenix@skynet.be.

Directeur de publication et rédacteur en chef : Marc Bailly

Ont collaboré : Emmanuelle Bonnefons, Véronique De Laet, Philippe Deniel, Freddy François, Joby Gulzar, Adriana Lorusso, Christian Perrot, Denis Roditi, Guillaume Thiberge.

Les textes et dessins restent la propriété de leurs auteurs.

CHRISTIAN PERROT

La voie du sang



Constamment en équilibre entre le monde réel et celui, plus onirique, de son inspiration, Christian Perrot vit sa passion littéraire à la manière d'un explorateur découvrant sans cesse de nouveaux horizons. Ecrivain autodidacte, il affectionne tout particulièrement la Fantasy, la Science-fiction et le Fantastique. Toujours à l'affût d'avis de lecteurs sur ses textes, Christian Perrot a apprécié à juste titre la confiance que plusieurs fanzines et anthologies lui ont accordé en lui permettant de se trouver dans leurs pages. Phénix Mag, bien évidemment. Mais aussi les Québécois Nocturne et Brins d'Eternité, grâce auxquels ses récits ont traversé les océans. En parallèle de son parcours de nouvelliste, Christian Perrot goûte au plaisir de la publication « pro » depuis fin 2007, date de sortie de son premier roman « Zone d'Ombre » aux Editions Terriciaë, en attendant la parution prochaine de sa saga de Fantasy en quatre tomes chez le même éditeur. Grâce à un artéfact lui permettant de vivre des journées de 72 heures, Christian Perrot arrive également à cumuler un poste de chroniqueur bénévole pour le magazine Khimaira avec son travail et sa passion littéraire. Il est même parvenu à participer et à faire partie des vainqueurs des NaNoWriMo de novembre 2008 et 2009 ! L'année 2010 devrait voir d'autres textes de sa main publiés par Malpertuis et Rivière Blanche. Mais... chut... nous en reparlerons en temps voulu...

La porte de la cellule s'ouvrit en grand, éclaboussant de lumière la forme accroupie à l'intérieur. Deux gardes entrèrent rapidement, empoignèrent brutalement le prisonnier, lui passèrent des menottes aux poignets et des chaînes aux chevilles avant de l'entraîner sans ménagement à l'extérieur. Dans la cellule vide, un plateau repas – le dernier – côtoyait un paquet de cigarettes froissé.

Dans le couloir, le prisonnier essayait de suivre le rythme des gardes, pressés d'en finir. Les battements de ses jambes entravées par les chaînes les faisaient cliqueter lugubrement à chaque pas. À sa hauteur marchait un prêtre récitant, d'une voix monocorde, des prières destinées à sauver son âme. Mais, le cœur n'y était pas. Le prêtre se contentait de faire son travail sans espérer une réponse ou plutôt en priant pour qu'il n'y en ait aucune.

Louis ricana intérieurement. Son âme ne pouvait être sauvée de toute façon. Il avait bien trop de sang sur les mains. Trop d'innocents avaient perdu la vie à cause de lui. Trop de tortures, de viols et de meurtres entachaient son âme, sans doute plus noire que du pétrole ou les ailes d'un corbeau. Le poids de ses crimes l'alourdirait tant qu'elle s'enfoncerait irrémédiablement au plus profond des Enfers dès son dernier soupir. Louis haussa les épaules, il allait payer le prix de ces exactions criminelles. Il l'avait mérité, probablement. Enfin, c'est ce que lui avaient dit ses juges.

Le groupe passa dans un autre couloir, moins utilisé mais plus éclairé. Au bout s'ouvrait une pièce sordide où de nombreux prisonniers s'étaient définitivement échappés en rendant des comptes à Dieu. Et c'était au tour de Louis, à présent.

Le prêtre demeura en arrière, sa tâche enfin terminée, à son grand soulagement.

Les gardes forcèrent Louis à s'asseoir sur le fauteuil métallique : unique mobilier de la pièce létale. Ils lui lièrent les poignets et les chevilles aux montants de cette chaise inconfortable. Un bandeau enserrant le front du prisonnier compléta le tableau. Leur travail achevé, les gardes quittèrent rapidement la pièce, non sans oublier de refermer consciencieusement la porte étanche.

L'un des murs de la pièce s'avéra être une vitre blindée. Derrière se tenaient diverses personnes, dont le prêtre, l'opérateur de la salle, le juge et d'autres visages inconnus.

Pour tromper sa peur, Louis repensa aux rares moments heureux de sa vie. Avant que sa soif de sang ne l'incite à se tracer un chemin sanguinolent dans le vaste monde. Hélas, même ses souvenirs lui faisaient défaut. Était-il irrémédiablement damné ? N'y avait-il donc aucune place pour la joie ou l'amour dans son esprit ? Non, sans aucun doute ! Évidemment, sinon il ne se trouverait pas assis sur ce siège mortel.

Un déclic lui fit tourner la tête, autant que lui permettait le bandeau serré sur son front moite. Une plaque venait de glisser au sol, dévoilant un petit bac rempli de liquide. Un bras mécanique se déploya, renversant de la poudre dans le fluide qui se mit immédiatement à bouillonner en émettant un poison volatil. Dans un instant, la pièce serait remplie par ce gaz mortel. Louis payerait alors ses crimes à l'humanité avant de comparaître devant Dieu... ou plutôt devant le Diable et son cortège démoniaque. Louis inspira profondément pour en finir rapidement. Comme dans un cauchemar, il sentit son corps se raidir, ses poumons protester et son cœur s'accélérer une dernière fois avant d'émettre son ultime battement. Un voile noir chuta devant ses yeux soudain emplis de larmes amères.

*
* *

Louis battit des paupières, étonné de posséder encore le sens de la vue. Un instant, son regard détailla la pièce. Quelque chose lui paraissait bizarre. Il était toujours en vie alors qu'il aurait dû être mort, d'accord, mais autre chose le dérangeait. Sa position était différente. C'est cela, il était *plus près de la porte*. Il se retourna, surpris de pouvoir se mouvoir normalement.

Sa raison chancela soudain. Il se trouvait là, *toujours attaché sur la chaise*... Enfin, son corps était là. Mort, sans aucun doute : ses yeux étaient révulsés et sa langue pendait de sa bouche aux lèvres noircies par le poison gazeux. Pourtant, il voyait et bougeait dans la pièce. Mais, était-ce bien lui ou... *son âme*. Louis se souvenait d'un film – vu des années auparavant – où un homme mort se retrouvait sous la forme d'un esprit rôdant sur les lieux de son trépas. Était-ce donc cela la mort ? Était-il condamné à devenir une âme errante à cause de son passé ?

La porte de la pièce s'ouvrit et les gardes vinrent détacher son corps avant de l'amener vers la morgue. Pris d'une curiosité malsaine, Louis leur emboîta le pas. Il n'avait pas fait cinq mètres qu'une silhouette s'interposait, l'arrêtant d'un signe de la main. Ne se trouvant pas là un instant plus tôt, le nouveau venu portait un justaucorps gris métallisé. Un étrange insigne en forme d'éclair ornait son épaule.

Surpris de cette apparition qui lui barrait le chemin, Louis l'apostropha :

- Vous me voyez ?
- Bien entendu, comment ferai-je, autrement, pour vous arrêter !
- Qui êtes-vous ? Et comment est-il possible que je puisse vous parler si je suis mort ? Etes-vous, vous aussi, un... un *fantôme* ?

Louis avait buté sur le dernier mot, étonné d'employer ce terme à son endroit.

L'inconnu eut un sourire indulgent, comme celui d'un professeur face à un élève particulièrement inculte.

– Chaque réponse en son temps ! Pour l'heure, vous avez un choix à faire. De votre réponse dépendra votre futur et les

explications qui y correspondent.

– Un choix ? s'étonna Louis. J'ignorais qu'un être tel que moi pouvait choisir entre l'Enfer et le Paradis.

L'inconnu eut de nouveau son sourire dominant. Il hocha la tête avant de répondre :

– Désolé de vous décevoir, mais ce n'est pas le choix auquel je pensais.

– Je vous écoute en ce cas !

– Vous êtes mort, je ne vous le cacherai pas... Physiquement tout au moins...

– Ça, je l'avais compris ! Quoi d'autre ?

– Vous avez le choix entre demeurer mort et laisser votre âme s'enfoncer dans les affres de la damnation éternelle ou préférer une nouvelle existence dans un nouveau corps.

– C'est une réincarnation que vous me proposez ?

Un rictus amusé se dessina d'abord sur le visage de l'inconnu.

– Intéressante idée ! Fausse, bien évidemment... Ceci dit... À tout bien y réfléchir, il est possible que cette croyance religieuse soit fondée sur nos habitudes. Non, vous n'y êtes pas du tout ! Voyez-vous, je ne suis pas, à proprement parlé, un être humain. Enfin, je ne suis pas né sur votre terre, bien que nos deux races soient parentes. Je viens d'une autre planète, située dans le futur de votre continuum spatio-temporel. Chez nous, l'esprit est immortel, tout comme ici. La seule différence est qu'il nous est possible de, comment dire... de *changer de corps* lorsque le précédent est trop vieux ou s'il a subi trop de traumatismes.

– Et vous croyez peut-être que je vais gober ces inepties ? C'est absurde !

– Allons, calmez-vous ! Imaginez un instant que quelqu'un soit venu vous dire, disons ce matin, que vous alliez converser, une fois mort, avec un extraterrestre venu du futur, l'auriez-vous cru ?

Louis hésita à répondre. Tout cela était si fantastique.

– Si vous choisissez la vie, reprit son étrange interlocuteur, sachez qu'elle ne sera pas de tout repos. Voyez-vous, nous sommes en guerre contre une autre race, beaucoup moins humanoïde et énormément plus belliqueuse. S'il nous est possible de créer des corps pour abriter les âmes de nos morts, nous ne pouvons récupérer ceux ayant perdu la vie que dans un délai très court. Quelques minutes en fait ! Nous sommes donc un peu... disons, *en rupture d'âmes* pour nos corps fabriqués. Notre population est peu féconde, hélas, et donc, peu nombreuse. Ce qui, en temps de guerre face à des créatures plus prolifiques et plus résistantes, fait pencher la balance en notre défaveur. Nous sommes donc contraints de chercher des âmes ailleurs, n'étant ni des meurtriers ni des kidnappeurs...

– Vous essayez de recruter des personnes mortes, si possible athées, pour votre guerre !

– C'est cela ! Néanmoins, vous demeurez libre de refuser.

– Pourquoi moi ? questionna Louis après un court temps de silence. Je veux dire, mon âme n'est pas la plus belle que vous trouverez jamais en ce bas monde. Ne craigniez-vous pas d'enfermer une sorte de loup dans une bergerie ?

– Comme je vous l'ai dit, nous n'avons guère le choix des moyens ou des recrues. Nous sommes en guerre et nous désirons ardemment vaincre nos ennemis, ne serait-ce que pour préserver l'avenir de nos descendants. Votre mort était programmée – je vous rappelle que je viens de votre futur – il nous était donc aisé de venir vous faire notre proposition. Quant à vos instincts sanguinaires, loin de nous effrayer, ils ne peuvent que servir nos buts. Vous en aurez besoin pour affronter nos adversaires. Le mot pitié ne doit pas exister dans leur langue natale.

Tandis que parlait l'inconnu, un étrange phénomène avait pris naissance autour de Louis. Les ombres du couloir s'étaient mises à enfler rapidement jusqu'à occuper la quasi-totalité des lieux, ne laissant qu'une zone claire autour des deux interlocuteurs. Au sein des ténèbres, des mouvements rapides et des clignotements de lumières ressemblant à des yeux rougeoyants apparaissaient et disparaissaient. Un frisson glacé parcourut l'âme de Louis.

– Votre temps de réflexion expire bientôt, expliqua l'être étrange. Il vous faut maintenant vous décider.

– Entre une mort damnée et une existence de guerre avec multiples résurrections ?

– Cela pourrait se résumer ainsi, oui. Toutefois, hâtez-vous à présent !

Autour d'eux, l'obscurité devenue glaciale se peuplait d'êtres de cauchemars, de démons cornus et de monstres indescriptibles. Une sourde clameur s'éleva brusquement de la nuée sombre. Comme si une main invisible venait de tourner le bouton du volume, pensa Louis. Des cris, des lamentations en plusieurs langues, hurlés par de nombreuses gorges pas toutes humaines.

– Vous entendez ? lança l'inconnu. Les âmes damnées se plaignent de leur sort. Elles donneraient absolument tout pour une rémission ou la fin de leurs souffrances. Qu'en pensez-vous ? Est-ce une perspective d'avenir pour vous ?

Les secondes s'écoulaient, interminables. Louis entendait et voyait un aperçu des Enfers. Rien ne l'attirait dans ce lieu éternel de damnation. L'aspect irréel de la chose ajouta à son dégoût de la guerre et de l'armée en général ne l'incitait pas à suivre l'inconnu. Pourtant, si tout cela était réel, une vie de combats, même ponctuée de blessures et de résurrections, semblait préférable à une éternité de tortures infligées par des créatures démoniaques.

Autour de Louis, les ténèbres se rapprochaient sans cesse. La sensation de froid augmentait et pourtant, il sentait le fond de la zone sombre brûlant, empli de flammes et porté au rouge par les flammes de l'Enfer.

– C'est bon, j'accepte ! lança-t-il à son mystérieux interlocuteur. Je marche avec vous ! Je suis votre homme ou plutôt, votre *âme* !

*
* *

Louis courait avec ses hommes. Dans ses mains gantées de sombre son arme énergétique vomissait de dévastateurs traits de lumière cohérente. Devant l'armée, les envahisseurs inhumains battaient en retraite malgré leur multitude, leur férocité et leur quasi-invulnérabilité. Ils reculaient devant Louis et les *Exterminateurs Sanguinaires* : le nom de sa compagnie.

Louis était devenu un meneur d'hommes, un chef derrière lequel se rangeaient sans hésiter les jeunes recrues comme les vétérans du combat. Sa soif de sang s'était transformée en patriotisme forcené. Dans le même temps, son esprit torturé et obtus avait muté en un sens de la stratégie implacable, presque instinctif, qui avait plusieurs fois fait tourner le combat en la faveur des défenseurs humanoïdes.

Louis était déjà mort physiquement de nombreuses fois, sans tenir compte des innombrables mutilations. À chaque fois, son âme avait été transférée dans un autre corps en pleine possession de ses moyens physiques. Combien de fois ? Dix, vingt, trente peut-être, Louis avait cessé de compter. La réalité de la guerre était la seule qui emplissait son esprit.

À sa ceinture battait la *Boîte à Âmes*, comme l'appelaient les techniciens délégués à l'art de la résurrection ou de la réincarnation. Cet engin spécial s'avérait capable d'absorber la psyché d'un mort aussi simplement qu'une éponge aspirant un liquide. Si cet appareil était ensuite rapatrié au vaisseau-mère dans l'heure suivant le décès, les généticiens implantaient l'âme récupérée dans un corps neuf. Un nouveau soldat pouvait ainsi repartir au combat moins de cinq heures après sa mort physique. Certes, bon nombre de ces boîtes demeuraient sur le champ de bataille ou détruites durant les combats. Aussi, les extraterrestres capables de voyager dans le temps continuaient à parcourir les planètes abritant la vie à la recherche d'âmes à recruter pour alimenter leur guerre.

En attendant le moment de sa mort véritable, Louis tuait des centaines de monstres inhumains. Une façon d'exorciser ceux qui viendraient un jour le capturer pour l'entraîner en Enfer. Là où il devrait attendre la fin des temps...

Nouvelles du même auteur publiées dans Phénix Mag :

- *Cimetière interdit in n°4*
- *Peuple des sables in n°5*
- *Déferlante asiatique in n°Jouets*

PHILIPPE DENIEL

La Lignée



Philippe Deniel travaille comme ingénieur dans l'informatique. Il adore ce travail qui mêle des aspects très théoriques de recherche et d'autres très concrets (puisqu'il faut au final produire un truc qui fonctionne). A part l'écriture, ses loisirs sont principalement occupés par ses guitares (une classique et une acoustique). Pour la petite histoire, il a aussi un banjitar (banjo à 6 cordes qui se joue comme une guitare) et un ukulélé (d'ailleurs il encourage tous les guitaristes à tâter de ce petit instrument vraiment très rigolo).

En 2002, il a «osé» proposer un texte au concours du site ActuSF.com (qui s'appelait encore «la 85ème dimension» à l'époque), dans la catégorie fantasy. Son texte, «Réparations», qui relevait plus de la fantasy urbaine a reçu un prix spécial du jury. En plus d'une belle pile de bouquins à lire, ce prix l'a un peu incité à continuer à soumettre des textes.

L'anthologie qui devait sortir avec les textes gagnants du concours n'a jamais vu le jour (l'association «Trompadère» qui gérait la chose a du fermer pour raisons financières). Il a retravaillé son texte, l'a soumis à Parchemins & Traverses qui l'a pris pour son numéro 1. La liste de ses textes publiés (dont celui-ci) est la suivante:

- «Confession», dans le webzine *simmurad.com* en mars 2003
- «Réparations», dans «Parchemins & Traverses» n°1
- «Le Prisonnier», dans l'anthologie «Au travers du labyrinthe» du site ActuSF
- «La mémoire du guerrier», dans «Oulifan n°8, le vaisseau des destinés»
- «Le Maître des Souffrances», dans l'anthologie «Les Bourreaux» de «Parchemins & Traverses»
- «Comme un aquarium», dans «Notes de Merveilles n°3, Ode au métro»
- «Notre Dame des Cauchemars» (à paraître dans l'anthologie n°2 du Club Présence d'Esprit)
- «Sous-Traitance», dans «AOC n°4»
- «Le dernier de l'année» dans «Notes de Merveilles n°7»
- «Le Corrupteur» dans «Phénix Mag» n°5.

La publication de «La Lignée» est donc sa 10e publication.

Samuel ralentit le 4x4 en rentrant dans les ruines de l'ancienne ville. Il avait à de multiples occasions quitté les limites aseptisées de la Cité de la Double Hélice, mais ce décor de décombres et de désolation le mettait toujours un peu mal à l'aise.

Il fit halte quelques instants pour consulter ses notes. Le plan était incroyablement vieux, antérieur à la Grande Peste et à la Chute, mais il était suffisamment précis. Il lui permit de se repérer parmi les immeubles à demi effondrés. Le caveau était situé dans les sous-sols d'un hôpital, à moins de trois blocs. Les rues étaient encombrées de débris, son véhicule ne pourrait pas s'y engager, il valait mieux continuer à pied. Samuel arrêta la voiture, rangea soigneusement ses documents dans sa sacoche et descendit. Il alla ensuite vers le coffre pour y récupérer le matériel qu'il avait préparé pour cette expédition. Maxime se trouvait là, en train de dormir, la tête posée sur ses bras croisés, la caisse à outils lui fournissant un oreiller aussi improvisé qu'inconfortable.

- Réveille-toi, gamin. Nous sommes arrivés à destination.

Maxime se redressa, les yeux encore embués de sommeil.

- Dépêche-toi. Nous avons du pain sur la planche

Les deux hommes présentaient de nombreux points communs. Il ne s'agissait pas du genre de similitudes que l'on rencontre chez un père et son fils, mais plutôt celles qui lient les vrais jumeaux. Ce n'était pourtant pas la raison de leur ressemblance, car le jeune garçon avait environ vingt ans de moins que son mentor. Samuel était blond et maigre, avec une courte barbe, alors que Maxime n'était pas encore sorti de l'adolescence. Ce dernier portait les cheveux plus longs, ainsi que cela était autorisé pour les Novices, et ses joues étaient plus rebondies. Ils étaient frères de lignée : leurs patrimoines génétiques étaient identiques et ils étaient tous les deux les répliques d'une même personne, morte il y a des siècles.

- Que sommes-nous venus faire ici ? demanda Maxime.

- Nous cherchons un endroit très ancien et très secret, il contient une chose très précieuse.

- Un trésor ? Vous parlez d'un gros tas d'argent, Grand-Frère ?

- Non, il ne s'agit pas de richesses. Ce que je recherche a bien plus de valeur que cela.

Samuel soupira. On lui avait confié ce Novice pour le former à lui succéder dans son poste de bibliothécaire. C'était ainsi que fonctionnait la Cité depuis plus de deux millénaires. Samuel se souvenait encore de Garry, le Grand-Frère qui lui avait tout appris, aussi similaire à lui que Maxime l'était. Il devait toutefois admettre que son élève l'agaçait quelque peu. Le gosse était d'une naïveté déconcertante et aurait sûrement signalé aux Chanoines, en toute innocence, l'absence anormale de son formateur. Il n'avait pas eu d'autre choix que de l'emmener avec lui dans son expédition clandestine.

Bien qu'il descende du même individu rescapé de la Chute, Samuel se sentait confusément différent des membres de sa lignée. Il était plus curieux et plus vif, mais surtout il ne comprenait pas la facilité avec laquelle les autres parvenaient à se résigner à leur sort. Il était un Moine Serviteur, un représentant d'une caste inférieure destinée à seulement obéir. Les Lois de l'Église de la Double Hélice, telles que Père les avaient édictées, étaient sans équivoque. Pourtant, il n'avait pas hésité à abuser des prérogatives de son poste de bibliothécaire pour collecter les informations relatives à cet endroit qu'il était sur le point d'atteindre. Il avait triché, il avait trompé des gens et usé de la menace. La punition qui l'attendait serait redoutable si on venait à apprendre son comportement inqualifiable. Samuel s'en moquait : Nathan était tout proche, il en avait la conviction et l'heure n'était plus à l'hésitation.

- Dépêche-toi, nous n'avons pas beaucoup de temps. Il va falloir faire vite si nous voulons que notre absence reste inaperçue.

- Où sommes-nous, Grand-Frère ?

- Une ville ancienne, une cité de l'Ère d'Avant. Elle a été détruite dans la guerre qui nous a menés à la Peste et à la Chute.

- Des personnes vivaient là ?

- Oui, il y a longtemps. Il y avait des maisons, des écoles et des hôpitaux. Un endroit m'intéresse tout particulièrement. Aide-moi à emporter les outils, nous avons du travail.

Ils prirent des pelles et des pioches dans le coffre du véhicule et commencèrent à dégager les décombres dans les zones que Samuel désignait. C'était une activité longue et fatigante, et ils n'étaient pas trop de deux. Ce n'était pas la première fois que le moine venait faire des fouilles ici, sa première visite remontait à un an. Il avait quadrillé le secteur à de multiples reprises afin de trouver l'emplacement qu'il recherchait. Il l'avait localisé avec précision et avait presque totalement déblayé l'accès à la crypte quand ses supérieurs lui avaient confié Maxime, stoppant net ses expéditions. Maintenant qu'il avait acquis la confiance du jeune homme, il pouvait se permettre de revenir enfin. Samuel se savait sur le point de toucher au but, il brûlait littéralement d'impatience à l'idée de reprendre ses recherches. Il avait déjà dégagé les vestiges d'un sous-sol d'hôpital, des mois plus tôt, il avait la conviction que le caveau n'était que quelques mètres en dessous.

Les trois heures suivantes lui donnèrent raison. Ils déblayèrent une trappe qu'ils n'eurent guère de difficulté à forcer, leur donnant ainsi l'accès à un escalier s'enfonçant dans les profondeurs.

L'obscurité y était presque totale et la descente s'annonçait très longue. Le Moine et son disciple s'avancèrent prudemment, marche après marche, vers leur destination, tout en bas.

- Cette fois-ci, je crois que c'est la bonne, murmura Samuel pour lui-même.

- Que voulez-vous dire Grand-Frère ?

- Je pense que j'ai enfin retrouvé le lieu où repose Nathan.

- Nathan ? C'est impossible ! Père nous a expliqué que...

Il faisait allusion aux dogmes que répétaient les Prêtres du Génôme. Père, quant à lui, n'avait jamais plus évoqué son fils après sa disparition, quelques années après la fondation de l'Église.

Une sorte de grondement sourd les interrompit. Samuel toucha les parois de la cage d'escalier. Elle vibrait doucement, répercutant les échos d'une machinerie souterraine. Un léger courant d'air frais leur caressa le visage et un discret marquage lumineux s'alluma sur les marches, comme pour leur indiquer le chemin.

- Loué soit la Double Hélice, s'écria Samuel, au comble de l'excitation. Cet endroit nous a reconnus et nous a acceptés.

Ils poursuivirent leur descente. L'escalier leur parut interminable. Il les conduisit vers une épaisse porte métallique, d'aspect indestructible. Cette dernière était dépourvue de poignée ou de serrure, mais un lecteur palmaire d'ADN était visible juste à côté. Samuel hésita. Le palais de Père comprenait de nombreux dispositifs similaires, et ils étaient connus pour empoisonner les intrus de basse caste, en plus de leur refuser l'accès. Il n'était ni un Évêque ni un Séraphin et il se serait bien gardé de simplement toucher un tel appareil. Pourtant, il avait la curieuse conviction que cette porte ne le rejeterait pas, que cet endroit n'attendait personne d'autre que lui. Il n'hésita pas longtemps.

La paroi de métal s'écamota dans le mur en chuintant quand il retira la main. Une grande salle se trouvait derrière. Samuel et Maxime durent patienter quelques instants pour que leurs yeux s'habituent à la faible luminosité. L'air semblait sec et aseptisé, chargé de désinfectants. Il avait une odeur piquante et désagréable qui rappelait à Samuel celle des maternités de la Cité dans lesquelles les Diacres Généticiens donnaient naissance aux nouvelles générations de clones.

Un imposant caisson trônait au milieu d'une installation compliquée de câbles et d'appareils de surveillance médicale. La face supérieure du compartiment était en partie faite de verre et un hublot permettait de voir son contenu. Il s'agit du corps mutilé d'un homme d'une trentaine d'années. Ces chairs étaient brûlées ce qui le rendait méconnaissable. Il baignait dans un liquide bleu acheminé dans le sarcophage par plusieurs tubes souples. Une série de moniteurs s'étaient allumés à l'entrée des deux Moines dans la salle et commençaient à afficher différentes informations d'allure complexe.

Samuel rapporta son attention sur les consoles. Leur technologie était dépassée, pour ne pas dire antique, et ce matériel semblait plus rudimentaire que les pupitres documentaires qu'il avait l'habitude de manipuler. Il n'avait aucune connaissance en médecine, mais après quelques minutes d'efforts, il parvint à visualiser les données qu'il voulait.

- Qu'est-ce que c'est ? demanda Maxime.

- Je n'en suis pas sûr, c'est une machine très ancienne.

- Que cherchez-vous, Grand-Frère ?

- Ces machines contrôlent le caisson. Elles doivent garantir que le corps qui s'y trouve ne se décompose pas. Elles doivent avoir collecté beaucoup de renseignements sur son occupant.

Le sarcophage affichait un compte-rendu compliqué sur le cadavre, Samuel s'empressa de saisir sa sacoche et de comparer les informations avec les notes qu'il avait prises durant toutes ses années de recherche.

- Je crois que c'est lui, dit Samuel en contemplant la dépouille.

- Grand-Frère, c'est impossible, ce ne peut pas être Nathan. Il est en vie, il marche parmi nous, éternellement jeune, préservé de la vieillesse et de la mort comme l'est Père.

- Je connais la suite. Il vit au milieu des sans-grade, il nous observe, mais nous ne pouvons pas le voir, il est le défenseur invisible des castes inférieures. Il prend note de toutes les injustices que l'on nous fait subir et il les rapporte à Père. Je sais tout sur ce dogme.

- Mais, je...

- Des mensonges. Rien que des sornettes pour que nous acceptions plus facilement notre position subalterne. On a laissé espérer afin que nous restions bien sagement dans notre rôle de larbins cantonnés aux tâches dont personne ne veut. Nathan a disparu après la Chute parce qu'il est mort. C'est aussi simple que cela.

- Que comptez-vous faire ?

- Ramener un échantillon de l'ADN de Nathan, pour le confier à Père. Les Prêtres du Génôme en feront facilement un clone : nous allons lui redonner vie.

Il tapa une séquence complexe de touches pour déclencher l'ouverture du sarcophage, révélant la dépouille, tandis que Maxime préparait les instruments pour prélever un minuscule morceau de tissu. Samuel s'arrêta net.

- Il y a quelque chose, je n'avais pas prévu cela...

- De quoi parlez-vous ?

- Regarde. Tu vois ce trou aux contours mal définis sur sa poitrine, aux rebords noircis. Cela ne peut signifier qu'une seule chose : Nathan a été assassiné par une arme à feu.

Cela n'avait aucun sens pour Maxime. Bien des novices au sein des Moines-Servants vivaient dans l'espoir du retour de Nathan, persuadés qu'il marquerait pour eux la fin de leur nécessaire servitude. Samuel était très perturbé lui aussi. Il se doutait de la réalité de cette mort, mais il n'aurait jamais osé envisager l'hypothèse d'un meurtre. Qui pouvait avoir eu intérêt à tuer Nathan ? Il avait été l'un des architectes de la nouvelle Ère, quand la Grande Peste avait supprimé toutes les femmes, manquant par là même d'exterminer la race humaine. Les Séraphins, les plus proches collaborateurs du Maître Absolu du Génôme et gardiens exclusifs des archives génétiques auraient assurément beaucoup perdu de leur influence en voyant resurgir un personnage comme Nathan. L'autorité des Prêtres et des Archevêques aurait également été réduite, mais elle était surtout théologique, peu corrélée aux sciences et aux techniques de clonage. Le bibliothécaire tourna la question sans relâche dans sa tête. Une unique personne aurait eu à redouter le retour de son propre fils. Sacrilège ! Il refoula cette pensée. Comment avait-il seulement pu concevoir un tel blasphème, cette seule idée le remplissait de honte. C'était tout bonnement ignoble.

Au bout d'un long moment, Samuel interrompit le silence.

- Maxime, ne te fais pas de soucis. Les dogmes disaient vrai, nous les avons simplement mal compris.

- Que voulez-vous dire, Grand-Frère ?

- Toi et moi sommes des répliques d'individu unique, un survivant de la Chute. Il en est de même de tous les Moines Servants, ou pour les Cardinaux et les Évêques... même pour les Séraphins dont le génome a été modifié.

- Oui, je sais tout cela.

- Nathan est mort, mais nous ramènera un échantillon de son ADN. Nous le confierons au Cloneurs. Ainsi, Nathan revivra et il marchera parmi nous, comme on nous l'enseigne depuis si longtemps.

- Qu'allons-nous faire ?

- Un prélèvement. Ton aide m'est indispensable. Ce n'est pas une tâche habituelle pour nous, des bibliothécaires, mais nous devrions y parvenir.

Une voix douce et musicale les interrompit.

- Vous n'aurez pas à vous donner cette peine

Deux silhouettes majestueuses étaient apparues dans l'encadrement de la porte. Une épaisse chevelure blonde leur arrivait aux épaules et leurs musculatures souples et puissantes dégageaient une aura de force et de puissance. Les Séraphins étaient habitués aux cieux dans lesquels ils volaient et aux flèches des Cathédrales. L'atmosphère exigüe et renfermée du caveau les rendait nerveux et ils faisaient claquer les grandes ailes blanches qui sortaient de leur dos, à la hauteur des omoplates.

- Nous avons su où vous étiez dès que vous avez passé cette porte, dit le second homme ailé.

- Vous n'auriez jamais dû vous trouver ici, reprit l'autre.

- Vous n'êtes que deux petits moinillons bien trop curieux.

Sans prévenir, Maxime se jeta sur les deux créatures. Le génome de ces derniers avait été modifié pour en faire des combattants efficaces, la garde rapprochée de Père. Ils étaient beaucoup plus rapides que les humains normaux. D'un geste aussi vif qu'élégant, le premier Séraphin frappa le jeune Moine qui s'effondra au sol. Samuel ne remarqua pas que le second arrivait sur lui, pas plus que le coup qu'il lui porta. Il s'évanouit.

Il reprit connaissance dans une petite salle brillamment éclairée. Il se trouvait dans une chambre d'hôpital, et non dans la cellule d'une prison comme il l'avait redouté. Alors qu'il se redressait dans son lit, un Infirmier fit son entrée. Il était revêtu de la chasuble habituelle des gens de sa caste, mais l'insigne qu'il arborait ne rappelait rien à Samuel. De toute évidence, il n'était pas dans l'une des Chapelles de Soins de la Cité.

- Attendez, je vais vous aider à vous relever.

Le Soignant le soutint tandis qu'il s'asseyait. D'un geste expert, il retira le cathéter qui reliait encore son patient au goutte-à-goutte près du lit. Samuel avait l'épaule gauche désagréablement raide, là où il avait été frappé.

- Vous souffrez de quelques contusions, mais rien de très grave. Vous serez rapidement sur pied..

- J'espère que vous avez raison, fit simplement Samuel en grimaçant.

L'Infirmier désigna une pile de vêtements déposés sur une chaise.

- Ces habits ont été apportés pour vous. Je vous laisse vous habiller.

- Pouvez-vous me dire où je me trouve ? Et Maxime, où est-il ?

- Vous êtes dans les appartements que Père réserve à ses invités. Je fais partie de son personnel médical privé. Votre disciple est déjà rétabli, il a quitté cet endroit hier. Il doit probablement être à son poste, en train de vous attendre à l'heure qu'il est.

- Père se soucie donc de moi ?

- Oui, bien plus que vous ne le pensez. C'est lui qui souhaite vous voir.

Samuel enfila les sous-vêtements et la robe de bure sans signe distinctif qu'on lui avait remis. Rares étaient ceux de sa caste qui avaient le privilège de faire la connaissance du fondateur de l'Église de la Double Hélice en personne. Il était réellement très impatient à l'idée de cette entrevue, mais aussi anxieux. Il allait certainement recevoir de sérieuses réprimandes pour sa conduite.

Un Séraphin l'attendait dehors, sosie parfait de ceux qu'il avait rencontrés dans le caveau. L'ange ne lui jeta qu'un bref coup d'œil avant de s'engager dans les couloirs. Au travers des grandes baies vitrées qui perçaient les murs, le Moine remarqua qu'il se trouvait dans les étages les plus élevés de la cathédrale et qui surplombaient le Diocèse, plusieurs centaines de mètres plus bas.

Après avoir monté plusieurs escaliers mécaniques, le bibliothécaire et son guide se retrouvèrent face à une immense porte de bois ouvragé. L'homme ailé fit signe de rentrer tandis qu'il tournait les talons. Les deux vantaux s'ouvrirent et Samuel passa le seuil.

Un personnage qui paraissait une quarantaine d'années se tenait au milieu d'une vaste pièce richement meublée. Il était vêtu d'une robe de soie d'une blancheur immaculée et regardait le nouvel arrivant d'un air calme. Samuel n'osait pas faire un pas de plus : il était en présence de Père.

- Approche et assieds-toi. Nous avons beaucoup de choses à nous dire.

Le Moine obéit et prit place sur l'un des luxueux fauteuils qui faisaient face à son interlocuteur.

- Tu as causé bien des soucis, le sais-tu ?

Un peu malgré lui, le bibliothécaire baissa les yeux comme un enfant grondé.

- Ne sois pas si affligé, ce n'est pas si grave.

Père se leva et retira une télécommande d'un tiroir. Une paroi coulissante s'escamota pour révéler l'écran sophistiqué qui se trouvait derrière. L'image du sarcophage de Nathan y apparut.

- Tu reconnais cela, n'est-ce pas ?

Samuel acquiesça.

- Je pensais bien que tu agirais différemment de tes frères, mais je n'aurais pas imaginé que tu puisses retrouver cette vieille crypte. Moi seul suis sensé y avoir accès. Cette ancienne machinerie à moitié détraquée t'a confondu avec moi. Cela s'explique, ton ADN est beaucoup trop proche du mien.

- Pardonnez-moi, je sais que ma faute est impardonnable, mais...

- Ne t'inquiète pas pour cela, raconte-moi plutôt comment tu as réussi à obtenir toutes ses informations.

Samuel hésita. S'il avait forcé la main à plusieurs personnes pour parvenir à ses fins, certaines l'avaient aidé par solidarité avec sa quête.

- Je comprends, tu ne veux rien dire. Allons, soit raisonnable, tu n'as rien à craindre de moi.

La voix de Père était douce et apaisante, étrangement hypnotisante aussi. Samuel ressentait un désir veule d'obéir, comme un enfant trop docile. Il était étonné d'une telle docilité chez lui, totalement inhabituelle, comme s'il avait perdu la faculté de mentir. Il révéla comment il avait procédé, qui il avait corrompu et comment. Il donna les noms et les positions de ceux qui l'avaient aidé, par com-

passion ou sous la menace. Père l'écouta attentivement. À la fin de la confession, il poursuivit :

- Tout cela était très intéressant. J'apporterai les corrections nécessaires et on ne me reprendra pas à faire la même erreur. Par ailleurs, j'ai déjà déplacé le corps de Nathan.

Étonné par sa propre hardiesse, Samuel posa la question qui lui brûlait les lèvres.

- Pourquoi était-il là ? Qui l'a tué ? Qu'est-ce que cela signifiait ?

Père rit. On pouvait y lire ce qui ressemblait à de la fierté paternelle.

- Cette maudite curiosité ! Tu es bien comme lui. Voilà au moins une chose qui ne changera jamais.

- Que voulez-vous dire ?

- Tu as fait des recherches sur Nathan, et tu en as appris beaucoup sur lui. Mais tu ignores tant sur toi et sur ta caste.

Samuel le regarda sans comprendre. Père se leva et aller contempler la vue qu'il avait sur la Ville depuis son cabinet personnel. Tournant le dos à son interlocuteur, il poursuivit :

- Nathan était mon fils unique, mais c'était surtout un chercheur exceptionnellement doué. C'est lui qui a mis au point toutes les méthodes de reproduction par clonage que nous utilisons. En fait, c'est grâce à ses travaux si l'humanité a pu survivre dans sa forme actuelle, quand les femmes sont mortes. Je n'ai fait qu'exploiter son génie depuis plus de 2000 ans.

Père se retourna, et se rapprocha de Samuel.

- Le pouvoir ne l'intéressait pas. Il ne voulait pas de la société que j'allais créer, il a rejeté les projets que j'avais façonnés pour le genre humain. C'était pourtant la seule solution, l'unique moyen de ne pas reproduire une guerre comparable à celle qui nous avait conduits à la Peste et à la Chute. Il n'a jamais cherché à comprendre, il était obstiné, buté, impossible à raisonner.

Différentes expressions passaient sur le visage du chef de l'Église tandis qu'il disait ces mots : de la colère, de la frustration, du regret aussi, mais surtout il y avait quelque chose qui ressemblait à de la folie. Samuel se surprit à ressentir une sorte de dégoût pour lui.

- Il allait tout mettre par terre. Ruiner mon travail et le sien. Il voulait que tous les clones soient égaux, il estimait que cette fois-ci l'humanité serait assez sage pour éviter un nouveau cataclysme. Il pensait même à régénérer le patrimoine génétique féminin, faire des femmes clonées ! Je ne pouvais pas le laisser faire, je n'avais pas le choix. J'ai dû le tuer et faire disparaître son corps après l'avoir rendu méconnaissable.

Samuel resta quelques instants sous le choc de cette révélation. Père n'était qu'un meurtrier et la société dans laquelle il vivait n'était rien d'autre que le rêve d'un fou.

- Pourquoi avoir créé cette crypte ? Demanda-t-il.

- Tu ne comprends donc pas ? J'ai assassiné mon propre fils, j'ai cru que cela allait me rendre dingue, alors j'ai prélevé son génome et l'ai altéré pour qu'il soit plus docile et malléable. Ainsi, j'aurais toujours l'image de mon enfant à mes côtés, partout dans la cité. Cet ADN est devenu la souche des Moines Servants.

- Vous voulez dire que je ne suis que l'une des copies édulcorées de Nathan ? De même que Maxime et tous les autres ?

- C'est à peu près cela. Je ne vous ai jamais menti : Nathan marche parmi les sans-grade des castes inférieures, à l'insu d'eux-mêmes.

Samuel sentit les larmes lui venir aux yeux. Tout cela n'était qu'une grotesque mascarade. Père reprit :

- Toi, tu es différent des autres clones. Parfois, j'ai besoin de retrouver vraiment mon fils et pas ces versions altérées qui servent partout dans le Diocèse. Je vais alors dans cet endroit que tu as profané pour prélever l'ADN originel de mon enfant. Je le fais revivre, une nouvelle fois.

- Non, c'est impossible... je...

- Tu as parfaitement conscience du peu de similitudes que tu as avec les membres de ta caste, n'est-ce pas ? Tu es la réplique exacte de mon garçon. La douzième en 2000 ans. Comme tes prédécesseurs, tu m'as causé bien des désagréments.

Il prit alors un air d'une tristesse infinie

— Nathan, mon enfant, quand te rangeras-tu enfin à mes côtés ?

Père manipula à nouveau sa télécommande, la pointant sur Samuel.

Ce dernier sentit ses forces le quitter, sa respiration devenait difficile et il ressentait une douleur atroce à la poitrine.

- Une minuscule capsule de poison a été implantée dans ton corps pendant que tu étais inconscient. Les Infirmiers ont fait ce que je leur avais demandé, comme à chaque fois.

Samuel voulut se lever, mais il était trop faible, il trébucha. Père le prit dans ses bras, comme s'il n'était qu'un petit enfant et commença à lui murmurer des paroles réconfortantes à l'oreille. Il ne les entendit pas tandis que le froid et les ténèbres le submergeaient. Un mince sourire se dessina sur son visage alors que le néant l'engloutissait : il avait réussi, il avait retrouvé Nathan.

Nouvelle du même auteur publiée dans Phénix Mag :

- Le corrupteur in n°5

JOB Y GULZAR

Otoshimono



Auteur et animateur d'abribus édition, maison d'édition associative de textes courts, depuis 2003.

Début écriture d'anticipation et de science-fiction depuis janvier 2006, avec l'aide de deux correcteurs.

Envois réguliers à «Phénix», «Galaxie», «Bifrost», «Solaris», sans se décourager!

Nouvelles déjà éditées

PHENIX

Marie-Madeleine publiée dans le recueil Nouvelles n°7

Flatterie publiée dans le recueil Nouvelles n°9

Ibiza vous accueille avec le sourire dans le recueil Spécial EROS

Sans compter 4 autres nouvelles retenues.

INIFINI

Les fées, mise en ligne en 2008

Descendre du train, mise en ligne en 2008

La vie comme du miel, mise en ligne en 2008

Apprentissage, AWOL 3, mise en ligne en 2009

Jusqu'à n'être plus rien, mise en ligne en 2009

CULTURE – SF

Speaking on the rain, mise en ligne en 2008

PEPINS

Trois textes dans le recueil 2008, aux Editions Répliques

GEANTE ROUGE

Les absentes, version courte dans le numéro 14, juin 2009

STATION FICTION

Elle s'est échappée, texte retenu pour le numéro thématique la Bête

LA VOLTE et de La Ligue des Droits de l'Homme

Remplaçants, texte retenu pour un recueil collectif début 2010

sur «Nouvelles technologies et atteintes à l'humain»

Romans

Une dizaine de novelas écrites ou en écriture pour 2009 et 2010

Autres projets

L'INSPECTEUR ZATPEK, série policière et populaire d'Anticipation proche, situé en Belgique, sous forme de nouvelles, et de courts romans chez Phenix.

L'OUROBORO TROUÉ, œuvre de Fantaisie aux treize mondes reliés par trous...

Livres pour jeunes enfants sur des sujets d'anticipation, de sciences, de technologies.

Contes de l'Esprit, de la Main et de l'Outil, dans l'esprit des contes arabes et africains

Réalisation de courts métrages, fictions et documentaire. Courts métrages muets contemporains depuis 2006.

Pratique de la photographie.

La sirène retentit une première fois, appelant les passagers à ne plus s'attarder à quai. Alors Joël Vilkensen embrassa sa famille, serra fort sa femme et ses deux enfants sur son cœur, les abandonnant à regret. Il serait absent de longs mois. Ses bagages étant déjà à bord, il n'eut qu'à mettre sur ses épaules son sac léger. Un steward vérifia son billet papier, celui d'une couchette en première classe. Joël Vilkensen se retourna, fit de grands gestes à sa famille restée en arrière dans l'espace accompagnateurs, et monta dans l'ascenseur géant. Il disparut rapidement à leur vue, rejoignant le hall d'accueil aux gigantesques lustres.

Vingt minutes après, le trans-océanique quittait insensiblement son quai d'embarquement de la Pointe du Moulin à Vent, à l'épreuve des ouragans. Puis il accéléra pour rejoindre l'embouchure du Saint-Laurent. Du pont supérieur, Joël Vilkensen ne se laissa pas à nouveau d'admirer Montréal, sa ville natale. À Point-aux-Trembles, un gratte-ciel était en cours de démolition. Mais il était déjà ailleurs. Il retournait, comme trois fois l'an, au Demi-Japon exercer son métier, et se laisser éblouir par ce monde si exotique.

*

* *

Ses cinq voiles rigides déployées à l'avant, ses turbovoiles dressées à l'arrière, le trans-océanique remontait le Labrador. Demain, il passerait le Détroit d'Hudson, puis dans les jours suivants le Couloir Nord, au beau milieu des dernières plaques disjointes de l'Arctique. Ensuite, il replongerait dans la Mer de Beaufort. Après une escale à Tigara, le Demi-Japon ne serait plus alors qu'à six jours de mer.

Joël Vilkensen rêvassait, allongé dans un transat. L'air était plutôt frisquet, chassant les passagers frileux qui se rabattaient sur le bar détaxé, où il n'avait pas mis les pieds depuis le départ. L'alcool lui faisait horreur. Le souvenir de son père encore en énième cure lui était insupportable. Il avait su échapper à son triste sort qui l'attendait ; Guetter le dernier épisode de la trentaine de feuilletons minables diffusés sur les réseaux anglophones, promener le chien de l'immeuble, que chacun récupérerait un jour par mois. L'animal familier faisait dans sa jeunesse partie intégrante du programme d'aide psychologique municipal à l'enfance. La santé mentale des familles déficientes tenait tant à cœur aux autorités qu'elles étaient prêtes à toutes les dépenses.

Joël Vilkensen remonta son col, et mit son bonnet. En ces heures paisibles entre deux mondes, lentement, sans se presser, il songeait à lui-même, éloignant pour un temps les mensonges et l'autosatisfaction. Il le savait au plus profond de lui-même, il ne devait pas sa place à son seul talent. Les Art Factories pullulaient dans toutes les Zones Déficiennes de l'Union Américaine et il avait eu sa chance. Le long mois de tests avait écarté des milliers de jeunes candidats dépités, qui retourneraient à leur vie d'allocations et de petits boulots pour gamins. Il s'était retrouvé dans le dernier groupe d'heureux gagnants, et s'était vu remettre un instrument afin de s'exercer chez lui. Malgré les moqueries de ses frères abrutis par leurs casques à jeux trop puissants pour eux, les insultes quotidiennes de son père, il avait assidûment suivi le programme d'instruction musicale pendant trois ans. Il ne se souvenait même plus exactement pourquoi. Pour chasser l'ennui peut-être ; parce qu'il croyait aux slogans, aux messages d'espoir affichés dans toutes les rues. Et comme dans un miracle, il avait réussi les examens les plus ardues, les auditions les plus courues. À chaque traversée, cette même mélancolie du passé lui revenait, inexorable. Du moins ne la gênait-elle pas dans sa vie de famille.

Un homme ventripotent, un verre à la main, vint s'allonger dans un transat voisin. Joël Vilkensen sentit qu'il ne pourrait échapper à une conversation, à cette sourde manie de parler pour ne pas se sentir seul.

- Beau temps, n'est-ce pas ?

- Tout à fait.

- Mathew, Médecin, spécialiste en Faciale !

Joël Vilkensen lui serra la main. L'important était que le vent emporte loin de lui les effluves de ce qu'il pensait être un whisky. À onze heures du matin. Sans le soutien de sa mère illettrée, il n'aurait pu tenir. Son père finit par tolérer ce qu'il considérait comme une activité indigne d'un homme, car il ramenait, lui, de l'argent grâce à un travail en soirée trouvé par l'Art Factory de son quartier. Il livrait à bicyclette les délicieux plats chauds d'un traiteur des beaux-quartiers de l'île Perrot. Parfois, le troisième cuistot, un maigre Comorien réfugié climatique, lui abandonnait les invendus de la nuit. La famille pouvait ainsi économiser sur l'alimentaire, et faire des jaloux.

- Vous allez en villégiature en Alaska ?

- Un peu plus loin, au Demi-Japon. Je suis musicien.

- Ah les artistes, les voyages, la belle vie !

Joël Vilkensen ne savait pas ce qu'il devait dire à l'importun pour lui être agréable. Ces interludes maritimes entre sa vie professionnelle et sa famille le portait à la contemplation, pas à la conversation. La tête du taxi égyptien dans lequel lui et sa mère quittèrent son quartier natal lui revint. Vieilles prématurément par son travail en déchetterie, elle était morte trois ans plus tard. Du moins avait-elle pu s'émerveiller de sa réussite, profiter de son appartement sur l'île Perrot. Il ne se serait pas imaginé vivre ailleurs. Le médecin avait poursuivi sans lui.

- Moi, je vais soigner une cliente qui a une résidence secondaire à Juneau. Une très grande dirigeante de la Food Hol-

ding of Toronto. Je ne peux rien lui refuser, elle ne jure que par moi ! Mais, et vous, vous n'avez pas peur d'aller là-bas ? Personnellement, je n'aime pas du tout ces Japonais. Tous ces robots, ces petits vieux qui dirigent tout ! Les chinois ne valent guère mieux, remarquez. Vous savez que l'essentiel de mon appareillage vient de là-bas ?

Il but une gorgée, et prit le ton de celui qui a réfléchi.

- Ces gens-là me donnent l'horrible sensation que nous, les Québécois, sommes devenus une peuplade ayant perdu l'usage de la technologie. Alors que nous gardons la tête haute, il me semble. Nous défendons nos valeurs. Nous nous battons !

Des enfants criaient et courraient sur le pont, jouant au cerf-volant acheté à l'une des boutiques du paquebot, alors qu'un niveau leur étaient normalement réservé, avec toutes les activités dont ils pouvaient rêver. L'attrait sans doute de l'interdit. Une hôtesse en blanc vint leur faire la leçon, et l'incident fut clos. Le médecin continua à l'entretenir de sa réflexion, indifférent à son silence. Joël Vilkensen prit son mal en patience. Pourvu seulement que ce type le laisse tranquille à l'heure du souper, qu'il ne vienne pas à sa table.

- Car là est le problème du Demi-Japon, voyez-vous. Vous avez vu ces enfants qui jouaient ? C'est cela la vie ! Voilà ce qui causera la perte de ce peuple. Car comment espère-t-il survivre sans descendance ? Vous pouvez me le dire ? Croyez-moi, dans cent ans, il n'y aura plus de nippons, mais une armée de robots qu'il faudra bien raser sous les bombes ! Non, ce qu'il leur faudrait, c'est imposer aux Japonaises de refaire des enfants.

Le médecin finit son verre, rapprocha son transat du sien.

- Je fais partie du mouvement *Ventre Naturel* qui lutte contre l'importation de ces utérus artificiels nippons. Vous avez dû en entendre parler je suppose, ces horreurs pour les quartiers homos, les couples sans enfants. Ces bébés conçus en dehors du corps de la mère me révoltent ! Cet archipel est fou ! J'ai tout un dossier, je pourrais vous le télécharger dans votre cabine si vous voulez ! Vous qui allez au Demi-Japon, cela devrait vous intéresser. Ces gens constituent véritablement une menace pour l'humanité !

Joël Vilkensen se leva, prétextant qu'il devait aller répéter de son instrument dans sa cabine, et fuit l'importun et tous ces dossiers vers le troisième pont. Une heure de natation avant le dîner lui ferait le plus grand bien. Dans la large coursive commerciale, une jeune femme dans la boutique d'un chapelier hésitait entre deux modèles. Elle portait la même robe quasiment que sa femme au jour du départ, et cela le troubla. D'un regard, elle l'examina, puis retourna à sa conversation avec la vendeuse. Il n'était sans doute qu'un déjà vieux monsieur pour elle, mais peu lui importait. Elle n'avait fait qu'involontairement renforcer sa nostalgie. Confusément, il se remémora son mariage avec Meredith, le même jour où L'Union Américaine avait envahi la partie nord du Bolivario. Personne n'avait bronché au Conseil Economique Mondial. Mais la noce avait été teintée d'un brin d'inquiétude. À l'époque, Joël Vilkensen était encore en âge d'être enrôlé dans l'Armée Commerciale de l'Union. Ce n'est pas que les pertes étaient grandes, mais la guerre signifiait partir loin des siens, loin de sa toute récente épouse, loin de son instrument de travail ; Retomber dans la boue.

Ce n'est que le lendemain qu'il apprit de son manager que son statut d'artiste international le dispensait d'avoir à combattre.

*
* *

L'imposant navire accostait, approchant lentement de la vingtaine de passerelles déployées, ses cinq voiles rigides repliées sur le bas des mâts. Au loin, le port industriel dressait ses montagnes de containers au-dessus desquels les grues se mouvaient lentement dans le ciel nuageux. Ses entrepôts sécurisés hauts de vingt étages se reconnaissaient à leurs sentinelles vertes capables d'éventrer n'importe quel assaillant.

La passerelle onze descendit Joël Vilkensen à terre, tandis qu'un steward à quatre bras lui récupérait rapidement ses bagages parmi les milliers alignés sur le quai. Un agent de l'Immigration s'approcha de lui.

- Bonjour Monsieur. Bienvenue dans l'Empire. Puis-je vous regarder l'œil et votre passeport ?

- Faites.

Joël Vilkensen se baissa légèrement et laissa s'accomplir le contrôle.

- Bon séjour dans l'Empire, Monsieur. Suivez la piste jaune jusqu'au terminal du tramway s'il vous plaît.

- Merci, je connais.

Il remarqua que la décoration de la casquette métallique de l'agent avait changé de style, un peu moins militaire, un peu plus maritime. Il tira sa valise à roulettes sur plusieurs centaines de mètres, refusant d'emprunter le tapis roulant encombré d'étrangers et d'une multitude de chinois en villégiature depuis leur rachat du quart sud de l'Archipel. Il n'était que neuf heures du matin, et le concert n'avait lieu qu'à vingt heures. Il avait tout le temps d'arriver à Yokohama par la navette lente, celle au second étage décapotable qui lui rappelait les attractions de son enfance. Jamais il n'oublierait *Le Pays des Merveilles* de Saint-Adèle, sa montagne des trappeurs et son train des mineurs, du temps où la vie était belle et exaltante.

- Monsieur, le temps va se couvrir, avec des risques de pluie avant midi. Souhaitez-vous un parapluie ?

Joël Vilkensen n'avait pas eu le temps d'acheter son billet qu'un employé du port s'était précipité vers lui, son large distributeur ventral bien achalandé.

- Trois yens seulement, Monsieur. Remboursable si vous le rendez à un kiosque Objets Inutiles.

- Merci, j'ai le mien. Mais je vais plutôt prendre des Fujiya Mango à la menthe.

L'employé lui tendit un paquet souple aux katakanas criards.

- Deux yens, s'il vous plaît. Merci de mettre le paquet dans une poubelle une fois vide.

- Je n'y manquerai pas.

La prochaine navette ne partait que dans quinze minutes. Joël Vilkensen se rendit dans le parc ombragé jouxtant le terminal de transport, et appela un banc de libre. Le plus proche se déplaça jusqu'à lui, laissant de faibles traces sur la pelouse, et il put s'asseoir, rejoint bientôt par une dame occidentale. Ils échangèrent un salut, et chacun se plongea dans son journal. Malgré tout ses efforts, Joël Vilkensen n'avait jamais réussi à déchiffrer le japonais, bien trop éloigné de sa langue maternelle. Il se rabattit sur une version en anglais du *Japan Daily News* qui s'afficha avec son supplément sport sur son écran souple imitant à merveille le papier. Le Premier Ministre promettait que le programme de repeuplement de l'océan par la baleine à bosse ne serait pas abandonné, le mammifère ayant la plus grande peine à se reproduire dans les eaux polluées malgré les modifications appliquées à son génome. Le yen devrait être encore dévalué prochainement. L'Impératrice Moe avait grondé en public son jeune fils et la question se posait de sa réelle capacité à élever le futur Empereur du Glorieux Empire à Quatre Mains. Le débat faisait rage sur cinq pages.

- Besoin de chauffage, Madame, Monsieur ?

La dame sursauta et regarda son voisin sans comprendre. Joël Vilkensen, visiblement plus au courant qu'elle des mœurs technologiques locales, la rassura.

- Ce n'est rien. C'est juste le banc qui nous demande si nous avons froid.

- Ah ? Et bien non, j'ai ma veste.

- Moi aussi. Banc, nous n'avons pas besoin de chauffage.

- Bien Madame, Monsieur. Bonne lecture. Je reste à votre service.

Joël Vilkensen s'amusa du grand étonnement de sa voisine.

- Vous trouverez ici bien peu de meubles muets ! Tout est fait pour votre confort dans ce pays. D'où venez-vous, sans indiscretion ?

- Je suis représentante en vins et spiritueux français. Pour les restaurants, les particuliers parfois. C'est mon premier séjour au Demi-Japon.

- Il n'y a pas de problèmes de radioactivité là-bas ?

- Oh, non ! Pas dans le sud. Il y a juste la région nord-est, autour de la centrale. Mais cela n'a pas touché le Bordelais. Et puis vous savez, cela date déjà d'une bonne trentaine d'années.

Joël Vilkensen n'en crut pas un mot. Si l'Union Américaine interdisait toute importation alimentaire française et allemande, ce n'était pas un hasard. Il regretta soudainement d'avoir bu du vin au dernier gala de Kobe le mois dernier.

- Et vous, Monsieur, quelle profession exercez-vous ?

- Je suis musicien. Musicien soliste. Regardez, c'est moi en photo dans le journal !

Il lui tendit le sien, tandis qu'elle le félicitait d'avoir un si beau métier, si rare.

- Et où peut-on vous entendre ?

- À l'Auditorium Sakamoto. Mais je crains que tout ne soit déjà complet !

Il jeta un regard à l'horloge flottante au-dessus du parc, où nichait un couple d'oiseaux. Il se leva, salua la Française, et se pressa. Il allait finir par rater la navette.

*

* *

Le groom de l'Hôtel des Musiciens s'avança vers Joël Vilkensen descendant d'un taxi sans chauffeur, ouvrit son bras gauche et déplaça instantanément un parapluie au décor changeant. Il reconnaissait là un habitué.

- Bienvenue Monsieur Vilkensen. Laissez-moi m'occuper de vos bagages. Votre chambre est prête.

- Est-ce que Vladimir Tcherepnine est là ?

- Il est enregistré, Monsieur. Mais je ne puis vous dire où il se trouve précisément dans l'Hôtel.

Joël Vilkensen appréciait de partager un verre avec le Chef d'Orchestre, ayant en commun un solide amour de la musique. Surtout, ils savaient tous deux omettre de parler politique. Tcherepnine était un fervent partisan de l'appartenance du Pôle Nord à la Sainte Russie Orthodoxe et n'oubliait jamais de prier quelques instants avec ses premiers violons avant de rejoindre son pupitre pour un concert. Ce qui ne l'empêchait nullement de jurer à tout propos.

La réceptionniste vérifia son identité, téléchargea ses empreintes vocales et oculaires à la porte de la chambre 417, et lui souhaita un bon séjour dans l'Empire. Joël Vilkensen laissa ses bagages à un groom, qui s'empressa de disposer ses costumes dans l'armoire, ses chemises et pantalons dans les tiroirs de la commode. Une liasse de partitions en papier le laissa perplexe. Ne sachant où le ranger, il le déposa sur le lit, avant de sortir de la chambre et de rejoindre un autre étage

où il était demandé.

Délaissant les ascenseurs, Joël Vilkensen se rendit au restaurant quasi désert, illuminé de la lumière du jour. Il n'était pas encore midi. Il se fit servir un apéritif léger, puis une côtelette et son assortiment de légumes pour finir par une part de gâteau nappé d'un coulis de framboise. Il aimait retrouver en ses premiers jours dans l'Empire les mets qu'il connaissait. La complexité de la cuisine japonaise l'intimidait. D'ailleurs, personne ne savait vraiment d'où provenaient tous ces poissons, alors qu'il n'en restait plus guère dans l'Océan Pacifique sauvage.

Cette nuit, se mouvant au rythme de l'orchestre de jazz de l'Hôtel, le bar contigu prendrait vie. De retour du concert, Joël Vilkensen viendrait se détendre de la tension accumulée durant plus d'une heure et demie. Sous les applaudissements des étrangers, le barman ferait voltiger son shaker à cocktails à une vitesse stupéfiante. Et dans l'ombre du petit salon, les rares prostituées humaines attendraient posément leurs premiers clients.

*
* *

Joël Vilkensen finit de se peigner devant la glace, et mit son nœud papillon. La porte de la loge s'ouvrit sur le Directeur de l'Auditorium, Monsieur Fujimata.

- Le public finit de s'installer ! Nous sommes tous très honorés de votre retour, Monsieur Vilkensen.

- Tout le plaisir est pour moi, voyons. Nous travaillons tous deux au ravissement de l'âme ! J'arrive.

Le Directeur, suivi de son artiste vedette, s'extirpèrent des longs couloirs des coulisses jusqu'à passer sous la fosse et remonter derrière la scène. Joël Vilkensen ressentit immédiatement le brouhaha diffus de la foule des spectateurs dans l'immense salle au plafond décoré par le grand Tachkent, à l'acoustique parfaite, où nul micro n'était nécessaire. Le rideau rouge était tiré. Il s'avança vers son instrument. Le piano noir, couvercle ouvert, l'attendait. Les partitions des Préludes, Flâutes et Nocturnes de Satie se dressaient déjà sur le pupitre. Son assistant, aussi somptueusement laqué que le piano, ajustait le tabouret à sa taille. Il s'arrêta dans sa tache pour le saluer.

- Bonsoir Monsieur Vilkensen. Je suis heureux de vous servir à nouveau.

Pour son tout premier concert dans l'Empire à Quatre Mains, Joël Vilkensen avait été décontenancé par la présence d'un assistant quelque peu guindé. Partout ailleurs sur la planète, il était d'usage qu'un jeune étudiant du Conservatoire local vienne lui tourner les pages de la partition. Mais très vite, il s'était habitué à lui. Guettant à la perfection l'instant où son regard se portait au bas de la page de droite, l'assistant la saisissait, et la tournait d'un geste élégant du bras. Joël Vilkensen pouvait en toute confiance laisser ses mains vivre leur vie sur les touches blanches et noires, sans plus se préoccuper de rien. Son assistant ne faisait plus qu'un avec le piano.

*
* *

Le concert s'était bien déroulé. Le public l'avait longuement applaudi, quelques admiratrices des premiers rangs lui offrirent un bouquet de fleurs qu'il laissait habituellement dans la loge. L'Auditorium se vidait lentement. Chaque fauteuil médicalisé des mélomanes les plus âgés attendait patiemment son tour pour emprunter les larges ascenseurs. Les moins infirmes s'appuyaient sur leur canne. Une enfant s'amusait à ramasser tous les programmes luxueusement imprimés sur du papier. Mais ses parents ne lui permirent d'en ramener qu'un seul. Elle dut abandonner à regret sa collecte sur un fauteuil. Une bonne Européenne accompagnait les plus aisés des spectateurs, ceux qui louaient leur siège à l'année.

Monsieur Fujimata raccompagna son pianiste vedette jusqu'au taxi, s'inquiétant encore d'une remarque sur un marteau visiblement mal réglé. Tout serait parfait pour demain soir. Joël Vilkensen déclina son offre à dîner avec une soliste harpiste du *Firenze Harmonium*, prétextant devoir se reposer du décalage horaire. Surtout, il connaissait la demoiselle, une nymphomane toujours à la pointe des dernières technologies sexuelles, qu'il n'avait pas du tout envie d'expérimenter. Une rumeur courait même que ses mains opérées possédaient une assistance mécanisée dernier cri, permettant une frappe de touche parfaite. Tout ce qu'il méprisait. Lui interprétait avec le corps que la nature lui avait donné, sur un piano historique. Et le public venait l'écouter aussi pour cela.

La foule des trottoirs de Yokohama avait à peine diminué, malgré l'heure tardive. Les immeubles, parfois recouverts d'une étrange matière boisée qu'il savait parfumée, se succédaient sur les avenues rectilignes et les rues plus tortueuses. Un univers sans cesse renouvelé de taches et de lignes lumineuses citadines envahissait la baie vitrée du taxi silencieux, qui lui posa une question en japonais.

- Excusez-moi, je ne parle pas votre langue !

- Pardon, Monsieur. Souhaitez-vous rentrer directement à votre Hôtel, Monsieur ?

- Oui. Je suis fatigué.

Le taxi n'était plus qu'à trois minutes de l'Hôtel. Il le déposa sans rien demander, la course étant payée par l'Auditorium, puis s'éloigna sur la rampe. Joël Vilkensen préféra prendre l'air frais, plutôt que de rentrer directement par le hall. Il

emprunta un tapis roulant, et traversa le jardin de l'Hôtel aux statues féminines fluorescentes surgissant de bassins d'eau sombre. Il se laissa aller à bailler, et sortit son badge client. Un imposant agent de sécurité au lent gyrophare barrait l'allée délicieusement lumineuse qui menait à une entrée secondaire.

- Bonsoir, Monsieur. Puis-je vous regarder l'œil et votre badge ?

Le pianiste patienta un instant.

- Je consulte l'organigramme de l'Hôtel, Monsieur.

Joël Vilkensen s'impatiente. L'agent finit par se décider à parler.

- Et bien Monsieur, d'après votre identification, vous êtes une machine à laver. Si vous voulez bien patienter, je vous envoie un agent technique.

*

* *

L'agent de sécurité fit demi-tour avant que Joël Vilkensen puisse réagir.

- Attendez, attendez ! Il y a une erreur, je vous assure.

Il se mit à rire tout seul, et suivit l'agent. Son badge devait sans doute être défectueux.

- Monsieur, s'il vous plaît, veuillez demeurer dehors. L'électroménager doit passer par l'entrée de service. Un agent technique va arriver dans un instant.

L'agent ne plaisantait visiblement pas. Il bloquait littéralement l'allée. Joël Vilkensen le contourna, marcha sur la pelouse, et rejoignit l'entrée secondaire. Elle refusa de s'ouvrir. Les parois opaques l'empêchaient de voir s'il pouvait se faire ouvrir de l'intérieur par un groom. Il retourna s'expliquer avec l'agent obtus.

- Mais écoutez, je suis client de l'Hôtel ! J'ai une chambre, la 417, je crois. Je ne suis pas une machine à laver !

Joël Vilkensen regarda rapidement autour de lui. Il n'avait qu'une envie, aller se coucher. À côté d'un arbre mauve, un couple s'embrassait sur un banc musical. Il se décida à les héler.

- Excusez-moi, j'ai un souci ! Cet agent de sécurité ne me reconnaît plus.

Le jeune homme se leva et enjamba un massif de fleurs encore humide de la pluie de l'après-midi.

- Bonsoir. Quel est le problème ?

- Je ne sais pas. Il croit que je suis une machine à laver ! Je n'en suis pas une, vous en conviendrez.

- Guang, reviens ! Qu'est-ce qu'il veut ?

- Excusez-moi, je dois rejoindre ma fiancée. Je vous souhaite une bonne nuit.

Joël Vilkensen, incrédule, le regarda le saluer et lui tourner le dos.

- J'aurais simplement aimé que vous lui disiez que je ne suis pas une machine à laver ! Pourriez-vous alerter la réceptionniste, s'il vous plaît ?

Le couple abandonna le banc, et s'éloigna. Celui-ci fit alors silence.

- Votre agent technique arrive, Monsieur.

Joël Vilkensen se retourna. Un large agent technique barré de stries jaunes remontait l'allée des cerisiers en fleurs.

- Mais je suis pianiste ! Vous comprenez ?

Il remit devant les optiques de l'agent de sécurité son badge, en pure perte. La situation devenait risible. Il n'allait tout de même pas retraverser le jardin, et rejoindre l'entrée principale. L'agent technique abaissa son monte-charge.

- Vous ne devez pas rester dehors. Il va pleuvoir cette nuit. Vous pourriez rouiller.

- Attendez, attendez... Je vous le répète, je ne suis pas ce que vous croyez. Je suis un client de l'Hôtel, vérifiez avec le réceptionniste.

- Votre badge est formel.

Les deux bras se rabattirent sur Joël Vilkensen qui, énervé, se dit qu'il allait faire un scandale. Le responsable du personnel de l'Hôtel allait l'entendre, la plaisanterie avait assez duré. Il monta sur la plate-forme et se laissa conduire. S'il devait rentrer dans l'Hôtel par la porte de service, et bien tant pis.

L'agent technique emprunta une rampe que Joël Vilkensen n'avait jamais remarqué auparavant, passa sous celle réservée aux taxis, et descendit plus bas encore. La végétation colorée du parc disparut à sa vue. L'éclairage se fit plus banal. Cramponné à un bras du technicien, il voyait défiler les murs de béton. Naïvement, il avait pensé descendre en marche à la vue de la première porte, mais leur vitesse était trop grande. Ils croisèrent un autre agent technique remontant une gigantesque caisse, et rejoignirent un réseau souterrain de voies plus larges. Après un dernier virage, plusieurs ouvertures béantes apparurent. Joël Vilkensen devina qu'ils étaient parvenus à l'entrée de service de l'Hôtel. Il espérait emprunter un ascenseur pour remonter jusqu'à l'accueil, il n'avait nulle envie de gravir un escalier trop raide. Une certitude prenait forme, il ne remettrait plus jamais les pieds dans cet établissement. Soudain, il comprit son erreur.

- Attendez ! Laissez-moi descendre !

Mais l'agent technique ne ralentissait pas. Et leva sa plate-forme à hauteur du trou béant. Le sol s'éloigna de lui. Joël Vilkensen eut peur de sauter, de se blesser. Déjà l'agent technique manœuvrait pour le charger. Il n'eut d'autre choix que de descendre de la plate-forme pour l'obscurité.

- Je suis pianiste !

Les portes se rabattirent bruyamment, et le camion démarra.

*
 * *

Joël Vilkensen finit par s'asseoir. Cela ne servait à rien de persister à rester debout. Heureusement, le camion conduisait prudemment, et il n'était pas ballotté contre les caisses. Tout cela était parfaitement absurde. Ces imbéciles le prenaient pour une machine à laver. Il se demanda où il pouvait bien être emmené. Une usine d'électroménager lui apparut illogique, il était censé être déjà construit. Logiquement alors, dans un endroit où on lavait le linge.

Se redressant, Joël Vilkensen tâtonna dans l'obscurité. Le camion ne semblait contenir que des caisses, des cartons. Il chercha un long moment, mais ne trouva aucun sac de linge sale. Il se mit à frapper du poing contre la paroi avant.

- S'il vous plaît, retournez à l'Hôtel !

Le camion fit mine de ne pas l'entendre, et continua sa route. Joël Vilkensen se rassit. Il n'y avait rien à faire que d'attendre d'arriver à destination.

*
 * *

Sensiblement, le camion avait quitté la voie rapide. Les virages s'enchaînaient à un rythme régulier, lorsqu'il freina d'un coup. Joël Vilkensen entendit du bruit, peut-être un portail, puis le camion recommença à rouler. Il se remit debout. Il devait absolument trouver à qui parler pour mettre fin à cette situation grotesque. Depuis quand dans ce pays civilisé, l'on embarquait des musiciens en pleine nuit ?

Les deux portes s'ouvrirent. Joël Vilkensen gémit de dépit. Un agent technique s'avavançait. Il n'attendit même pas qu'il choisisse une caisse à décharger, et imposa sa présence. Il s'installa sur le plateau qui finalement se retira du bord du camion. Mais l'agent technique ne le descendit pas au sol. Il manœuvra rapidement, et suivit une ligne orange. Eberlué, Joël Vilkensen put alors découvrir où le camion l'avait conduit. À perte de vue, sur d'innombrables étages s'entassaient un nombre inouï d'objets en tout genre qu'il ne parvenait pas à distinguer. L'endroit se constituait de tours, entrelacées de larges voies encombrées. L'agent technique suivait désormais une ligne rouge, circulant parmi des dizaines d'autres agents techniques surchargés. Joël Vilkensen ne savait plus quoi dire, ni quoi faire dans ce vacarme incessant d'accélération de moteurs électriques, de sifflements de freins. Il ne pouvait pas sauter à pleine vitesse, la plate-forme étant au moins à deux mètres de hauteur. À coup sûr, il allait se rompre le cou. Une seule pensée démente s'imposait à lui. Un entrepôt. Il allait être entreposé comme une vulgaire chose.

L'agent technique vint se disposer devant une interminable poutrelle verticale munie d'un rail. Tout se passa si vite, sous une lumière obsédante tombant de nulle part, que Joël Vilkensen n'eut pas le temps de réfléchir. Déjà un monte-charge descendait vers lui à une vitesse folle, un bras surpuissant saisit la plate-forme et l'éleva dans les cieux tout aussi rapidement.

*
 * *

Le monte-charge déposa la machine à laver au niveau indiqué par l'agent technique, et redescendit au niveau zéro, attendant une nouvelle charge à disposer en rayon.

Joël Vilkensen, lui, se recula du bord, pris de vertige. Il allait tomber, il allait s'écraser au sol, il allait mourir. Il s'adossa à une caisse. Comment un tel endroit pouvait-il exister ? Il ne semblait pas y avoir littéralement de murs ou de plafond. À perte de vue, s'empilaient des étages surchargés, soutenus par une charpente métallique sillonnée de monte-charge et de bras mécanisés. La même structure se répétant à droite et à gauche. Peut-être qu'en traversant son étage, il arriverait au mur de l'entrepôt, à des locaux. Il se mit en marche, ne pouvant supporter de ne rien faire. Mais ce n'était pas des caisses qu'il devait contourner. Ces agents techniques connaissaient leur travail. Son étage, du sol au plafond, était exclusivement rempli de machines à laver usagées, esseulées ou regroupées par marque.

*
 * *

De l'autre côté, se répétait le même paysage charpenté. Joël Vilkensen se prit la tête à deux mains. Il devait réfléchir. Il devait descendre de là, et trouver un téléphone. Mais surtout cela ne servait à rien de s'énerver. Il essaya du mieux qu'il pût d'utiliser ses quelques exercices de relaxation d'avant concert. Il s'adossa à une machine, et défit son nœud papillon qui le serrait.

Il se leva, s'approcha du vide et compta les étages. Pointant du doigt chaque joint de charpente, il comptabilisa vingt-deux étages. Il occupait pour sa part le dix-septième. Un téléphone, il lui fallait trouver un téléphone. Il appellerait l'Hôtel. Non, on risquait de ne pas le reconnaître, encore une fois. Il appellerait l'Auditorium, et tenterait d'obtenir Monsieur Fujimata. Ou bien l'Ambassade de l'Union Américaine.

Impatient, il entreprit de faire le tour de son étage. Vérifiant chaque poutrelle verticale, il ne put que constater qu'il n'y avait aucun poste téléphonique. Mais pourquoi n'avait-il jamais acheté un bracelet tout usage, comme tout le monde? N'importe quel gamin en avait un, dès la primaire. Il aurait pu appeler, déclencher une balise, mais non, Monsieur préférerait se donner l'allure d'un esthète. Il s'en serait mordu les doigts. Un pianiste digne de ce nom ne portait qu'une montre mécanique, aux aiguilles phosphorescentes et au remontoir à main. Il jeta un œil à son poignet. Deux heures du matin largement passées. Soudain, il dut s'asseoir. Il se mit à marmonner que oui, l'on viendrait le chercher. Son absence au prochain concert alerterait l'Auditorium. Ils interrogeraient le réceptionniste, les grooms, le gardien de l'Hôtel. Ils le retrouveraient. Mais cet imbécile risquait de leur dire qu'il n'avait vu personne correspondant à sa photo, qu'il s'était contenté hier soir de renvoyer une machine à laver à sa place.

*
* *

Il se réveilla endolori. Ses épaules lui firent mal un moment, mais quelques assouplissements rendirent leur tonicité à ses muscles. S'endormir avait été un calvaire. Le vacarme sourd des techniciens et des monte-charges n'arrêtait jamais semble-t-il. Il préféra commencer la journée en ne pensant à rien de particulier, surtout pas à sa bouche pâteuse. Il s'était rendu compte à quel point l'air était sec, sans doute pour éviter la rouille ou la détérioration de la fantastique accumulation de biens matériels qu'il avait sans cesse devant les yeux. Il regarda sa montre. Neuf heures vingt-sept. Obsédé par l'envie d'avertir quelqu'un cette nuit, il avait complètement négligé la possibilité d'une échelle courant le long d'une poutrelle. Il refit donc le tour de son étage. Mais il n'existait aucune possibilité de descente autre que le monte-charge. Il imagina balancer des matelas et sauter dessus. Puis il réalisa qu'il se trouvait au dix-septième, et sans literie.

Il scruta vers le haut, vers le bas, mais n'aperçut aucune caméra de surveillance à laquelle faire des signes. Et aucun agent technique ne levait les yeux vers les étages. Il avait beau avoir essayé de leur crier après, seul les préoccupait leur travail routinier au sol. Le mieux qu'il lui restait à faire était l'inventaire complet de son étage. Il en fit le tour, encore une fois. Il ouvrit chaque machine à laver, éventra chaque carton. Le résultat le désespéra. Hormis les machines elles-mêmes, il n'avait trouvé que trois sous-vêtements oubliés.

*
* *

Il lui fallait descendre, à tout prix. Et pour cela, il n'y avait qu'une seule issue, le monte-charge. Ou plutôt, les monte-charges. Son étage comptait neuf piliers par côté, avec quatre rails seulement. Soit donc seize monte-charges en tout, qui pouvaient monter et descendre à tout moment. Il eut la chance d'être proche de l'un des rails et d'un voir passer un, qui s'arrêta vers le vingtième étage. La constatation était amère. En montée, il était impossible de grimper sur la plate-forme chargée. En descente, à pleine vitesse, sauter dessus relevait de la pure folie. En effet le monte-charge à vide relevait ses bras à la verticale, il n'y avait donc plus rien à quoi se raccrocher. La seule pensée de tenter le saut le fit défaillir. L'unique possibilité était donc qu'un monte-charge s'arrête à son étage, et décharge son fardeau. Certainement, il pouvait s'accrocher en un instant sur la plate-forme avant que l'engin ne prenne de la vitesse.

Seulement, il fallait se trouver tout près du bon monte-charge, au bon moment.

*
* *

Il devait organiser l'espace au mieux. Il se mit au travail, machine à laver par machine à laver. Les déplaçant méthodiquement, les regroupant selon une idée précise, il sentait l'espoir renaître. Suant, il enleva sa veste et se retrouva en chemise. Cela nécessita bien plus de temps qu'il ne l'aurait cru, mais il finit de prendre possession des lieux. Ces machines pesaient une centaine de livres, et il devait les pousser, les traîner, une main agrippant le bord de l'ouverture lorsque la porte manquait.

La faim commençait sérieusement à lui vriller l'estomac. Il n'avait pris qu'un repas léger avant le concert d'hier soir. Mais cela ne l'empêcha pas de terminer ce qu'il avait en tête. Regroupées en seize emplacements plus ou moins triangulaires, les machines formaient désormais une étoile à seize couloirs menant directement aux seize monte-charges de la tour carrée. S'il se maintenait au centre de l'étage, il aurait à parcourir le minimum de distance pour rejoindre chacune de ses chances de salut, plutôt que de circuler dans un enchevêtrement d'obstacles qui le ralentirait.

Toutefois, il conserva une petite machine pour pouvoir s'adosser et se reposer. Il n'y avait plus qu'à attendre. Nerveuse-

ment, il ne pouvait s'empêcher de craindre le pire. Qu'il soit endormi lorsque le moment sera venu de s'enfuir.

*
* *

Il réalisa qu'il pouvait aider le destin. Il se releva malgré sa fatigue, et entreprit d'arracher des machines en piètre état des morceaux de métal. Sans outils, mais se servant d'une porte détachée comme d'un marteau peu pratique, il parvint à arracher quelques éléments, un panneau de contrôle, des pièces de raccordement hydraulique, des plaques protectrices de moteur. Tous ses muscles lui faisaient mal, mais il avait devant lui le petit ramassis de pièces tordues dont il avait besoin. S'éloignant du centre pour rejoindre chaque monte-charge, il tenta d'introduire en force une pièce dans le rail. Surmontant son vertige, il s'appliqua du mieux qu'il put. Finalement seul trois des seize monte-charges rencontrerait un solide obstacle, les autres pièces ne servant à rien ou tenant à peine en équilibre. Il retourna s'asseoir au centre de son étage, et attendit.

*
* *

Le sifflement caractéristique le tira de sa somnolence. Il se releva, comprenant que le bruit venait de sa gauche. Il hésita sur le couloir à emprunter. Il devait se décider, maintenant. Il laissa passer une seconde. Le son venait bien de la gauche, encore plus à gauche. Il prit le couloir qui le menait au monte-charge le plus près du coin de la tour. Courant vers le vide, il ne voulait pas rater cette occasion enfin de descendre. Se retenant à un pilier, il pencha la tête. Le monte-charge n'avait plus que deux étages à franchir.

Dans un craquement affreux, l'engin pulvérisa l'obstacle et continua sa course jusqu'au dix-neuvième étage. Puis redescendit trente secondes plus tard sans ralentir aucunement.

Il resta là un long moment, appuyé contre le pilier, fermant les yeux et essayant de se calmer, de ne pas hurler. Un monte-charge finirait bien par s'arrêter au bon étage.

Puis, il regagna le centre, une bouffée de haine pour le Glorieux Empire à Quatre Mains ravageant son cœur.

*
* *

Les heures passaient. Son mal de crâne ne diminuait pas. Et il n'avait aucun moyen d'arrêter le bruyant trafic ininterrompu des agents techniques et des monte-charges inutiles. Il avait bien eu l'idée de se fabriquer des bouchons pour ses oreilles avec son mouchoir ou en déchirant un sous-vêtement. Mais il réalisa à temps qu'il se condamnait alors à ne plus entendre le sifflement d'un monte-charge venant à lui. Il se résigna donc à abandonner ce peu de confort qu'il aurait pu s'offrir. Sa bouche s'asséchait de plus en plus, et il tentait par tous les moyens de penser à autre chose. Des airs de musique lui venaient à l'esprit. Etrangement, il ne se voyait pas les interpréter. Non, il était simple auditeur d'un orchestre entier.

Ne supportant plus brusquement d'attendre qu'un monte-charge veuille bien consentir à s'arrêter à son étage, il emprunta précautionneusement les couloirs. Toujours près à courir au moindre proche bruit de sifflement, il prit le temps d'observer côté par côté les tours d'en face. Se succédaient à chaque étage des chaises de jardin, des voitures de golf, des pleins cartons de vaisselle, des écrans larges, des taxis désossés, des bancs devenus muets, des sanisettes payantes, des enseignes électriques, des aquariums, des peluches.

Mais ce qui le fit frémir d'une rage naissante se situait juste à son niveau, face à lui. Dans une explosion de couleurs et de logos plus affriolants les uns que les autres, des distributeurs de nourriture s'entassaient dans un grand désordre. La distance était importante entre chaque tour, mais il parvint à distinguer quelques marques qu'il connaissait pour en avoir acheté, attendant les formalités d'embarquement, ou bien en ville lorsqu'il prenait enfin le temps avant de repartir de flâner, d'acheter cadeaux et souvenirs. Ramune Sweet, Meiji Dice Caramel, des meiji Pucca Vanille, Wasabi kaki Nature, Wasabi Cheese Okaki ; Des plats chauds aussi, Miso Soup Wakame, Shijimi ou Asari ; des pâtes Onigiri Mix ; Des soupes encore, Wa-Gokoro DX Miso Soup Fofu. Un distributeur surtout l'obsédait plus que tout autre, celui de canettes d'eau minérale Finé et sa légende. Sa source, située quelques centaines de mètres au-dessous du Mont Fuji, aurait été trouvée par un grand moine bouddhiste, Kabodaishi, qui la fit jaillir en fendant le rocher avec son bâton. C'est du moins ce que lui avait raconté un serveur argenté dans un grand restaurant d'Osaka.

Qu'avait-il bien mangé ce soir là ? Il ne s'en souvenait plus. Si seulement, l'agent technique l'avait déposé en face. Si seulement le gardien de l'Hôtel avait pu le prendre pour un distributeur de bonbons. La certitude qu'il restait là quelque chose à avaler, de quoi survivre, lui brisait le cœur. Mais il n'y avait rien à faire.

Il se détourna et revint au centre de son étage l'esprit vide et l'estomac noué.

*
 **

A cette heure-ci, le concert aurait dû commencer. Et personne n'était venu. Il finit par se coucher sur le sol plastifié et chaud. Instinctivement, il ralentissait ses gestes, dépensait le moins d'énergie possible. Préparer son évasion l'avait épuisé. Dormir lui semblait le plus sage. Les trois sous-vêtements formaient un petit tas à côté de lui, qu'il caressait parfois sans y penser.

D'un coup son visage fatigué s'éclaira. Il était complètement stupide ! Bien sûr qu'il disposait d'un moyen pour alerter le monde de sa présence ! Il se remit debout, oubliant enfin sa gorge sèche et ses crampes d'estomac. Il était temps de redevenir un homme. Il ne fallait pas se laisser aller comme il le faisait, cela lui parut soudain évident. Il allait leur montrer qui il était, à tous ces agents techniques sourds et bornés.

*
 **

Peu importait le côté de la tour. Il se précipita sur la première machine à laver la plus proche du bord, l'extirpa de l'accumulation qu'il avait créée, et la poussa dans le vide. Elle explosa littéralement devant un agent technique roulant à vive allure, obligé à une terrible embardée. Une roue coincée par l'un des nombreux débris répandus dans l'allée l'empêcha de braquer, et il percuta violemment une poutrelle.

Il sauta de joie, criant, exultant ; Il avait gagné. Ils ne pourraient ignorer plus longtemps sa présence maintenant. Il poussa à nouveau dans le vide une autre machine, puis encore une autre. Il regagna le centre de son étage, se précipita sur le côté adjacent de la tour, et de nouveau précipita au sol plusieurs machines. Il recommença sur les deux autres côtés. Puis horriblement essoufflé, il s'assit au bord du vide, adossé à une poutrelle, et contempla la scène de désolation qu'il avait provoquée. Surtout, il s'était vengé. Ce sentiment absurde le pourchassait et le soulageait en même temps.

Un agent technique gisait renversé, le sommet du corps écrasé. Plusieurs autres erraient, ne sachant plus quoi faire de leur chargement. Les carcasses de machines à laver encombraient la chaussée. En quelques instants, il avait installé le chaos dans cet ordre bien établi. Et quelqu'un allait venir le rétablir. Il lui suffirait alors de hurler du haut de son dix-septième étage. On l'entendrait, on viendrait le secourir.

La lumière de gyrophares oranges illumina les contre-allées. Prenant le virage à pleine vitesse, des agents d'entretien freinèrent devant le désastre, et entreprirent rapidement de faire place nette. L'un sortit son électro-aimant, leva les carcasses et les mit dans une benne, tandis que les autres aspiraient les nombreux débris. Les agents techniques accidentés se regroupèrent et disparurent par une allée. En à peine quelques minutes, les voies furent dégagées, les agents d'entretien s'en retournèrent. La circulation resta clairsemée un moment. Mais très vite, de nouveaux agents techniques prirent la place des absents, et la bruyante activité reprit.

Sidéré, il ne put que se mettre à pleurer à chaudes larmes.

*
 **

Une nuit passa. En ce deuxième jour, il fit l'effort de précipiter encore deux machines à laver au sol. Il rata un agent technique de très peu, mais ce fut tout. Surtout, il s'épuisait vite. Il tituba sous le contrecoup de l'effort violent qu'il venait de fournir. Il s'éroula contre une machine, et reprit ses esprits. Rien ne servait plus à rien. Au bruit, il reconnut les agents d'entretien qui venaient faire le ménage. Il ne voulait surtout pas les voir. Il s'endormit, épuisé par tant d'efforts inutiles.

Dans l'après-midi, un monte-charge monta et s'arrêta au dix-septième. Un agent de surveillance quitta la plate-forme et inspecta méthodiquement l'étage. L'agencement des machines à laver ne correspondait à rien de prévu par l'organigramme. Toutefois, aucune n'était trop près du bord ni menaçait de tomber. En quelque sorte, tout était en ordre. Seule une machine à laver au volume inconnu encombra le centre de l'étage, ce qu'il nota scrupuleusement. Une fois son inspection finie, l'agent de surveillance rejoignit la plate-forme, et le monte-charge redescendit.

*
 **

Réveillé, il eut une dernière idée. Il regroupa autour de lui tous les pans de cartons qu'il avait déjà déchirés. Avec le stylo qu'il gardait en permanence dans la poche intérieure de sa veste pour signer des autographes, il commença sans trop y croire à écrire son nom et un appel à l'aide sur chaque morceau. Puis faisant quatre tas à peu près égaux, il se releva pour aller disperser ses messages aux quatre vents. Les agents d'entretien les ramasseraient, les mettraient à la poubelle. Quelqu'un alors les lirait, sûrement.

*
* *

Tout finirait par s'arranger. Un pianiste célèbre ne pouvait pas disparaître ainsi. Sa gorge semblait avoir doublé de volume. Adossé à une machine, les jambes lourdes, il rêvait de torrent de montagne, de pluie lui giflant le visage, de tout ce qui pouvait apaiser sa soif. Il plongeait et replongeait dans l'eau d'un lagon, et nageait, nageait. Tout le reste lui faisait désormais horreur, le sable, les palmiers, ses vêtements, ses mains. Il défit le bracelet de sa montre, la prit dans sa main droite, et la jeta dans le vide. En face, le distributeur de Puchitto Hi-Chew à la banane continuait à le narguer.

*
* *

Il ne songeait plus à rien. Son cœur battait rapidement, malgré tous ses efforts pour le calmer. Dans un sifflement, un monte-charge chargé de bicyclettes passa devant lui. Il le regarda, indifférent, n'essayant même plus de se lever pour tenter dans un dernier geste suicidaire de l'attraper au vol. Il voulait oublier la soif. Oublier qui il était. Le monte-charge redescendit. Il tenta d'humecter sa gorge en flammes, mais il n'avait plus de salive.

*
* *

Quelqu'un monterait jusqu'au dix-septième, quelqu'un viendrait le délivrer, lui présenter des excuses, le redescendre par le monte-charge en lui tenant le bras. Il devait songer à se faire propre, à défriper son costume, à remettre son nœud papillon. Il ferma les yeux et sombra dans le sommeil, bercé par le bruit sourd des agents techniques qui tourbillonnaient tout autour de lui.

*
* *

Il reprit conscience, lentement. Il voulut regarder sa montre, mais ne la trouva pas à son poignet. Il réalisa qu'il n'avait pas une fois pensé à sa femme et ses enfants depuis son arrivée au dix-septième. Pas une seule fois. Il se demanda bien pourquoi. Et maintenant voilà qu'ils arrivaient à lui. Sébastien jouant du piano miniature qu'il lui avait offert au Noël dernier, Emily avec sa manie d'avoir une explication sur tout du haut de ses huit ans, Meredith sa femme. Il leur sourit. Puis Joël Vilkensen mourut dans leurs bras.

Nouvelles du même auteur publiées dans Phénix Mag :

- *Marie-Madeleine in n°7*
- *Flatterie in n°9*
- *Ibiza vous accueille avec le sourire in n°Eros*

ADRIANNA LORUSSO

L'enfant sauvage



Je suis née il y a longtemps... bon si vraiment on veut préciser, la chose s'est passée en 1946, en Italie, à Treviso, une petite ville près de Venise.

J'ai une maîtrise en langues, avec option principale allemand.

J'en parle quatre couramment et quatre autres comme un cave, mais de l'une de ces dernières, le japonais, je suis très fière, parce que j'y ai sué sang et eau.

J'ai travaillé comme :

1. prof de langue - un an (j'ai abandonné parce que j'attrapais tout doucement envie de tuer mes élèves).
2. traductrice sous-sous payée pour une maison d'édition italienne.
2. interprète de conférence (= simultanée.) - cinq ans.
3. traductrice pour l'Union Européenne - une vingtaine d'années.

Je vis à Bruxelles, avec :

un homme, un chien incurablement idiot et un chat qu'on m'a fourgué comme siamois.

J'ai pratiqué des arts martiaux (karaté) pendant dix ans, avec beaucoup d'enthousiasme mais peu de succès. J'ai fait trois ans (sur quatre) de beaux arts, option dessin, en cours du soir.

Publications :

Il y a une trentaine d'années, une nouvelle en italien (L'anima perduta). L'appel à textes était destiné à une anthologie de littérature blanche. Ignorant à l'époque que la littérature de l'Imaginaire est un sous-genre que tout lecteur imbu de lui-même se doit d'ignorer, j'ai

envoyé une nouvelle fantastique. Elle a été acceptée – comme quoi les miracles, cela existe.

Après quoi, je n'ai plus rien écrit, jusqu'à «Ta-Shima», roman, Bragelonne SF 2007, suivi par «L'exilé de Ta-Shima», roman, Bragelonne SF 2008.

Pour ce qui est des nouvelles, «L'enfant sauvage» a paru dans Luna-tique nr 78-79, 2008 et Memorie Perduta dans Robot (un magazine italien consacré à la SF) n. 58, 2009.

On ne pouvait pas dire que Lucas Aymar   avait détesté le Président-directeur de la société minière depuis le premier instant où il l'avait vu.

Il l'avait détesté avant même de le voir.

C'était le deuxième jour du voyage qui devait le conduire sur Hollman, où il allait travailler comme ingénieur dans la plus riche mine de tungstène que l'humanité ait jamais découverte. Il était assis dans le petit salon de détente réservé aux passagers, seul parce qu'il était trop timide pour se lier avec des inconnus, quand une voix coléreuse lui avait vrill   les tympan.

- Espèce d'imbécile, ce que tu viens de renverser est de l'authentique tequila terrienne, à deux cents unités de travail la bouteille. Je vais exiger que le montant soit retenu sur ton salaire, pauvre minable, cela te fera une année supplémentaire à bord de ce rafiot.

Lucas se retourna à temps pour voir un des contractuels qui balbutiait des excuses en s'inclinant devant un individu massif, la quarantaine, qui le poussa violemment et lui fit renverser ce qui restait encore dans la bouteille. Tandis que le serveur s'éloignait en rasant les murs, l'homme se laissa tomber sur le siège en face de Lucas.

- Le service ne vaut rien sur cette route, lui déclara-t-il, d'un air dégoûté. Que voulez-vous, ce ne sont pas des professionnels, juste des gagne-petit qui payent leur ticket en travaillant pendant quatre ans à bord.

« Vous   tes Aymar  , l'ingénieur minier qui va à la mine de Vaiala.

- Comment pouvez-vous connaître mon nom ? Et surtout ma destination ?

- Ce n'  st pas sorcier, j'ai consulté les listes de passagers.

- Mais la compagnie est tenue à la discrétion, c'  st une atteinte à ma vie privée que... et d'ailleurs la loi...

- Je suis Morris, répondit l'autre avec suffisance, comme si cela expliquait tout.

- Maurice qui ? demanda Lucas, qui se sentait un peu perdu.

- Le Morris de Morrirstungstenia ! La compagnie de transport c'  st moi. Le gisement de Vaiala c'  st moi. Sur Hollmann, même la loi c'  st moi.

   chaque « moi » il tapait de la main à plat sur sa poitrine, aussi large que celle de Lucas. Ce dernier devait son thorax impressionnant au fait que, comme une centaine de générations de ses ancêtres, il était né et avait vécu dans l'air raréfié de la haute chaîne des Andes, alors que celui de Morris était constitué de muscles encore puissants, bien qu'en partie noyés par la graisse.

Lucas ravala ses protestations. Si le gisement lui appartenait, ce type était son nouveau patron ; se disputer avec lui avant même d'arriver ne semblait pas une très bonne idée. Il se borna donc à demander :

- Les renseignements dont je dispose ne seraient-ils donc pas corrects ? Le gisement n'appartient pas à l'unique rescapé de la première vague de colons ?

Morris haussa les épaules.

- Oui, oui, la fameuse rescapée, au féminin, enfin si on peut dire. Vaiala Liika. Je l'ai épousée. C'  st moi qui gère tout, évidemment, elle est à peine capable de signer où je lui dis de le faire. Et elle est moche, en plus.

« Furieux, que j'ai été, quand on l'a trouvée ! Je m'étais ruiné en pots de vin pour faire passer la loi qui rend caduque une concession quand elle n'a pas été occupée pendant dix ans, et ça n'avait pas été bon marché,   a non ! Dès que la loi a été approuvée, j'ai commencé à arroser les tribunaux, et voilà que, quand j'étais sur le point d'obtenir la sentence qui m'adjugeait la concession, un de mes prospecteurs, un vieux fou, s'amène avec une gamine crasseuse qu'il a trouvée au beau milieu des montagnes. On a contrôlé les listes des colons et il y avait en effet eu une toute petite fille, la cadette des Liika. C'était la seule dont l'âge correspondait.

- On en a parlé même sur terre, un vrai conte de fées : un enfant qui avait six mois au moment du massacre des colons, et qui a survécu, adoptée, si on peut dire par un troupeau d'animaux sauvages.

- Un conte de fées ? Un cauchemar, oui. Cela signifiait que la concession n'avait pas été complètement abandonnée et qu'elle appartenait donc à cette demeure incapable de parler, sale à faire peur, qui n'acceptait de manger que de la viande crue qu'elle d  chiquetait    belles dents.

« Il y en a qui se sont gauss  s de moi, disant que j'avais perdu ma mise, mais je suis malin, moi, on ne me la fait pas. J'ai résolu le problème dare-dare : je l'ai épousée.

Il s'interrompit pour invectiver le serveur, qui mettait devant lui un verre contenant un liquide clair et des glaçons. Monsieur Morris ne voulait pas de glaçons dans ses boissons, on ne l'avait pas encore compris ? Ensuite il fut distrait par l'arrivée de trois passagères.

- Eh bien, voilà une partie de ma nouvelle entreprise qui s'amène. Pas de femmes sur Hollmann, et la situation commençait à devenir tendue. Je pense au bien-être de mes travailleurs, moi. Et si cela me permet d'y gagner quelque chose au passage, c'  st pas moi qui vais cracher dessus. Cinquante putes, pas de la toute première fraîcheur, mais enfin, pour en trouver qui soient disposées à passer deux ans sur un monde pareil, il ne fallait pas faire la fine bouche.

« Je m'en vais tester la marchandise, cela vous dit ? Prix réduit au cours du voyage.

- Une autre fois, merci.

Pas de la toute première fraîcheur était un euphémisme et Lucas préféra retourner à sa minuscule cabine, où il s'ennuya ferme jusqu'à l'heure du repas du soir. La seule lecture qu'il avait avec lui était la documentation sur les mines de tungstène de Hollmann, qu'il connaissait désormais par cœur.

C'  st le vieux Hollmann en personne qui était tombé par hasard sur le premier gisement, celui situé dans la plaine : des roches striées de gris, mais ce gris était de l'hydroxyde de tungstène, tellement précieux pour l'industrie aérospatiale que le premier chargement envoyé à la grande usine de Ganymède avait remboursé intégralement l'emprunt des colons, d'autant plus que le minerai était en surface et qu'une mine à ciel ouvert était facile à exploiter. Du jour au lendemain, ces gens qui avaient acheté une concession à bas prix sur un monde inhospitalier et désertique, s'étaient retrouvés maîtres d'un demi-continent d'une richesse inouïe. Pas pour longtemps pourtant : quand l'astronef qu'ils avaient affrété était venu chercher un deuxième chargement, l'équipage s'était trouvé face à un spectacle de désolation.

Les habitations préfabriquées et les baraques en parpaing étaient détruites, on avait laissé rouiller à la pluie les précieux instruments dont le prix du transport par astronef valait presque leur poids en or. Quant aux habitants, ils avaient disparu. On voyait les traces

d'un combat qui avait dû être violent : fusils laser qu'une force monstrueuse avait tordus comme s'ils avaient été en laiton, quelques armes blanches ébréchées, et des traces de sang, en flaques et en longues traînées: la chose qui avait massacré les colons avait emporté les corps, les dieux seuls savaient où ; on ne retrouva rien, même pas un os ou une touffe de cheveux.

Cela avait été la première rencontre entre les humains et ceux que l'escouade envoyée pour nettoyer l'endroit avait baptisés les yétis, en souvenir d'une ancienne légende terrienne. C'étaient des animaux bipèdes, couverts de fourrure, avec des dents de carnivores et des griffes puissantes. Ils attaquaient en bandes d'une vingtaine d'individus, et avaient sans doute pris les premiers colons par surprise, mais l'escouade s'attendait à une attaque et était puissamment armée. Les yétis avaient été tués par centaines, et les survivants avaient été pourchassés en hélicoptère jusque dans les lointaines montagnes et mitraillés depuis les airs. On estimait que, sur le continent principal, l'espèce était réduite à un pool génétique tellement minime qu'elle allait disparaître sous peu d'elle-même, sans qu'on ait besoin de s'en occuper. Depuis des années on n'avait repéré aucune bande dans la plaine, juste ça et là un ou deux exemplaires isolés, qui erraient, désorientés, et se laissaient tuer tellement facilement que la chasse n'était même pas amusante.

*

Lucas passa les deux semaines de voyage à écouter son employeur. Impossible de lui échapper sur le petit astronef : même quand Morris ne s'adressait pas directement à lui, sa voix tonitruante charriait un courant continu de vantardises, où primaient l'étalage de ses richesses et les astuces dont il s'était servi pour évincer ses concurrents. Il était particulièrement fier de son mariage.

- Mariage de pure forme, lui confia-t-il un jour. J'ai voulu consommer une fois, par pur désespoir, parce qu'elle n'a pas embelli en grandissant, la Vaïala, ah ça non, mais enfin, j'avais bu quelques verres de trop et je pensais qu'en lui mettant un torchon sur la figure pour ne pas la voir, cela pourrait aller, mais elle m'a mordu, la salope ! Au sang, qu'elle m'a mordu.

Seul le vacarme que les fusées arrière faisaient à l'atterrissage parvint à noyer la voix de Morris, ne laissant passer que quelques bribes :

- ...ont pas voulu changer le nom de cette fichue planète, ces imbéciles, et donc moi... la capitale va s'appeler comme ça, je lui ai dit, moi, parce que je ne suis pas tombé de la dernière pluie, moi...

Si Lucas espérait qu'après le débarquement il allait pouvoir oublier un temps son patron, il dut déchanter.

Morrisville, la capitale (et unique ville) de la planète, n'était qu'un village où les préfabriqués alternaient avec de rares constructions en pierre et beaucoup de baraques assemblées n'importe comment, à partir d'un container de marchandise et de bouts de tôle. Il n'y avait en tout qu'une centaine d'habitations, auxquelles il fallait ajouter deux dortoirs, un hôtel (Morrishotel), une banque (Morriscredit) trois bars (dont un Morrisbar et un Chez Morris). Le tout était sale, bruyant et peuplé exclusivement par des hommes, tous plus frustes les uns que les autres. Quand elles débarquèrent, les passagères engagées par Morris furent accueillies avec des cris de joie, et une centaine d'enthousiastes les escortèrent jusqu'à ce qui allait être leur résidence : une maison en rondins, devant laquelle se forma immédiatement une file.

Lucas se balada dans les mornes rues balayées par le vent qui charriait un sable fin, provenant du désert qui entourait le village sur trois côtés. Il n'y avait rien à voir et rien à faire et il fut bien content quand, tard dans l'après-midi, arriva l'aérocar de la compagnie, qui devait le conduire à la mine de Vaïala, à quatre mille cinq cents mètres d'altitude.

Pendant deux heures il survola un paysage à la beauté sauvage: des roches déchiquetées dans tous les tons du rouge et de l'ocre, à perte de vue. Une végétation rare, constituée surtout de buissons atteignant la hauteur des genoux et d'une herbe drue, avec ça et là un arbre aux branches noirâtres. Des cascades qui semblaient petites, jusqu'à ce qu'on en évalue l'éloignement, dévalaient des falaises pour se jeter dans des lacs sombres.

Le terrain d'atterrissage était désert ; le seul signe de vie était un grand barbu, appuyé à un véhicule tout-terrain. L'homme tenait à la main un fusil laser à longue portée et avait à la taille deux armes de poing, qui ressemblaient à des pistolets à aiguille.

- C'est vous l'ingénieur ? Montez, vite. En arrivant j'ai croisé trois yétis. J'ai tiré et je crois en avoir touché un, mais ils ont détalé tous les trois.

- Et mes bagages ?

- Laissez-les sur l'aérocar, on reviendra à quatre ou cinq demain, aux heures de midi. Les yétis préférèrent chasser au crépuscule.

Il obtempéra tout en remarquant que l'homme verrouillait soigneusement les portières.

- Je suis le contremaître, appelez-moi Sven. Ravi de vous voir, on a eu une nouvelle secousse tellurique il y a trois jours, et quatre hommes y sont restés. On leur a promis que vous étayeriez les couloirs d'accès et qu'il n'y aura plus d'accidents.

- Je ne peux pas garantir...

Mais Sven l'interrompit d'un juron. Ils venaient de passer un tournant, derrière lequel leur apparurent trois silhouettes que Lucas prit pour des hommes, jusqu'à ce qu'il réalise que ce qu'il avait cru être de bizarres vêtements dorés à franges, étaient en fait des fourrures aux longs poils emmêlés.

Sven pila, attrapa son fusil, ouvrit la fenêtre de quelques centimètres et fit feu, mais deux des animaux avaient déjà disparu, comme s'ils avaient été avalés par les rochers, qui, dans le crépuscule, avaient la même couleur que leur fourrure.

- Sales bêtes, regardez, ils étaient en train de dévorer leur compagnon blessé, et ils ne se sont même pas donné la peine de le tuer avant.

- Vous n'allez pas l'achever?

Sven contournait le corps agité de soubresauts, sans faire mine de s'arrêter.

- Vous n'y pensez pas ! Cela serait du suicide.

Avant que Lucas puisse protester, un coup violent ébranla le véhicule et Sven jura encore, puis lança :

- Accrochez-vous, ingénieur, on a un passager clandestin sur le toit. On va s'offrir un peu de gymkhana.

Il braqua violemment à droite, puis à gauche, tandis qu'une patte munie de longues griffes s'abattait violemment sur le pare-brise, encore et encore.

Hébété, Lucas fixa la fêlure qui se formait sur l'épaisse vitre blindée, se demandant quelle force pouvait avoir la bête agrippée au toit. La voix du contremaître le secoua.

- Prenez mon fusil ! Soyez prêt à faire feu si la vitre lâche, mais pas avant. Il y en a un deuxième dans la nature ; sans pare-brise, si on le rencontre il va nous avoir !

Il braqua, sortant le tout-terrain de la route, en direction d'un grand buisson épineux, qu'il traversa à toute vitesse. Il y eut un cri, et quand il se retourna, Lucas vit la bête qui roulait par terre, pour s'immobiliser enfin.

Sven fit demi-tour pour reprendre la route.

- C'était un yéti ? Pourriez-vous passer à proximité ? J'aimerais bien le voir de près.

- Négatif, c'est presque certainement une ruse : ils font le mort, et dès qu'on approche pour récupérer le corps, ils ressuscitent à toute vitesse, et c'est eux qui récupèrent le nôtre.

Il rit lui-même de sa sortie et prit soin de garder une bonne distance entre la voiture et le corps, qui gisait désarticulé dans une position impossible.

- Mais il ne peut pas être vivant, protesta Lucas, détournant un instant les yeux du cadavre qui était désormais derrière eux.

Pourtant, quand il le rechercha du regard, le yéti avait disparu.

- Méfiez-vous toujours de ces bêtes, elles ont plus d'un tour dans leur sac. Si vous voulez en examiner une de près, on a trois fourrures à la mine. Elles étaient dans la cabane d'un prospecteur, clouées au mur. La peau du prospecteur était clouée sur le mur opposé ; en mauvaise état, d'ailleurs : les yétis ne connaissent pas le tannage.

- Comment ont-ils pu faire ça ?

- Ben, comme vous et moi, j'imagine : ils ont tapé sur les clous avec une pierre ou autre chose. Ils sont assez adroits de leurs mains. J'espère pour le vieux Un Bras qu'il était déjà mort quand ils l'ont écorché.

Lucas aurait aimé approfondir la question, mais la nuit descendait rapidement et Sven lui demanda de ne pas le distraire : les félures qui recouvraient le pare-brise comme une toile d'araignée rendaient la conduite difficile. Il ne se passa plus rien pendant le reste du voyage, à part un caillou, ou un fragment de roche qui vint percuter la vitre du côté du conducteur. Celui-ci affirma péremptoirement que c'était encore un coup des yétis, mais il faisait désormais trop sombre pour qu'on pût distinguer quelque chose.

Une lumière pâle se reflétait derrière une colline.

- La mine, dit le contremaître, avec un soupir de soulagement.

Dix minutes plus tard, après un dernier tournant, ils arrivèrent en vue d'une esplanade violemment illuminée sur tout le pourtour par des dizaines de lampes atomiques. Lucas s'en étonna, et Sven marmonna.

- C'est à cause des yétis : ils sont champions pour se faufiler dans l'obscurité. À propos, on ferait mieux de ne pas raconter notre petite aventure, monsieur : les garçons deviennent nerveux chaque fois qu'on en repère un, et je n'ai pas besoin d'autres problèmes.

- Il y en a tellement ? Selon le prospectus qu'on m'a donné, l'espèce est pratiquement éteinte.

- Dans la plaine ils ont pratiquement disparu, oui, mais les montagnes c'est autre chose.

Sven lui présenta rapidement une vingtaine d'hommes ; malgré leurs mines revêches, ils l'accueillirent cordialement. Apprenant qu'il était originaire de Terre, un malabar qui ressemblait davantage à un ours gris qu'à un homme lui donna une accolade, mugissant qu'ils étaient des compatriotes, enfin, plus ou moins :

- Ma mère m'a dit que mon père était terrien, c'est pour cela qu'elle m'a donné un nom de là-bas : Québec, conclut-il fièrement.

- Ta maman, elle t'a appelé comme ça parce que la seule chose dont elle était sûre, rapport au type qui l'avait mise enceinte, c'est qu'il s'agissait d'un des vingt-huit membres de l'équipage de l'astronef marchand *Le Québec*, qui ravitaillait la colonie pénitentiaire féminine, déclara un vieux bonhomme, qui traînait la patte.

Avec un rugissement de rage, le malabar se tourna vers celui qui avait parlé, mais avant qu'il ne fasse un pas de plus, le contremaître tira un coup de fusil en l'air.

- Québec, je te met de corvée de chasse pendant une semaine si tu amoches le cuisinier. Pour une fois qu'on a quelqu'un capable de servir autre chose que des rations en boîte, gare à toi si tu me le réduis en capilotade.

Après un repas étonnamment bon, ce fut le cuisinier qui le conduisit en boitant à son logement, une baraque qui ne contenait qu'un lit et une étagère, mais qui se glorifiait d'une douche rudimentaire. Il lui recommanda de fermer et de verrouiller porte et fenêtres.

- Cela fait deux ans qu'on n'a pas vu de yétis tout près de la mine, mais il vaut mieux se méfier. Quand ils sont affamés ils attaquent, même s'ils savent parfaitement qu'ils vont se faire buter du premier au dernier.

Ce ne fut que le lendemain soir que Lucas eut l'occasion de voir les fameuses peaux. Elles étaient couvertes d'un poil doré long et rêche, qui s'épaississait sur le cou en une sorte de crinière pour disparaître presque complètement sur le museau. D'une façon fort dérangeante, ces mufles avaient des traits semblables à ceux d'un visage humain, du moins si on s'arrêtait aux yeux et au nez : la bouche était celle d'un animal, avec à la mâchoire inférieure deux crocs jaunâtres qui pointaient hors des lèvres, et tellement longs que chez l'un des exemplaires ils arrivaient jusqu'aux pommettes. Aux orteils des quatre membres ils possédaient de courtes griffes recourbées, rétractiles, comme le lui expliqua un mineur. Il souleva une patte, appuya sur la dernière articulation et la petite griffe devint un poignard acéré, long de dix centimètres.

- Vous voyez le minuscule trou sur la pointe ? C'est l'extrémité d'un canal à venin. Quand ils griffent, ils injectent leur saloperie.

Il retroussa sa manche. Sur le bras il avait trois cicatrices boursouflées, noirâtres.

« Par chance, il était seul, et il était déjà blessé. Avant de tomber, j'ai pu le tuer d'un coup de flingue ; s'il avait eu un compagnon, je ne serais pas ici avec vous maintenant : j'aurais fini dans une casserole yéti.

- Casserole ?, demanda Lucas.

L'homme lui indiqua du menton une table un peu plus loin, sur laquelle trônaient une dizaine de paniers tressés, un grand récipient qui lui sembla en terre cuite et deux lances rudimentaires, faites d'une pierre emmanchée dans une branche, à laquelle elle était fixée grossièrement par des lanières de peau.

- Mais ce ne sont pas des animaux, alors ! s'exclama-t-il avec horreur, retirant la main qu'il avait appuyée sur la fourrure dorée de l'exemplaire plus proche de lui.



- Bien sûr que oui, que voulez-vous qu'ils soient ? se rebiffa l'homme.
- Je voulais dire qu'ils ont une forme de civilisation primitive, ils sont capables de fabriquer des objets... Ce sont des êtres intelligents.
- Ils sont malins, ça oui, mais c'est des sales bêtes.
- A-t-on jamais essayé d'en apprivoiser un, ou de prendre contact avec un groupe, plutôt que de les tuer sans discrimination ?
- Écoutez, monsieur, tout ça c'est des beaux discours de petit gâté de terrien. Avant de juger, attendez d'avoir pris part à une corvée de chasse. Quand vous aurez vu un de vos compagnons paralysé par le poison, mais encore conscient, pendant que les yétis se mettent juste hors de portée de nos armes pour le tuer, très lentement, en lui arrachant des morceaux de chair, eh bien, alors vous pourrez venir me raconter qu'il s'agit d'êtres civilisés, si vous en avez encore envie.
- Le mineur lui tourna le dos et s'en alla brusquement. Lorsque Lucas se présenta à la baraque où on servait le dîner, il fut accueilli fraîchement. Personne ne l'invita à s'asseoir à l'une des tables occupées, comme cela avait été le cas le jour précédent, et il mangea seul, avec la désagréable impression que les autres étaient en train de parler de lui.
- Quand il vint débarrasser son assiette, le cuisinier s'assit familièrement à côté de lui.
- Faut pas dire des choses comme ça, monsieur, ça crispe les garçons. Faut comprendre, c'est des contractuels. Morris les a piégés avec son système : pour payer leur ticket, ils s'engagent à travailler à la mine pendant cinq ans, mais quand ils arrivent, ils doivent s'équiper, et devinez à qui appartient l'entrepôt ?
- « À chaque virée en ville, ils vont se soûler pour essayer d'oublier la montagne. C'est Morris qui importe les alcools et en fixe les prix, et au bout d'un an un contractuel découvre qu'il est encore plus endetté qu'à son arrivée.
- « Ils vivent ici toute l'année, sans une seule distraction, et le travail est dur en haute montagne. On a déjà de la peine à respirer, alors trimer toute la journée dans ces galeries noires... Faut pas leur en vouloir s'ils sont un peu grognons.
- Qu'ai-je donc dit de mal ? Juste que les yétis ne sont pas de simples animaux. Pourquoi refuser de l'admettre ? Une civilisation extra-terrestre, bien que primitive, c'est la découverte la plus importante depuis qu'on a commencé à explorer la galaxie !
- Avez-vous aimé le repas d'hier soir ?
- Oui, c'était excellent, mais ne changez pas de sujet, j'aimerais vraiment que vous répondiez à ma question.
- Je suis en train de le faire. C'était du ragoût de yéti que vous avez mangé. Et toutes les grandes gueules là dehors, ils se tiennent bien loin de la cuisine quand j'en dépiaute un, parce que sans la peau, eh bien ça ressemble drôlement à un être humain.

« Si on commence à leur raconter des histoires comme quoi les yétis, c'est des civilisés, il y en a qui dégueuleraient tripes et boyaux quand ils en trouveraient dans leur assiette.

- Vous pas ?

- Moi, c'est différent, j'étais prospecteur. J'ai mangé de tout pendant les vingt ans que j'ai passés dans les montagnes, tout seul avec mon fusil.

- Prospecteur ? Avez-vous découvert un nouveau gisement ?

- C'est la Vaïala que j'ai découvert.

- La mine ?

- Mais non, la gamine, c'est comme ça qu'ils l'ont appelée en ville, son vrai nom c'est plutôt quelque chose comme Groin-Groin. Je l'ai trouvée dans un campement yéti abandonné.

- Ce sont les yétis qui l'ont élevée, alors ?

- Sûr, qui d'autres ? Mais ils ont été obligés de la laisser là, parce qu'elle ne pouvait pas marcher, une patte cassée, qu'elle avait. J'y ai mis deux attelles, et j'ai dû lui donner une paire de baffes pour qu'elle reste tranquille pendant que je les attachais. Elle voulait me mordre !

« Pendant trois ans on s'est baladés ensemble dans les montagnes, elle et moi, et on se tenait compagnie. C'est pas qu'elle était spécialement causante, la môme, c'était juste des grognements, enfin ces bruits qu'ils font, les yétis. Mais c'était une brave petite, elle m'aidait à poser des pièges, et elle était capable de repérer le gibier bien avant moi.

Puis mon fusil laser a lâché, et j'ai été bien obligé d'aller en ville, et là ils ont fait tout un tintouin, comme quoi elle était Vaïala Liika et que la moitié de la planète lui appartenait. Un tas de conneries, sauf votre respect.

- Monsieur Morris l'a épousée, le saviez-vous ?

- Sûr que je le savais. Faut être tordu pour la marier, quand même ! D'accord qu'il n'y a pas de femmes ici, mais enfin, il a assez de fric pour en faire venir une, non ? Je l'aimais bien la petite, mais pour être moche, elle l'était, même après que je l'avais arrangée de mon mieux pour aller à la ville. Et de plus, elle n'avait pas ce qu'il faut pour être la femme de quelqu'un, elle...

- Qu'avez-vous à discuter ?, demanda le contremaître, s'arrêtant à côté d'eux.

- Je lui explique des trucs qu'il faut connaître, sur les montagnes et sur les animaux du coin.

- J'avais cru entendre le nom du patron.

- C'est de la Vaïala que je parlais.

- Fiche nous la paix avec ta gamine ! Tu vas la voir, tiens. Le patron va venir par ici avec elle. Il veut se faire bâtir une grande maison près du grand lac, celui formé par les deux cascades.

- C'est pas une bonne idée, Sven, sauf votre respect. Il ne faut pas qu'il amène la petite ici.

- *Madame Morris* pour toi, crétin. Si tu penses qu'il a tort, va le lui expliquer. Il t'écouterà, c'est bien connu que le patron prête l'oreille à tous les conseils et tient compte de l'opinion des autres.

Le contremaître s'éloigna avec un éclat de rire mais le cuistot ne semblait pas amusé du tout.

- Cela va lui porter la guigne, au patron. Remarquez que pour ce qu'il est de cette peau de vache, je m'en fous, mais ça risque de nous retomber sur le râble, à nous aussi.

- Pourquoi donc ?, demanda Lucas, interloqué, mais le vieux ne lui répondit que d'un grognement inintelligible, puis il s'en alla en secouant la tête.

*

**

Ce ne fut qu'un mois plus tard que l'aérocar de la compagnie amena un architecte, une équipe de maçons et un bulldozer. Ils commencèrent immédiatement le terrassement du site choisi par Morris, à une cinquantaine de kilomètres de la mine, mais presque mille mètres plus bas. Quelques jours plus tard, Lucas, le cuistot et deux mineurs empruntèrent le tout-terrain pour aller voir. Les travaux avançaient à toute vitesse.

- Vous auriez dû commencer par sécuriser le campement, fit remarquer un mineur à l'architecte. C'est dangereux.

- Pas le temps : il exige que ce soit terminé avant le début de la saison chaude, et c'est une course contre la montre. Théoriquement ça sera possible, mais il y a toujours des imprévus.

Il y en eut un, en effet, et de taille : l'architecte et quatre de ses hommes furent dévorés par une bande de yétis ; Morris en personne arriva sur les lieux, furieux.

- Sven, arrêtez tous les travaux et organisez une battue de chasse géante. Je veux qu'on se débarrasse de cette vermine une fois pour toutes, s'exclama-t-il avant même d'être descendu de la rampe d'atterrissage.

La femme qui le suivait aurait été laide si elle avait porté des vêtements quelconques. Avec ses hauts talons, sur lesquels elle oscillait dangereusement à chaque pas, la robe rouge qui moulait un corps qu'on aurait mieux fait de dissimuler, et le maquillage excessif qui mettait en évidence les traits lourds et disgracieux du visage, elle était carrément hideuse.

Il y avait assez de fusils pour équiper dix-huit mineurs. Les hommes furent divisés en équipes, puis la première se mit en route, tandis que Morris occupait la maison de Sven, la seule habitation confortable du coin. Madame Morris suivait son mari en silence, la tête basse et le visage caché par sa longue crinière blonde, la seule chose qu'elle eût de vraiment belle. Quand elle vit le cuistot, pourtant, elle se précipita à sa rencontre, avec des sons inarticulés, mais elle trébucha sur ses hauts talons et tomba comme un sac de patates. Le vieux arriva le premier à ses côtés et l'aida à se relever :

- Mais comment qu'on t'a arrangée, petite ? Tu ne peux pas porter des chaussures comme ça.

Elle lui répondit d'une série de couinements et grognements, et Morris, qui l'avait rejointe en deux enjambées, lui asséna une giflette retentissante.

- Combien de fois t'ai-je dit que si tu n'es pas capable de parler comme un être humain, tu n'as qu'à te taire ?

Elle se tassa, lui lançant un regard apeuré.

Le soir, les équipes de chasseurs rentrèrent bredouilles, ce qui ne contribua en rien à rendre Morris d'une humeur plus amène, mais sa colère éclata vraiment quand il alla voir les peaux de yétis. Sa femme, dès qu'elle aperçut les fourrures dorées, lança un hurlement de bête sauvage, qui fit courir un frisson dans le dos de Lucas, alors qu'il se tenait pourtant à bonne distance du cabanon. Un instant après Morris apparut. Il avançait à grandes enjambées, tirant derrière lui la femme, qui trébuchait sur ses ridicules talons hauts. Il entra dans la cabane de Sven, claquant la porte derrière lui, mais tous les mineurs présents pouvaient entendre sa grosse voix qui criait des insultes et le bruit des coups qui tombaient, comme sur un matelas, entrecoupés de temps en temps d'un gémissement.

- C'est pas la manière de traiter une femme, quand même, rouspéta Québec. Une raclée de temps en temps, je veux bien, c'est normal, mais la battre comme plâtre, alors qu'elle n'a rien fait d'autre que couiner un coup quand elle a vu les peaux ! Les femmes, ça couine tout le temps, s'il faut se fâcher à chaque fois !

Le cuistot, quand on lui raconta l'incident, resta de marbre, puis il alla voir le contremaître.

- Les garçons, ils ne savent pas s'y prendre pour la chasse. Laissez-moi aller avec eux.

- Pour les ralentir avec ta patte folle ?

- Pour leur apprendre. Une journée avec chaque équipe ; une fois suffira pour leur expliquer ce qu'ils doivent savoir.

Il partit en effet avec les quatre équipes, mais ses astuces ne donnèrent aucun résultat. Aucune ne repéra ne fût-ce que la pointe de l'oreille d'un yéti.

Le cinquième jour Morris fut réveillé par des éclats de voix. Il sortit de la baraque pour trouver Sven et Québec qui s'affrontaient.

- Je vais te mettre à l'amende, toi et toute ton équipe , gueulait le contremaître.

- Et qu'est-ce que ça va changer, hein ? En huit ans que je suis ici, ma dette a augmenté au lieu de diminuer. J'y vais plus, à la chasse, j'ai pas envie que ce soit eux qui m'attrapent moi, parce que je fais le double des autres, et que ça leur ferait un repas pour toute la bande.

- Tu n'ès qu'un lâche , tonna Morris, une femmelette, pas un vrai homme.

- Eh ben, allez-y courir après les yétis, montrez-nous que vous êtes un vrai mec. Ou bien avez-vous peur, monsieur le patron ?

Morris lança un regard autour de lui. Il y avait une trentaine d'hommes, attirés comme lui par les éclats de voix. Il se mordit la lèvre, comprenant que s'il ne réagissait pas comme il fallait, il risquait que les autres aussi refusent de quitter le camp. Pire, c'était une grève générale qu'il allait peut-être avoir sur les bras.

- J'annule la dette de tous ceux qui abattront une de ces bêtes.

Les mineurs semblaient intéressés, et cela aurait marché sans Québec.

- D'accord, mais seulement si vous venez avec nous. Vous m'avez traité de lâche, et ça vaut pour les copains aussi, il n'y en a aucun qui ne préférerait une semaine dans le puits à une journée dans la montagne, à attendre qu'un de ces monstres lui saute dessus. Du moins aucun à part le cuistot, mais il ne compte pas, celui-là, il est zinzin.

- Je vais me faire envoyer mon fusil, il sera là demain. J'accompagnerai l'équipe prévue ce jour-là.

- Ce sera la mienne. Aujourd'hui on n'y va pas, décréta le malabar et Morris préféra laisser tomber.

Lucas avait une petite idée derrière la tête. Dès qu'il put coincer le cuistot loin de toute oreille curieuse il lui demanda :

- C'est vous qui leur avez parlé de l'impossibilité d'effacer leur dette ?

- Bien sûr. Je l'avais bien dit à ce lèche-bottes de Sven, que j'allais expliquer aux garçons certaines choses qu'ils devaient savoir, et c'est ce que j'ai fait.

*

**

Le soir même, l'aérocar rapporta un fusil laser d'un calibre suffisant pour abattre un dinosaure d'un seul coup ; le matin suivant, Morris se joignit à la chasse. Sa femme attendit qu'il soit hors de vue pour se précipiter aux cuisines, où elle passa la journée à couiner et grogner avec le cuistot, qui lui répondait de la même façon, et à s'empiffrer de viande crue, qu'elle dévorait avec de petits bruits satisfaites en écoutant son vieil ami. Celui-ci continuait à lui parler, ou du moins à grogner, parce que lui seul savait s'il était en train de dire quelque chose ou s'il se bornait à émettre des bruits rassurants, comme on le fait avec les tout petits enfants ou les animaux.

C'est là que les trouva Morris quand il rentra fatigué et échauffé avec son équipe de chasseurs et son fusil hors de prix, avec lequel il n'avait pas tiré un seul coup. Il déchargea sa mauvaise humeur sur elle, la traitant de mocheté et d'idiote.

- Attends juste d'avoir l'âge légal pour faire ton testament, toi. J'ai besoin d'une femme, une vraie, et pas juste pour la bagatelle. Un homme qui se respecte doit avoir des fils, des mâles. Et j'en veux des légitimes. Je suis un malin, moi. Les solutions, je les trouve, et s'il y en a pas, je les fabrique.

Pendant une dizaine de jours les chasseurs sillonnèrent la montagne, sans voir de yétis, ni aucune trace de leur passage. Morris, qui n'en pouvait plus d'ahaner dans l'air raréfié, décida d'organiser une battue géante. L'aérocar arriva chargé d'une centaine de fusils et de tous les hommes du village chez qui l'espoir de voir leur dette épongée était plus fort que la peur.

Tout le monde à la mine fut sommé de se joindre à la chasse, y compris Lucas, et même madame Morris dut les accompagner : son mari ne voulait pas la laisser seule, elle aurait pu faire Dieu sait quelle idiotie.

- Venez avec moi, monsieur, proposa le cuistot à l'ingénieur, qui maniait son fusil comme s'il avait peur que cela lui saute à la figure et le morde.

Lucas lui emboîta le pas avec reconnaissance. Ils n'allèrent pas loin : quand il arriva à un rocher plat qui surplombait une étendue de roches déchiquetées, le cuistot déposa son arme par terre, puis il sortit de son havresac une bouteille de bière et des sandwiches et se coucha avec un soupire d'aise, les mains derrière la tête.

- Laissez donc là ce fusil qui ne vous servira à rien et venez manger avec moi.

- Mais, protesta Lucas, n'est-ce pas dangereux ? Les yétis pourraient nous attaquer.

- Il y en a un seul dans le coin, les autres sont partis.

- Comment pouvez-vous en être sûr ?

Une salve de fusil résonna à quelque distance.

- C'est le gros flingue de Morris : il a certainement tué une ombre très dangereuse, rigola le vieux.

Les chasseurs rentrèrent bredouilles, ce jour-là et les suivants, mais il n'étaient plus mécontents et apeurés : au fond, se balader en montagne était nettement moins fatigant que descendre dans le puits de la mine. Ou du moins cela l'était si on n'était pas trop proche de Morris, qui trouvait toujours que les hommes n'en faisaient pas assez, qu'ils auraient dû escalader encore un pic, aller chercher des traces plus loin, grimper plus haut, courir plus vite.

Le chemin qu'il prenait pour sortir du campement était à l'aplomb de la plate-forme sur laquelle Lucas et le cuistot avaient pris l'habitude de passer quelques heures tranquilles à bavarder ou, le plus souvent, à regarder le paysage en silence. Le premier jour le patron était accompagné de toute une escouade, le deuxième de quatre ou cinq hommes, et à partir du troisième il n'était suivi que de Sven et de madame Morris, qui trottaient obéissante derrière son mari, sans que sa présence puisse être de la moindre utilité : elle n'avait même pas de fusil.

Ce fut le sixième jour que Sven dégringola de l'étroit sentier. Il réussit à arrêter sa chute en s'agrippant à un buisson, mais son fusil précipita dans l'abîme. Lucas était trop loin pour comprendre les paroles de la discussion qui s'ensuivit. Il vit les deux hommes gesticuler, en apparence furieux, puis Sven tourna le dos à son employeur et prit le chemin du baraquement de la mine. Morris jeta son chapeau par terre en un geste de rage, puis l'arracha des mains de sa femme qui l'avait ramassé et se le cala violemment sur la tête avant de reprendre le chemin. Le sentier passait derrière un piton de roche, qui cacha le couple.

- Où diable sont-ils passés ? s'inquiéta Lucas, ne les voyant pas réapparaître.

- Vous inquiétez pas, la gamine sait ce qu'elle doit faire.

En effet, madame Morris sortit de l'ombre ; elle passa les mains sur sa robe rouge, qui tomba par terre en haillons, comme si elle avait été déchiquetée par des lames de rasoir, puis elle leva vers le ciel son visage dégoulinant de sang et lança un hurlement qui glaça le sang dans les veines du jeune ingénieur.

- Adieu, petite, et bonne chance, murmura le cuistot, souriant, tandis que la femme, désormais nue, escaladait une paroi rocheuse et disparaissait.

«Ils n'ont pas de poils quand ils sont jeunes, expliqua-t-il à son voisin, et les défenses ne poussent qu'à un âge avancé, mais il faut quand même être le roi des cons pour épouser un yéti, non ?



L'illustratrice : EMMANUELLE BONNEFONS

Emmanuelle Nuncq est née en 1984, à Conflans-Ste-Honorine. Après un cursus scolaire absolument prodigieux dans le domaine des Lettres et des métiers du livre, Emmanuelle Nuncq, maintenant Docteur ès Lettres à la célèbre Université Nancy 2, exerce actuellement l'emploi de bibliothécaire, ce qui lui laisse tout le loisir de la lecture et de l'écriture. Sa carrière dans la littérature promet une ascension rapide, fulgurante et phénoménale qui l'amènera au moins au Prix Goncourt !

GUILLAUME THIBERGE

La Lettre piégée



Il avait 9 ans en 68... Plus que le mois de mai, c'est l'offensive du Thet qui l'a marqué, et la découverte de la télévision : juste après les informations au napalm, sans intervalle pub, il y avait un western...

Il a publié son premier poème sur la presse de l'école primaire l'année suivante, il y était déjà anti beaucoup de choses.

Il a écrit sa vraie première nouvelle en 1976, et depuis il n'a pas vraiment arrêté, même si il produit peu car il est salarié dans le privé, il a repris l'informatique de gestion après avoir tout plaqué en 89.

Il travaille plus pour faire gagner toujours plus à son patron, il est délégué du personnel et donc confronté aux réalités des licenciements, secrétaire du Comité d'Hygiène et de Sécurité des conditions de travail, élu au Comité d'Entreprise : il écrit des rapports, des compte-rendu de réunions, des questions oiseuses et des tracts indignés.

Il est marié et père d'une demoiselle dont les 8 ans l'enchantent et l'épouvantent tour à tour, on ne devrait pas faire d'enfant quand on est pessimiste.

Il a un gentil chat et les crédits nécessaires pour être un citoyen respectable.

Il a publié un roman et une petite vingtaine de nouvelles en 30 ans d'écriture. Il ne fréquente plus les conventions, faute de temps, et ce milieu où il a fait son trou lui manque, mais entre la famille et les travaux dans la maison les vacances sont bien remplies. Entre deux nouvelles il travaille sur un roman SF-Fantasy, où il va mêler allègrement la magie et la haute technologie, le tout un peu déglingué car il est très conscient d'un principe essentiel, «rien ne se perd, rien ne se crée, tout se transforme».

Il aime les grands espaces, et il aimerait pouvoir vivre sans voiture.

Au crépuscule d'un vie longue et bien employée, Egon Sépulcre décida de faire le ménage dans ses affaires et, par contrecoup, dans le manoir ancestral. Il allait sur son cent-vingt-cinquième printemps et la perspective d'un troisième rajeunissement ne l'intéressait plus guère. Décidé à tirer l'échelle, il monta au grenier.

Dans la longue pièce poussiéreuse inviolée depuis longtemps, l'air sec du désert faisait frissonner les montagnes de vieux papier, desséchait les cuirs et transformait doucement les tissus en cendres. Egon avait hérité du manoir avec grenier garni. Errant entre les piles d'objets amortis qui néveillaient en lui qu'une curiosité distante mêlée d'allergie, il remarqua une toile antique au cadre autrefois doré. Après une étude sommaire, il ramassa le tableau et se dirigea vers son bureau. Armé d'une loupe et d'un fin pinceau, il nettoya minutieusement la relique. Au soir, il contempla avec émotion l'arbre généalogique familial, tel qu'établi 102 ans plus tôt par le fils du demi-frère de la petite-fille de son arrière-arrière-cousine, Bertha Sepulkrz.

Au cours d'une longue nuit fiévreuse – Egon habitait sur Terre et la Lune était pleine – il enfourna dans l'Ordinateur Central toutes ses lointaines parentés, avec si possible leurs dates et lieux de naissances, et ordonna à l'intelligence artificielle de lui livrer séance tenante et sans plus attendre tous les détails des plus ultimes surgeons de ses racines dynastiques.

Les terriens s'étaient beaucoup entretués, avant de se lancer dans l'Espace. Et le vaste cosmos n'était guère plus sûr. Egon ne s'étonna point de voir que de nombreux rameaux claniques s'étaient subitement évanouis et que bien peu pouvaient se prévaloir d'un constat de décès en bonne et due forme. Mais certaines brindilles s'étaient malgré tout obstinées à ne point mourir, et avaient assuré la survie de la race jusqu'aux planètes de l'ultime frontière.

Après une nuit de recherches harassantes, Egon constata que sa recherche avait abouti en tout et pour tout à deux noms : le sien et celui d'un neveu presque aussi éloigné en matière de lignée qu'en termes d'années-lumière.

Se saisissant d'un antique porte-plume, car il était vieux jeu, il composa aussitôt une lettre à ce lointain arrière-arrière-arrière-petit-fils de sa lointaine arrière-arrière-arrière-grand-tante. Cette lettre, dont le contenu, quoique émouvant, ne nous concerne pas, commençait par «Mon très cher et parfaitement inconnu neveu...».

La missive fut serrée dans la grosse enveloppe blindée préconisée par l'Association InterGalactique des Postes et Télécommunications, affranchie au tarif fort, doublé de l'urgent et triplé pour la voie spatiale.

Ignorant totalement sur quelle espèce de monde barbare vivait son lointain neveu, Egon ajouta prudemment la mention manuscrite «faire suivre» et calligraphia ses nom et adresse en tant que «Exp :» Et ces mots noblement tracés à l'encre rouge furent le commencement de sa ruine.

La lettre ne toucha jamais son destinataire, du moins du vivant d'Egon – et l'histoire s'arrête alors, bien sûr, car sinon où irions-nous.

Egon avait été fort casanier : la lettre voyagea pour lui. Un matin glacial de février, l'on heurta à la porte du manoir. Un Préposé se tenait sur le seuil, transi par sa longue course en scooter anti-G, un cahier en main. Intimidé par l'austérité du lieu, habité à être hué, voire battu, il présenta humblement son stylo :

- Il faut une signature, là expliqua-t-il.
- Azicolae-La-Longue-Déveine ? Mais... s'embruma Egon.

Et tout son port, noble et fier, indiquait qu'il n'avait jamais eu affaire, de près ou de loin, avec le bague spatial de sinistre réputation. Néanmoins, le port était dû : le préposa effeuilla l'épaisse liasse multicolore de pièces justificatives.

- Il s'agit d'une lettre adressée à Monsieur Charles-Henry Sépulcre, fils de Batellerine et de Rastatakan Sépulcre, envoyée par Monsieur Egon Sépulcre, de Terre-La-Vieille-Planète, 720 315 989 561 Epied en Beauce.

- C'est bien moi, reconnut Egon, qui se muni d'une plume et parapha.
- Il y a une surtaxe, précisa alors le préposé. Pour la voie de surface.
- La lettre a touché son destinataire ? sextassia Egon.
- Non, Monsieur. Il ne s'agit que de la surtaxe par voie de surface pour «faire suivre». Azicolae-La-Longue-Déveine est une planète assez... autonome.
- Oui, j'en ai entendu parler.
- Et ces forbans réclament une surtaxe pour la voie de surface, dit gravement le préposé.

Egon leva un oeil dubitatif.

- Peut-on leur confier du courrier ?

Le préposé s'illumina d'une foi ardente.

- Monsieur, la Poste est un devoir sacré que même les pires gangsters respectent !

Egon s'épanouit :

- Fort bien. Mais au fait, je vous reçois bien mal, monsieur le Préposé. En plein vent, et sous la neige ! Entrez donc, que diantre, entrez ! Holà, mes gens !

Le majordome-robot, le cuisinier-robot, la femme-de-chambre-robot et le chef-de-la-garde-robot se précipitèrent aux ordres.

- Du vin, par Neptune ! Du vin ! J'ai des nouvelles de mon arrière-arrière-arrière-petit-fils de ma grand-tante ! Il est

sur Azicolae-La-Longue-Déveine !

Durant toute sa vieillesse, qui fut longue et paisible, Egon reçut des nouvelles de son envoi, en provenance de contrées toutes plus éloignées et exotiques les unes que les autres, sous forme de taxes, surtaxes, défauts d'affranchissement et autres réclamations, à chaque rebond de planète en planète. Ridicules à l'origine, ces sommes lui parvenaient sous des formes plus respectables, alourdies des taux de change, commissions et autres frais de recommandation, se déplaçant en franchise postale d'endroits qu'Egon n'aurait jamais pu imaginer. Il payait sans rechigner les taxes locales, globales et morales, les amendes amères et les réclamations abusives, subissait les surtaxes ajoutées à la valeur pro ratée et autres pénalités. Ces sommes minuscules, engrossées par la distance, entamèrent notablement sa fortune, les longues heures de méditation sur l'omni-terminal la mirent en pièce, auraient fini par l'anéantir. Mais quoi : l'argent doit servir à quelque chose, sinon à quoi bon ?

Le parcours de ce neveu voyageur pouvait sembler étrange et un esprit mal tourné aurait pu s'inquiéter ou tirer des conclusions hâtives. Après Azicolae-la-Grande-Déveine, l'ultime surgeon avait poussé jusqu'à Barbe-Noire, dans la Tortue, repaire de proscrits et foyer de débauche notoire. Egon renonça à tout à priori, en homme sage et bon parfaitement conscient de la minceur des éléments dont il disposait. Et les timbres, les flammes, les tampons, le vocabulaire des récépissés, commandements, mises en demeure et autres lettres recommandées avec accusé réception qu'il ne cessait de recevoir, tous ces éléments venus d'ailleurs, aux parfums subtils, étrangers, bizarres parfois, tous ces fragments d'outre-espace lui ouvraient les portes de l'Immensité.

Chacune de ces missives au ton comminatoire était pour lui l'occasion d'un plantureux repas, du moins tant que la faculté le lui autorisât. Déchiffrant les cachets, les tampons, les ajouts manuscrits ou tentaculuscrits, il calculait frénétiquement le temps mis par la douloureuse pour lui parvenir. Egon se mit à penser en année stellaire, en année galactique, en année-lumière et en heures locales. Rivé à l'omni-terminal, il se renseigna sur les arrivées d'astronefs susceptibles de lui avoir apporté les dernières nouvelles de son envoi. D'où venaient-ils ? Quels étaient les mondes visités ? Quelles merveilles transportaient-ils ?

Ils transportaient parfois des cargaisons qui trouvaient déplacée l'innocente curiosité d'Egon. Un couple de gigantesques Végans bleus à l'oeil mauvais vint un jour lui donner des conseils paternels. Peu instruit des codes mafieux, d'une absence de méfiance qui n'avait d'égale que sa curiosité, Egon leur offrit de déguster quelque nectar rarissime, assaisonné de questions intrépides sur Véga et sa banlieue. Il frôla la mort sans s'en rendre compte et les deux gangsters repartirent, repus et convaincus d'avoir eu affaire à un simple d'esprit.

Egon suivit les traces de son lointain neveu, émerveillé par la diversité de l'univers, se félicitant sans vergogne de ses déménagements rapides et sans préavis qui lui permettaient de rêver aux mondes les plus lointains.

C'est avec une candeur désarmante qu'il reçut les inspecteurs de la Police Fédérale Universelle, venus au prix d'innombrables périls d'une improbable planète des Confins Ultimes. Les limiers venaient de se taper huit mois de correspondances hasardeuses sur cette piste ô combien fragile et l'avaient plutôt mauvaise. N'ayant jamais eu affaire à la Police Fédérale Universelle, n'en ayant même jamais entendu parler, sourd aux plus immondes insinuations comme aux menaces les plus terrifiantes, Egon voulut tout savoir, lui à qui l'on réclamait désespérément un commencement de piste. Il fit quérir bon repas et liqueurs fines et retint ses visiteurs à dîner, puis à dormir. Les argousins tapèrent l'incruste pendant un bon mois avant de se décider à rentrer bredouilles. Egon leur avait arraché jusqu'aux plus petits détails de leur long voyage et c'est le coeur serré qu'il vint agiter son mouchoir sur le tarmac de l'astroport. Les lardus n'étaient pas au bout de leurs peines : la navette Terre-Lune avait à peine décollé que les Astroroutiers se mettaient en grève.

Encore envoûté par leurs récits d'astronefs branlants, de planètes arriérées et de coutumes stupides, Egon reprit sa collection un temps délaissée. Cet Accusé Réception, humble feuille frémissante et jaunie, avait traversé la Couronne de Feu ! Ce Kommantement Te Raquer avait été établi dans les froidures désolées des cités-igloos de Zarglkouigl-La-Glaglateuse !

- Mon Dieu, que de beautés !

On frappa à la porte de l'auguste demeure. Le Préposé se tenait sur le seuil. Il avait vieilli. Des rides lasses tiraient son visage gris enflammé d'enthousiasme :

- J'ai quelques chose pour toi, Egon ! dit-il en emprunta gaillardement le couloir. Il jeta un paquet sur la table de la cuisine et s'installa devant le jambon, ouvrit son opinel.

- Oublie les flammes ! Oublie les timbres ! Oublie les tampons ! Ouvre ! C'est un paquet ! Tu as une réponse !

Il envoya son couteau à Egon, remplit deux verres au tonneau et s'attabla comme tombaient les ultimes languettes. Cela ressemblait à un coquetier en bois. C'était en plastique et il y avait un interrupteur sous la base : ON-OFF. Egon ONa.

Un bébé apparut. Une projection 3D d'amateur, légèrement tremblée. Le bébé bâillait.

- Voila, je vous présente Lego N. Sépulcre, trois mois à ce jour, le 8 Ostab 415 de l'ère du chaos.

Le bébé se jeta dans les bras de sa mère, qui apparut, jolie mais furieuse :

- Et moi je suis sa mère, Lydie Nènè Pac Hui. Monsieur ou Madame, vous cherchez Charles-Henry Sépulcre. Nous aussi ! Ce salaud m'a craché dans les miches et s'est tiré avec le pognon. Aidez-nous à le retrouver ! Il crachera !

Le coquetier s'éteignit.

Egon était fou de joie :

- J'ai un petit-fils !

- Un arrière-arrière-arrière-arrière-petit cousin, rectifia le préposé.

- Qu'importe ! Holà, mes gens ! Du vin ! La lignée des Sépulcre ne s'éteindra jamais !

Il fit sur l'heure mandater la forte somme à la mère et prit ses dispositions pour que l'enfant hérite du reste, y compris manoir et grenier garni, et surtout de l'antique arbre généalogique complété des données les plus récentes.

Quelques mises en demeure plus tard, Egon fut avisé qu'un colis l'attendait à l'Astroport. Il s'y rendit, flanqué du préposé fidèle. Le colis était un bloc d'hibernation standard, long de vingt mètres, large de quatre, haut de trois, qu'il fallait débarrasser d'urgence.

Au manoir, Egon, fit sauter les sûretés et lança la réanimation. Il trompa l'attente en picolant avec le préposé fidèle. Un vagissement interrompit les libations.

- Mon fils ! s'exclama Egon.

- Arrière-arrière-arrière-arrière-petit cousin, corrigea l'autre.

- Holà, mes gens, du lait ! hurla Egon. Du lait ! Un lit ! Des couches ! La lignée des Sépulcre ne s'éteindra pas !

Le bébé était adorable et grandit dans l'amour et la joie. La lettre continuait à voyager dans le vaste cosmos. De Rosiverte-les-Mines surgirent une demi-douzaine d'inquiétants syndicalistes. Egon leur fit bon accueil, les saoula de bon alcool et de questions et les renvoya chez eux aussi ahuris que bredouilles. Huit mille deux cent reconnaissances de dettes, signées mais non acquittées par le lointain neveu l'agressèrent un beau matin de printemps. Onze cent taxes surtaxées arrivèrent aux premiers beaux jours. L'enfant s'épanouissait et Egon baignait dans la félicité la plus pure.

Un lendemain d'orage, alors que la nature embaumait et que l'avenir des Sépulcre batifolait dans son tas de sable, Egon sentit une peur mortelle l'éteindre.

Au cours de ses pérégrinations, la lettre avait prit du poids, par l'ajout d'étiquettes, de mentions manuscrites ou tamponnées, et d'un grand nombre de réclamations, surtaxes et autres pénalités. Elle représentait une dette colossale après tant d'années, mais ce n'était rien comparé à tous les chasseurs qu'il avait bien imprudemment lancé sur la piste. Les quelques mots d'un vieil oncle inconnu risquaient de coûter fort cher au cher neveu, si par malheur la lettre parvenait à le rattraper. C'est un Big Bang postal qu'il avait bien innocemment lancé dans le cosmos. Avec angoisse Egon imagina les dégâts pour l'harmonie familiale. Toutefois...

Tout attendri devant le pauvre orphelin qui dégustait les limaces, la mine réjouie et crottée, Egon sentit s'évanouir toute sympathie envers l'indigne père, ce lointain neveu aux amis étranges, au mode de vie louche, apparemment tout autant dénué de scrupules que de fibre paternelle. L'ironie remplaça l'inquiétude et il ne vit plus que le côté comique :

- Ah ! Tu t'en souviendras du vieux tonton Egon !

Il rit si fort qu'il en mourut.

Nouvelles du même auteur publiées dans Phénix Mag :

- *Mémoires in n°8*

- *Chocolat de Noël in n°Jouets*

FREDDY FRANÇOIS

Le dévoreur d'âmes



Le petit Freddy François est né en 1964 dans un petit bourg jouxtant la belle ville de Thionville.

A peine en a-t-il terminé avec langes et biberons que la famille migre vers le Nord de la France. « LE NOOORD ! » Comme dirait Michel Galabru dans « Bienvenue chez les Ch'tis ».

Trente années passent avec ses hauts et ses bas. La ville de Lille prend de plus en plus d'ampleur et il est grand temps de migrer une nouvelle fois.

Cette fois, c'est plus vers le Sud que le petit Freddy à présent devenu grand et notoirement gros pose ses valises.

La belle ville de Lens est choisie. Géographiquement parlant, c'est au Sud par rapport à Lille !

Depuis 1998, Freddy réside avec sa dulcinée dans un quartier tranquille de Lens.

Depuis tout petit, Freddy aime conter des histoires. Surtout à ses petites sœurs. Il leur narre des histoires démentes dignes des Tex Avery.

Ses premiers écrits, c'est à l'âge de vingt ans qu'il les signe. Des apparitions dans des fanzines tels que « Frénétic » ou encore, une plus longue collaboration avec « l'annonce bouquins ».

Puis, les aléas familiaux et professionnels ont fait que Freddy n'a plus écrit. Mais c'était au fond de lui. Il ne pouvait résister à l'appel de la plume.

Et depuis 2006, Freddy est fier de participer à l'aventure de « Phénix ».

– Super ! s'exclama la petite Élodie du haut de ses cinq ans.

Enfin, elle allait avoir son caddie. Ce petit chariot avec son fanion rouge à l'effigie du magasin qui se balance au bout d'une perche en PVC.

– Tu ne t'éloignes pas trop, lui dit sa mère sur un ton rempli de tendresse.

– Oui maman, répondit distraitemment la fillette déjà absorbée par la conduite du caddie. Elle empoigna avec ses petites mains rondettes son chariot et s'éloigna en zigzaguant dans l'allée centrale.

Sa mère l'observa un instant. Elle avait choisi ce jour pour laisser Élodie découvrir le monde. Le jeudi était réputé pour être une journée sans cohue. Le peu d'abondances favoriserait la recherche de sa petite quand il serait nécessaire de partir. Elle extirpa de sa poche la liste des courses. Elle commença ses emplettes en s'évertuant à ne pas être attirée par les têtes de gondoles et autres promotions alléchantes. Son budget restreint par l'avalanche de factures en cette fin d'année le lui interdisait.

Ce qu'un chariot est difficile à conduire !

Ses roues folles qui claquent sans cesse. Si l'on veut tourner, tout le caddie suit. Mais au lieu de tourner, il continue droit devant.

Élodie s'apercevait avec déconvenue qu'il était compliqué d'être un adulte. La conduite d'un chariot en était la preuve.

Enfin, maman lui avait donné la responsabilité suprême de chercher ses corn-flakes et en revenant, un paquet de bonbons.

« Tu peux choisir, avait dit sa mère ».

Choisir...

Mot simple, mais d'une intense signification dans la tête d'un enfant de cinq ans. Et demi !

Élodie s'aventura dans le monde des adultes et disparut au détour de l'allée principale.

Sa mère lui jeta un dernier coup d'œil et s'engagea dans une allée perpendiculaire.

Élodie eut un léger frisson quand elle passa devant le rayon laitier. Une vague de fraîcheur glissa le long de ses jambes protégées par des bas en laine blanche. Elle redressa la tête, bomba le torse. Elle était une grande, maintenant.

Comme elle ne savait pas lire, elle ne se préoccupa pas de ces affiches qui tentaient de l'attirer avec des phrases racoleuses. Les dernières publicités télévisées fusaient dans son esprit comme des flashes de lumière. Des corn-flakes avec une figurine cachée dans la boîte. Prendrait-elle les corn-flakes avec un « monstres & Cie » ou un « Titeuf » ?

Elle parvint enfin dans le rayon des farines, sucres et petits-déjeuners.

La première étape était franchie.

Les annonceurs, bien entendu, avaient placé les boîtes de corn-flakes de marque à hauteur des yeux des enfants. En dessous de ce niveau, les marques dites de bas de gamme. Et au dessus, à hauteur des yeux des parents, les marques qui proposaient des boîtes avec des vitamines, pas trop de calories, tout ce qui est bon pour des enfants débordants d'activité.

Élodie imita sa mère quand elle choisissait parmi un grand panel de produit. Elle croisa les bras et mit sa main droite sous son menton.

La boîte avec les « Titeuf » lui plaisait bien. Même si elle ne savait pas lire, les dessins étaient suffisamment compréhensibles pour qu'elle remarque que trois figurines se trouvaient dans l'emballage. Le marketing sait pertinemment que les enfants qui regardent les émissions du matin ne savent pas lire. Donc, les photos doivent impérativement être claires et accrocheuses.

Élodie fit une moue d'approbation, comme maman. Elle opta pour cette boîte dans laquelle l'attendaient trois « Titeuf ». De plus, les corn-flakes étaient au chocolat. Que demander de plus ?

Elle empoigna la boîte comme s'il n'y avait pas de lendemain. Dans sa précipitation, elle bouscula la boîte qui était entreposée à côté de celle qu'elle avait choisie.

– Pardon ! Pardon ! s'écria-t-elle d'une voix fine comme si la boîte vivait et entendait ses excuses.

Le carton tomba et claqua sur le carrelage ocre. Un des coins s'enfonça et des plis déformèrent sa forme rectangulaire.

« C'est malin, pensa la petite Élodie, maintenant les « Titeufs » sont tout mélangés ».

Tenant son trésor à pleines mains, elle ne savait pas trop quoi faire.

« Maman, maman ! » hurla-t-elle intérieurement. Mais sa mère n'était pas là. Il était temps qu'elle se débrouille seule. Elle réfléchit aussi rapidement que lui permettait son jeune cerveau. Sa boîte, elle la posa dans son petit caddie. En lieu sûr.

Tremblant de tous ses membres, elle ramassa l'autre boîte, l'objet du délit. Dans le rayon, deux places s'étaient vidées et remettre les corn-flakes en place fut chose aisée. Avec un maximum de précaution, elle plaça le carton et le caressa de ses petites mains, comme si elle demandait pardon pour son crime.

Elle jeta un regard inquiet dans le rayon. Personne. Pas de grand monsieur aux sourcils froncés, au regard accusateur et au doigt qui balaie l'air comme pour lui signifier son forfait. Elle poussa un soupir de soulagement. Sa première mission était réussie. Son cœur battait la chamade. Une pointe d'orgueil suppléée par un sentiment de satisfaction monta dans sa poitrine et la fit se soulever. Elle empoigna son chariot et se dirigea vers l'allée centrale. Elle prit sur la gauche et se dirigea vers le rayon des bonbons. Il se situait deux rayons plus loin, si ses souvenirs étaient exacts. Sa boîte de corn-flakes oscillait dans le

caddie et manquait à tout instant de verser sur les tiges en inox qui dégoulinèrent encore de la dernière pluie.

Les dix mètres furent rapidement vaincus. Le rayon sucrerie apparut dans toute sa splendeur. Comme si un projecteur spécial l'éclairait, le rayon paraissait surréaliste. Il vibrait d'une éclatante lumière.

Les bonbons avec leurs couleurs enchanteresses attiraient le regard de la petite Élodie. Les Kinder avec leur cadeau surprise, les malabars avec leur image rigolote, les sucettes qui piquent et les chewing-gums avec tous les parfums inimaginables.

Plus elle les reconnaissait, plus il en apparaissait comme s'ils se matérialisaient dans le rayon. Tout était bon, trop bon. Bien évidemment, les publicitaires avaient une fois de plus sévi en ces lieux. Les marques s'étaient accaparées les niveaux accessibles aux yeux des enfants. Ces mêmes marques avaient déployé leurs batteries au niveau des yeux des parents en étalant les bonbons sans sucre, contre la toux et encore les chemins-gum qui nettoient les dents.

Élodie pensa tout d'abord à prendre une boîte de trois Kinder. Leur cadeau et leur chocolat au lait avaient de quoi faire pencher la balance en leur faveur. Mais les sucettes Chupa Chups aux goûts surs lui firent plus d'effet. Elle empoigna un paquet de sucettes. Le papier craqua sous ses doigts. Elle se retourna pour voir un sachet de bonbons acidulés qui l'a narguait avec des cadeaux plus qu'avantageux : des figurines de « Monstres & Cie ».

Derrière elle, sa main qui tenait les sucettes échappa de justesse à une main griffue qui racla l'air. Un œil à l'iris en forme d'amande vint se coller dans le trou creusé par l'absence du paquet. Une odeur fétide se répandit dans l'allée.

Élodie, absorbée par l'image flamboyante des cadeaux, fronça le nez quand l'odeur agressa ses petites narines rondes. Mais son cerveau était préoccupé et elle ne chercha pas l'origine de cette odeur. Elle hésita un instant devant le cruel dilemme qui rongait son esprit.

Sucettes ou bonbons acidulés ?

Le bruit d'un ongle qui gratte une tôle d'acier attira son attention. Une onde de fraîcheur balaya l'atmosphère autour d'elle. Elle frissonna et se retourna pour remettre en place les sucettes. Car elle avait choisi les bonbons acidulés. Il y en avait plus et les « Monstres & Cie » la faisaient toujours rire.

Soudain, une main griffue agrippa son poignet.

Surprise, elle tira un coup sec. Mais la prise était ferme et elle ne réussit qu'à se faire mal. Elle lâcha le paquet de sucettes qui s'écrasa au sol dans un craquement d'emballage plastique. Elle voulut hurler, mais le son resta bloqué dans sa gorge comme une boule de peur qui refuse de s'extérioriser. La main tirait si fort qu'elle se sentait attirée dans le rayon des bonbons. Le trou noir dans lequel la créature l'entraînait parut s'agrandir comme la bouche d'un monstre qui veut vous avaler. Ses petites chaussures « Barbie » glissèrent sur le paquet de sucettes. Elles se bloquèrent sur le bas du rayon et Élodie tenta de s'arc-bouter pour éviter d'être aspirée dans la pénombre. Sa force était plus qu'insuffisante. Elle ne parvint même pas à ralentir la force inhumaine qui la halait inexorablement. Un grondement, comme une voix sourde qui pousse un râle de satisfaction, s'échappa du trou qui s'approchait de plus en plus de sa petite tête. Une autre main se fraya un chemin entre son visage et le rayon et vint bloquer définitivement son cri d'alarme. Ses yeux devinrent brillants et des larmes coulèrent le long de ses joues. Des mains aux longs doigts griffus et poilus remirent rapidement, d'une manière désordonnée, les paquets de bonbons qui avaient suivi la fillette dans leur tanière.

*
* *

Un léger crachin tombait en ondulant vers les badauds agglutinés devant le magasin. Les gyrophares des voitures de police éclairaient de façon intermittente les curieux avides de drame. Deux policiers en faction avaient été contraints d'installer des barrières métalliques pour bloquer l'ardeur des passants à vouloir tout voir de la tragédie.

Une berline allemande passa doucement derrière ce remue-ménage. Elle se gara plus loin, devant un magasin de vêtements. Un homme s'extirpa de la grosse voiture et jeta un coup d'œil sur la foule. Il ferma la portière et d'un geste nonchalant, déclencha l'alarme du véhicule. Un sifflement aigu, suivi des lampes de détresse qui clignotèrent deux fois validèrent la mise en sécurité de la voiture.

L'homme redressa le col de sa veste grise et se mit à arpenter le bitume imbibé d'eau.

Il mesurait un mètre soixante-dix, pas plus. Son visage était épais : des gros sourcils bien fournis, des joues tombantes marquées par de nombreuses cicatrices de petite taille. Ses lobes d'oreille tombaient mollement. Comme les babines d'un bulldog. Son embonpoint lui donnait cet air de bon vivant, mais qu'une bonne fourchette et une attirance vers les bonnes bouteilles contraignent tôt ou tard au régime strict et aux armadas de médicaments. Sa peau pâle – ou plutôt grise – était flasque et sans vigueur. Il portait des lunettes à double foyer avec les verres rectangulaires qui tenaient sans monture, juste un fil en nylon extrêmement résistant.

Le murmure de la foule s'approchait sûrement et allait l'accueillir dans son antre de commérages, de délations et de nouvelles dramatiques. Il y avait aussi les hypocondriaques à la recherche d'une âme sœur capable de les plaindre.

Il fouilla maladroitement dans sa poche droite et en extirpa une pochette en cuir. Il l'ouvrit d'un doigt et exhiba une carte d'inspecteur de police. Il faisait partie de cette brigade qui se consacre particulièrement aux disparitions et aux enlèvements.

Il longea les badauds et dut emprunter une pelouse débordante d'eau. Ses semelles lisses firent un bruit de succion. Intérieurement, il pesta. Ce soir, quand il serait chez lui, il était bon pour un cirage en bonne et due forme.

Il gagna ce petit couloir entre le mur de l'enceinte et les barrières qu'avaient assemblées en catastrophe les policiers. Un de ceux-ci l'aperçut et vint immédiatement sur lui.

– Hé ! On ne passe pas, intima le policier d'une voix autoritaire.

L'inspecteur lui montra sa carte et lui dit sur un ton de reproche :

– Bonjour.

Le policier ne releva pas sa remarque et lorgna sur la carte.

– C'est bon, dit-il en s'éloignant pour rejoindre son collègue à l'abri.

L'inspecteur pénétra dans l'hypermarché. Les buses installées au dessus des portes automatiques l'arrosèrent copieusement d'un flot de chaleur sèche.

Un attroupement de policiers et d'hommes en costume sur sa droite, certainement les responsables du magasin, encerclaient un couple. La femme était en pleurs et sanglotait en soulevant doucement sa poitrine. L'homme qui la soutenait était certainement son mari. Il jetait des yeux hagards sur ses interlocuteurs qui lui posaient des questions auxquelles il ne pouvait apporter aucune réponse.

Sur sa gauche, deux hommes en costume sombre avaient les bras croisés et leur visage morose en disait long sur l'affaire qui se préparait. L'un d'eux tourna la tête sur lui et son visage s'éclaira un peu. Il décroisa les bras et vint rapidement sur lui.

– Paul, enfin, je ne vous attendais plus, annonça l'homme avec une voix contenue, comme s'il parlait dans une église. Il ouvrit la bouche pour continuer à parler, mais Paul l'interrompit :

– Je peux voir un gars de la sécurité, capitaine ?

– Bien entendu. Le capitaine se retourna et d'une main il héla un homme en chemise blanche à manches courtes. L'interpellé vint à grands pas sur eux. Son talkie-walkie accroché à sa ceinture noire crachotait des interférences hertziennes.

– Oui, Monsieur, dit-il d'une voix sans assurance où, du moins, il avait perdu toute son assurance depuis la tragédie qui touchait de plein fouet son service. Perdre une petite fille de cinq ans dans un magasin ! Un jeudi ! Ses supérieurs allaient tirer à boulets rouges sur son dossier, sa vie, son comportement, son travail, tout quoi !

– Inspecteur Dentz, annonça Paul en montrant furtivement sa carte, vos caméras de surveillance peuvent filmer les badauds ?

L'homme jeta un coup d'œil sur la foule.

– Oui, je pense que oui.

– En route. Mettez-moi de côté toutes les cassettes d'hier et d'aujourd'hui de tout le magasin et des galeries, puis, prenez-en des nouvelles pour filmer sans interruption les badauds, merci beaucoup.

L'homme accusa réception de l'ordre en hochant du chef.

Il exécuta un demi-tour parfait (*un ancien militaire pensa Paul*) et se dirigea vers une porte sur laquelle un clavier était rivé. Il se sentait un peu mieux. Cet inspecteur, en lui donnant cet ordre, lui faisait oublier quelque peu la tragique journée qu'il subissait.

Paul médita un instant. Les premières heures d'une telle enquête étaient primordiales. Filmer les badauds était une habitude chez lui. Bon nombre d'affaires avaient été résolues ne serait-ce qu'en regardant les curieux. Un témoin important s'y trouvait souvent. Parfois, le coupable se mélangeait à la foule, histoire de voir si son forfait ferait de lui une nouvelle idole des sectes sataniques et des émissions télévisées en quête de drames bien horribles.

Les parents de la petite ne l'intéressaient pas. Ils se lamentaient en paroles inutiles. Ils tenteraient de se justifier.

Comme si laisser un enfant choisir seul ses bonbons était devenu un crime dans le monde moderne !

Leurs voisins, leur famille et leurs collègues de travail les toiseraient d'un air inquisiteur. Ils auront droit à plus de regards dénonciateurs que le kidnappeur en personne.

– Bon, je vous laisse, dis le capitaine, je vois que vous n'avez pas besoin de moi.

« *C'est ça, va dans ton bureau, on te sonnera pour vanter les exploits de ton service aux médias quand l'affaire sera classée.* »

Paul jeta un regard inintéressé sur son supérieur. Il ne pouvait pas dire qu'il ne l'aimait pas, mais disons qu'il ne le portait pas non plus dans son cœur.

Le capitaine s'éloigna dans le magasin et l'autre homme, que Paul ne connaissait pas, lui emboîta le pas.

Il jeta un dernier coup d'œil sur les badauds et se dirigea vers l'entrée du magasin. Il passa les portiques de sécurité et s'engagea dans les allées.

Son chef lui avait dit que la disparition avait eu lieu dans le rayon confiserie. Il passa le rayon chaussures. Au loin, il aperçut des flashes d'appareils photos. Les lumières vives et intermittentes lui indiquèrent le lieu du drame. Comme un phare guide les bateaux.

Il déambula dans l'allée centrale. Il observa les caméras de sécurité, leurs positions, leurs inclinaisons et leurs champs d'action quand elles pivotaient lentement sur leur socle en aluminium.

Cela était plutôt agréable de se promener seul dans un magasin vide. Cela vous octroyait un sentiment de puissance, mais les conditions dramatiques annihilèrent toute sorte de privilège. De plus, il avait tellement eu affaire à ce genre d'événement

que la sensation s'était estompée avec le temps, comme si les horreurs de la vie, malheureusement, se banalisaient.

Les rayons lait, café, thé, farine, sucre, corn flakes déroulèrent devant lui. Enfin, le rayon confiserie apparut.

Sa vision fut différente de celle de la petite Élodie. L'enchantement et l'émerveillement des lieux ne l'émurent en aucune façon. Pour lui, c'était juste un lieu de crime avec ses petits détails sordides. Accumulés depuis des années, ces détails hantaient ses nuits et le sommeil l'avait abandonné pour se muer en une insomnie perpétuelle. Sa vie n'était qu'un long cauchemar avec son cortège d'abominations sans nom. S'en sortirait-il ? Il ne se posait plus la question, elle était enfouie dans les méandres de son esprit.

Ses collègues de la police scientifique étaient présents et s'affairaient à récolter photos et indices. Deux hommes étaient armés de puissants appareils photos numériques et mitraillaient la scène. Les deux autres hommes s'étaient accroupis. À leur côté, une valise pleine d'instruments hétéroclites. Absorbés par leur tâche, les quatre hommes ne virent pas Paul s'avancer derrière eux.

– Salut, dit Paul.

Les quatre hommes ne bronchèrent même pas, aucun tressaillement ne fit frémir leurs gestes.

– Salut Paul, murmurèrent-ils de concert sans se retourner.

Paul s'approcha du premier photographe, un grand sec vêtu d'un jeans et d'une chemise blanche fripée.

– Alors ? demanda Paul.

– Rien de spécial. La petite avait un caddie pour enfant avec une boîte de corn flakes dedans. Apparemment, elle a été kidnappée au moment où elle avait ce paquet de sucettes dans la main.

À mesure qu'il énumérait les faits, l'expert montrait les indices.

– Les parents sont riches ?

– Pour la rançon, c'est pas la peine. La mère garde leurs deux enfants et le père gagne juste de quoi joindre les deux bouts.

– Un taré dans la famille proche ? Dans le voisinage ?

– La police de quartier nous dit que la famille est calme. Pour le voisinage, des ouvriers qui rentrent le soir pour regarder la télévision en famille.

– Ça prouve rien, souigna Paul sans conviction. Avant d'avoir franchi la porte du magasin, il avait deviné qu'il aurait affaire à une enquête pénible.

Un des hommes qui portait des gants en latex prit la parole :

– Ça métonnerait que l'on trouve des empreintes sur les boîtes. De la production jusqu'ici, un nombre de mains incalculable a touché ces emballages.

Paul hochait lentement du chef et approuva pensivement son collègue.

Le rayon avait été peu dérangé, juste quelques traces de lutte sans grand intérêt. Il jeta un regard entre les paquets de sucettes. Il discerna dans la pénombre l'intérieur du rayon.

Le magasin ne s'était pas encore équipé des derniers modèles d'étalages, assemblés dos à dos, sans espace entre les rangées. Il était doté de ces vieux rayons posés au sol comme des châteaux de cartes. Entre les parois, il y avait un espace d'une vingtaine de centimètres. Du moins, Paul le supposa, car il ne distinguait rien de bien précis. Une légère odeur d'humidité et de poussière stagnante agressa ses narines. Son esprit vagabonda, imagina différentes probabilités et sombra dans des délires fantasmagoriques. Il secoua la tête pour reprendre ses esprits et esquissa un sourire. Ses anciennes lectures à base d'Edgar Allan Poe et de Richard Matheson revenaient au galop.

Il se redressa et jeta un œil sur ses collègues. Ces derniers s'affairaient toujours et toujours à récolter des indices.

Paul jugea sa présence comme étant devenu inutile. Ainsi, il décida de partir.

– Bon, les gars je vous laisse, annonça-t-il, je vais voir les gars de la sécurité.

Les interpellés, absorbés par leur travail, ne répondirent pas. Paul n'en fut pas offusqué. Il avait l'habitude de leur long silence quand une affaire délicate se présentait devant eux, comme si elle les narguait de ses indices troublants.

*
 **

La salle de sécurité était située derrière les caisses. Une vitre sans tain dévoilait sa position aux malfrats. Son angle droit était trop aigu pour surveiller efficacement la sortie sans achat. Aussi, deux gardes se trouvaient à cet endroit.

Dans la salle, deux hommes en chemise blanche étaient assis sur des fauteuils munis de roulettes.

L'un des deux hommes se rongait nerveusement les ongles. Paul comprit instantanément que l'homme était en faction au moment du drame.

Paul s'aperçut bien vite en fixant les moniteurs que la tragédie n'avait pas été enregistrée. Les caméras filmaient uniquement les extrémités des rayons et les sorties de caisse.

Il ne jugea pas nécessaire d'accabler le vigile avec des questions déjà posées. Il lirait les réponses dans les différentes dépositions.

Avec tous ces éléments qui s'entrechoquaient dans son esprit embrumé par la fatigue d'une longue journée de travail, il décida qu'il était grand temps de retourner chez lui, de prendre une douche bien chaude, de boire un bon verre de whisky,

de fumer un havane et de regarder sans attention une des éternelles rediffusions de la télévision.

Demain, l'esprit reposé, il pourra étudier les rapports. Ses collègues de la scientifique lui fourniraient éventuellement des débuts de piste ou, mais il en doutait, l'identité du coupable.

2

Les gyrophares, comme des messagers porteurs des mauvaises nouvelles, éclairaient de leur scintillement la façade du magasin. Pour la deuxième fois, Paul passa avec sa voiture derrière la masse de badauds qui s'étaient agglutinés sur les barrières en métal galvanisé tels des moucheron autour d'un réverbère.

Il se gara au même endroit que la dernière fois et sortit de sa voiture. Le froid vif lui fit relever son col. Il ne pleuvait pas. C'était déjà ça de gagné.

L'affaire se corsait subitement. Une deuxième disparition en moins d'une semaine.

Matthieu, un petit garçon de sept ans, avait échappé à la vigilance de ses parents rien qu'un instant. L'enlèvement avait eu lieu une fois de plus dans le rayon confiserie. Ce qui paraissait normal en considérant l'âge des victimes.

Pour la première affaire, la petite Élodie n'avait donné aucun signe de vie. Pas de rançon, pas de cadavre, rien, le noir total.

La police scientifique n'avait rien trouvé si ce n'est des traces d'urine de chat, de chien et même de renard sur les boîtes de corn flakes. L'anecdote les avait fait sourire et ils comprenaient maintenant pourquoi tous les flocons étaient conditionnés dans des sachets plastiques.

Paul entra dans le magasin et se dirigea directement sur les lieux du crime. Pour l'instant, son enquête piétinait dangereusement. Son capitaine ne lui avait fait aucune remarque désobligeante, mais cela ne saurait tarder si des progrès se faisaient attendre.

La direction du magasin avait procédé à des changements notables. Les vigiles avaient eu de nouveaux plannings. Le personnel en civil avait été renforcé par des stagiaires des écoles. Un kidnapping n'ouvre pas forcément les porte-monnaies.

Aujourd'hui, indubitablement, le – ou les malfaiteurs – était passé aisément entre les mailles du filet.

La direction, après cette nouvelle disparition, devrait revoir sa copie et investir dans un système de surveillance plus élaboré.

Ce qui ferait grincer des dents le comptable déjà réfractaire aux dépassements de budget consentis à la suite à la première disparition.

Paul glana quelques détails sans importance majeure. L'enfant avait disparu un jour où il y avait peu d'affluence. Le paquet de bonbons qui avait été délogé de son présentoir lors de la courte lutte était un paquet de M&M's. Situé à gauche des sucettes Chupa Chups, il prouvait juste une chose : les malfrats ciblaient l'endroit et tous les angles de vue allaient être sous surveillance accrue.

Paul dut admettre à contrecœur qu'il était dans un cul-de-sac.

*
* *

A la troisième disparition, la petite Magali six ans, il y eut enfin du nouveau sous une forme inattendue.

Un vigile demanda à voir Paul. Cette nouvelle fut accueillie avec enthousiasme. Paul crut tenir le coupable. Un vigile, cela collait très bien aux circonstances.

La salle de sécurité dans laquelle le gardien attendait fut encerclée par des policiers et Paul entra.

Le vigile se leva de son fauteuil pour lui serrer la main et Paul sut immédiatement que ce gardien n'était pas l'auteur des faits. Son instinct l'informa sur le champ, comme si son cerveau avait sondé l'âme du suspect.

Cet homme ne pouvait pas enlever un enfant ni même lui faire du mal. C'était écrit sur son visage.

– Bonjour, dit Paul en lui serrant la main tendue.

– Bonjour inspecteur, répondit l'homme d'une voix atone.

– Alors, continua aussitôt Paul, vous vouliez me voir ?

– Appelez-moi Éric. Par chance, j'étais affecté aux moniteurs pendant les trois disparitions. J'ai remarqué quelque chose qui pourrait vous intéresser.

Tout en parlant, il s'était approché d'une table sur laquelle quatre écrans superposés trônaient. Sur la table en formica marron foncé, une manette et un clavier étaient reliés par une série de câbles aux écrans. Le clavier était d'un jaune sale, de nombreuses manipulations avec des mains maculées en étaient la cause.

Éric inséra une cassette vidéo dans un magnétoscope et enfonça la touche lecture.

Paul s'avança et détailla avec une attention contenue la foule de badauds qui s'était incrustée dans le tube cathodique. Il se demandait bien ce qu'Éric avait bien remarqué que ses collègues de la scientifique avaient omis.

Éric mit en pause l'enregistrement.

– Regardez cet homme, expliqua-t-il en tapotant sur l'écran, il est présent après chaque disparition.

Paul se concentra sur l'image tressautante et détailla l'homme.

Pas plus de vingt-cinq ans et les cheveux châtain clair coiffés en bataille. Il portait un jeans extra large qui devait certaine-

ment le gêner dans ses déplacements. Son pull irlandais était trop ample pour ses frêles épaules. Un détail choquait quand on était comme Paul un profane de la mode. Ses poches étaient littéralement retournées, les coutures apparentes.

« *N'importe quoi, se dit Paul. Demain, ils mettront un entonnoir sur la tête en affirmant qu'ils sont à la mode* ».

Le nouveau suspect se tenait un peu à l'écart de la foule. Il paraissait ne pas être à sa place, étranger aux délices du drame qui se déroulait devant lui.

– Il est présent à chaque disparition ? demanda Paul intéressé.

– Oui et il ne rentre jamais dans le magasin. Aucune caméra ne l'a filmé.

Paul fit une moue d'approbation et hocha du chef lentement.

– Bon, décida-t-il, je vais amener les cassettes pour analyse.

Une fois les cassettes en sa possession dans un sachet plastique, il remercia le garde en lui promettant qu'il le citerait dans son rapport.

Une ébauche de piste sérieuse venait de se dessiner et Paul en était heureux. Il regagna son véhicule et se rendit directement aux bureaux de la police scientifique.

L'identification du suspect fut vite établie. Le suspect avait déjà eu affaire à la police pour des broutilles sans aucune importance.

Paul avait l'adresse en tête et il venait de se garer devant l'immeuble vétuste où résidait le suspect.

Un véhicule de police se tenait non loin de là. À l'intérieur, deux policiers en faction.

Une vieille photographie lui avait été présentée. L'homme, Thierry Pladys, travaillait à la bibliothèque municipale et son jour de repos tombait aujourd'hui.

Le quartier n'avait pas forcément bonne réputation, mais il n'était pas catalogué parmi les zones franches. L'immeuble, un bloc de sept étages, avait sa façade ternie par la pollution et les incessantes pluies de ses dernières années.

Quand Paul entra dans le hall, un groupe de jeunes s'effaça en grommelant des insanités envers les forces de l'ordre. Paul était vacciné de ce genre d'individus et ne leur prêta aucune attention. Il les ignora tout simplement. Il gagna l'ascenseur décoré de nombreux graffitis aux invitations sexuelles. La cabine le mena au cinquième étage.

Sur le palier, trois portes se présentèrent à lui. L'une d'elle, celle du suspect, avait son numéro cloué grossièrement par deux clous à tête bombés.

Il frappa par trois fois et patienta, écoutant attentivement la réaction de ce Mr Pladys.

Des pas feutrés s'approchèrent. Un verrou claqua, une chaîne glissa dans une fente et la porte s'ouvrit.

– Oui, demanda l'homme d'une voix grave et éraillée.

– Vous êtes Mr Pladys ? questionna Paul en brandissant sa carte d'inspecteur.

– Qu'est-ce que vous me voulez ? s'impatienta immédiatement Thierry, apparemment vindicatif aux policiers.

– Vous avez été aperçu lors des trois disparitions qui ont eu lieu dans l'hypermarché. J'aimerais connaître votre emploi du temps avant les faits.

Tout en parlant, Paul essaya de jeter un coup d'œil par-dessus l'épaule de Thierry. Mais celui-ci avait juste entrebâillé sa porte et il ne vit rien de concret. Il avait décelé dans le regard de l'homme une certaine anxiété. Il savait quelque chose. Mais quoi ? Sans mandat de perquisition, il ne pouvait rien faire.

Thierry se détendit subitement et dit :

– Je n'ai rien à voir dans ces histoires.

– Si vous êtes pour rien dans cette affaire, que faisiez-vous devant le magasin ?

Il y eut un long silence pendant lequel les deux hommes se toisèrent en un regard droit dans les yeux.

– D'accord, avoua Thierry après ce délai de réflexion. Mais soyons d'accord, je vous donne une information et servez-vous-en judicieusement.

Paul hocha du chef en signe d'approbation et commençait à croire sérieusement qu'il était venu jusqu'ici pour rien. Si ce n'est questionner un illuminé. Il allait écouter cette fameuse information et partirait fouiner dans le magasin. Là était la réponse à toutes les questions qu'il se posait.

– Consultez le registre des accidents de travail des magasiniers, indiqua Thierry.

– Le registre des accidents ! Pourquoi ?

– Une seule information, j'ai dit, souligna Thierry en refermant la porte.

Paul souffla, exaspéré par l'attitude peu coopérative de Thierry. Il se retourna en enfonça la touche d'appel de l'ascenseur. Un claquement se fit entendre dans la cage et les contrepoids se mirent en branle.

Par acquit de conscience, il irait voir ce registre. On ne sait jamais !

La cabine de l'ascenseur arriva en glissant dans sa prison de béton et s'arrêta sans bruit au niveau du palier. Paul tira la porte en fer. Une lumière jaunâtre inonda l'ascenseur d'une clarté sale. À cet instant, Thierry ouvrit précipitamment sa porte.

– Quand vous irez dans les stocks, dit-il, retournez vos poches, je vous en prie. Immédiatement, il referma sa porte en la verrouillant de trois verrous.

Paul, surpris, pénétra dans l'ascenseur et appuya sur la touche du rez-de-chaussée. Pendant la descente, il fouilla le fond de ses poches et racla les coutures.

« *Retourner ses poches, il est fou ce type !* ».

*
* *

Les rayonnages métalliques élevés avec des poutrelles bleu foncé et orange vif dominaient l'endroit.

Paul avait eu l'autorisation de pénétrer dans les réserves, mais seulement après le départ de tout le personnel. Le samedi soir après vingt-deux heures avait été choisi d'un commun accord. Le vigile, un homme d'une cinquantaine d'années, content d'avoir de la visite, avait discuté quelques instants avec le policier. Puis, il avait laissé son trousseau de clés à Paul et était parti dormir dans sa voiture.

Paul observa les lieux. Les stocks de l'hypermarché se tenaient devant lui. Un chariot élévateur se reposait sur sa gauche. Ses batteries étaient raccordées à un chargeur et des leds vertes clignotaient doucement. Un claquement sec résonna dans le chargeur quand il changea d'intensité.

Un local en préfabriqués avait été érigé au bout de la première travée. Paul s'y rendit en marchant en de grandes enjambées. Il entra dans le local qui exhalait des vapeurs de bière éventée. Il s'installa dans le fauteuil à roulettes et ouvrit le tiroir supérieur. Le contremaître lui avait donné le renseignement nécessaire pour trouver le registre. Il extirpa le document de son logement et l'ouvrit. Sa première surprise fut de constater qu'un bon nombre d'accidents avaient été déclarés sur une courte période. Tous de la même nature : griffures et morsures de chats. Plusieurs fois, dans la colonne « description précise de l'accident », le mot « chat » était entouré. Pourquoi ?

Paul mit en fonction la photocopieuse qui était sur sa droite. Le petit écran de l'appareil s'éclaira et le ronronnement des ventilateurs emplit ses entrailles.

Paul décida de dupliquer le registre. Puis, il irait interroger les accidentés.

Pourquoi l'illuminé l'avait-il amené ici ?

Son esprit d'inspecteur rodé par les innombrables enquêtes lui fournit une ébauche d'explication.

Un ou plusieurs magasiniers étaient les coupables et les enfants, en se défendant, leurs griffaient les bras.

Hypothèse plausible, mais Paul n'y croyait pas et il ne savait pas pourquoi. C'était juste de l'intuition. Interroger les blessés serait plus bénéfique que de se creuser la tête pour rien.

Il se leva et photocopia les trois pages qui l'intéressaient. Il remit le registre en place, éteignit la photocopieuse et sortit ses duplicata avec sous le bras. Il claqua la porte en aluminium. Un bruit de pas attira son attention, comme si quelqu'un courait pieds nus sur le revêtement bitumé. Paul pivota la tête vivement en cette direction et entrevit une ombre qui se faufilait derrière une rangée de carton de boîtes de confiture.

– Hé ! cria-t-il, ne bougez pas.

L'ombre s'arrêta un instant comme si elle avait été statufiée par la voix de Paul. Puis, sans même s'intéresser à son interlocuteur, elle disparut dans une travée perpendiculaire.

Paul ne réfléchit pas un instant de plus. Il posa ses feuilles sur un carton et se mit à poursuivre la forme. Il avait cru reconnaître un enfant.

Qu'est-ce que cela pouvait être d'autre ?

L'enfant avait eu peur de sa voix un peu rude.

– N'aie pas peur, dit-il en donnant un ton le plus douceâtre possible à sa voix, je suis là pour t'aider.

Il espérait que l'enfant l'avait entendu et qu'il cesserait sa fuite. Mais son appel fut ignoré et l'enfant séclipsa derrière deux caisses de bière blonde. Il franchit en quelques bonds la distance qui le séparait d'un autre rayonnage. Sa souplesse étonna Paul, mais il ne se découragea pas. Il se baissa péniblement et passa sous la dernière barre du rayonnage. À demi courbé, il traversa trois rangées. Sa respiration devint suffocante et une onde de chaleur empourpra son visage. Le dernier rayon du magasin se dessina devant lui. Il regarda de droite à gauche.

À gauche, l'enfant apparut un instant. Il s'engouffra dans l'interstice entre un mur épais et une lourde porte métallique coupe-feu.

– Viens ici petit, tenta Paul sans conviction.

L'enfant, sourd à ses exhortations, s'enfonça dans l'intervalle sombre.

Paul lui emboîta le pas. Il s'arc-bouta dans l'entrebâillement et força lourdement sur la porte pour qu'elle cède de l'espace. Les roulettes métalliques grincèrent, le câble d'acier branla et la porte s'ouvrit juste assez pour laisser Paul mettre pied dans ce nouveau local.

La température baissa brusquement. Des sacs de victuailles gisaient éventrés le long des rangées poussiéreuses. Des rangées de rampes de néon avaient leur protection jaunie par le poids des ans et un mauvais entretien. Des tubes étaient éteints à jamais, d'autres clignotaient, implorant par leur appel de détresse un homme qui voudrait bien changer leur starter défectueux. La toiture était plongée dans les ténèbres et des rais provenant des lampadaires transperçaient la couche de poussière qui stagnait dans cet antre.

Paul attendit quelques instants que ses yeux s'adaptent. Chose faite, il chercha l'enfant du regard. Il passa en revue les rayonnages, s'abaissa pour mieux voir dessous, mais la silhouette de l'enfant avait disparu. Par contre, il entendait parfaitement les pieds de l'enfant claquer sur le sol. Il percevait même quand l'enfant passait sur des cartons. Les emballages craquaient et devaient certainement s'affaisser sous le poids.

Il se repéra sur ce son et avança. Par précaution, il ôta la languette en cuir qui bloquait son revolver sur sa hanche gauche. Pourquoi ? Il n'en savait rien lui-même. Il ne s'était jamais servi de son arme auparavant et ne comptait pas plus l'utiliser aujourd'hui. Il s'aventura dans ce dédale de débris à la recherche de l'enfant.

Autour de lui, les rayonnages d'une dizaine de mètres de hauteur le dominaient comme des arbres centenaires vous observent et vous jugent lorsque vous passez dans un chemin forestier. La pénombre aidant, ils paraissaient surréalistes. Leur semblant d'ombre donnait l'impression d'englober Paul dans des bras sinueux. Elles le suivaient, curieuses de ses agissements et du dénouement de sa quête.

Le bruit des pas du petit se localisait aisément. Une fois à droite, une fois devant lui, l'enfant bondissait d'étagère en étagère. Sur la gauche, Paul vit deux yeux jaunes le suivre dans ses mouvements. Une autre paire d'yeux de la même couleur vint se placer par-dessus une planche.

« *Maudit chat ! pensa Paul en se remémorant le registre des accidents de travail* ».

Les chats ne lui inspiraient pas confiance. Il les trouvait lunatiques et ils griffaient sans raison.

Paul laissa les chats à leur poste et continua à déambuler dans l'arrière-magasin.

Au bout d'une vingtaine de mètres, les bruits de pas de l'enfant disparurent. Paul s'arrêta de marcher et écouta attentivement. Devant lui, des bruits bizarres, comme des voix étouffées mirent ses sens aux aguets. Il progressa lentement et ne vit pas derrière lui les paires d'yeux jaunes qui s'amassaient.

Ce que Paul vit au détour du dernier rayonnage lui glaça le sang.

Les trois enfants disparus étaient là. Ils appelaient au secours d'une voix faible et sans consistance comme s'ils étaient dans une sorte de coma. Ils étaient emprisonnés dans ce qui ressemblait à une toile d'araignée. Des fils rigides bloquaient leur corps et leurs mains étaient tenues par des fils un peu plus lâches. Les enfants levèrent péniblement la tête quand Paul arriva sur eux. L'un d'eux tenta un sourire, mais il se transforma vite en un rictus de souffrance.

Paul ne savait que faire devant cette monstruosité. Qui était capable de faire subir cela à des enfants ?

Il devait intervenir, aider ces enfants, les sortir de ce mauvais pas.

– Je vais vous sortir de là les enfants, annonça-t-il d'une voix qui se voulait rassurante. Mais il tremblait de tout son corps. Une onde de chaleur balaya sa peau et il sentit son sang vider ses artères, ses veines jusqu'au moindre capillaire. Ses mains agrippèrent la matière gélatineuse qui se mit instantanément à coller sur ses mains, ses manches et ses cheveux.

Autour de lui, les yeux jaunes s'injectèrent de sang et un grognement sortit des rayonnages. Paul stoppa ses gestes frénétiques pour arracher les câbles organiques. Le grondement s'accrut. Une forme sombre se présenta derrière lui et il se retourna incrédule.

L'être ne devait pas mesurer plus d'un mètre vingt. Ses petites jambes arquées étaient recouvertes de poils fins et soyeux. Pour ses épaules trapues, il en était de même. La musculature de ses bras, épaules et avant-bras était des plus impressionnantes. Les muscles gonflants saillaient, prêts à utiliser leur puissance contre l'intrus. Ses mains étaient terminées par de longs doigts griffus. Les ongles de ses orteils raclaient le sol comme un taureau le fait avant de charger. Son visage avait un menton proéminent en forme de demi-lune. Son nez fin, long et crochu ressemblait à celui d'une sorcière. Sa peau d'un gris sale luisait de graisse ou de sueur. Sa bouche à moitié édentée laissait apparaître une dizaine de dents verdâtres. Le plus horrible était ses yeux. De grandes orbites sortaient de son visage par des arcades et des pommettes qui tendaient sa peau jusqu'à l'extrême et accueillèrent les globes oculaires d'un jaune ocre. L'iris en forme d'amande gonflait au rythme de sa respiration. La créature fixait, sondait et pénétrait le cerveau de Paul.

Un deuxième monstre apparut sur le premier étage d'un rayonnage. Il grondait d'un son rauque qui glaça le sang de Paul. Les enfants s'étaient tu et pleurnichaient silencieusement. Leur respiration haletante transperça le cœur de Paul. C'était plus qu'il ne pouvait en supporter.

– Qui êtes-vous ? demanda-t-il de sa voix la plus autoritaire. Sa main glissa le long de sa hanche et chercha la crosse de son revolver.

Pour la créature, ce fut le signal d'attaque. Elle hurla d'une sorte de son criard et vindicatif. Elle sonna l'hallali et ses congénères rattachèrent de toutes parts. Enjambant les cartons poussiéreux, agrippant les poutrelles métalliques, rampant sous les palettes, les monstres affluèrent de tous les côtés à la fois.

Paul oublia toutes règles et manières. Son cerveau balaya d'un revers les propos blasphématoires qu'ils avaient dû employer en diverses occasions. Sa tendance à l'athéisme ne fut plus qu'un souvenir. Son esprit envoya un appel de détresse à n'importe quel Dieu. Pourvu qu'il intervienne vite !

Il dégaina d'un geste prompt son vieux revolver. Il pointa la créature qui était devant lui. Il enfonça la détente. Le coup de feu claqua comme un coup de fouet. Les monstres se figèrent dans leur élan. L'être qui était visé reçut la balle dans le sternum. L'impact la fit se soulever et elle passa par dessus une palette sans la toucher.

Paul balaya l'air de son arme prêt à abattre un autre monstre. Son cœur s'était emballé. Son cerveau bouillonnait, cherchait une solution à cette situation qui paraissait inextricable. Les créatures, méfiantes, bougeaient lentement et encerclaient doucement Paul. Ce dernier, excédé par leur témérité, fit feu une seconde fois. La cible fut atteinte dans le cou. Elle poussa un hurlement. La puissance de la balle la fit se claquer contre le coin d'un rayonnage qui vibra sous le choc.

Il lui restait quatre balles.

Les monstres s'étaient éparpillés dans le magasin. Mais déjà, ils revenaient à la charge. Leur cercle infernal s'approchait dangereusement. Paul les observait. Son arme les passait en revue un par un. Un être audacieux tenta d'agripper le canon

de son revolver. Il appuya sur la détente. La balle traversa la main du monstre et explosa une de ses oreilles. Il bondit en hurlant et en tenant son oreille blessée.

Plus que trois balles.

Derrière Paul, les enfants pleuraient doucement. Paul cherchait de sa main gauche des nouvelles cartouches qu'il portait toujours dans sa poche intérieure.

– JE VOUS AVAIS DIT DE RETOURNER VOS POCHE ! hurla une voix derrière les monstres. Ces derniers se figèrent et d'un seul geste, ils firent volte-face. Un hurlement de terreur jaillit de leur gorge. Un mouvement de panique s'empara des créatures. Ils s'éparpillèrent dans les rayonnages. Paul se retrouva seul au beau milieu des rayons. Les enfants reniflaient en avalant leur morve.

Thierry se tenait à une dizaine de mètres. Il s'approcha rapidement. Il portait une veste en tweed et ses poches en nylon étaient toutes retournées, coutures apparentes. Dans sa main droite, un emballage plastique avait une longue excroissance qui étirait ses côtés. Il jeta des coups d'œil furtif sur les rayons. Il devinait les monstres prêts à fondre sur son lui s'il montrait le moindre signe de faiblesse.

– Levez-vous et retournez vos poches, tout de suite !

Paul s'exécuta avec fébrilité. Ses clefs de maison et de voiture tombèrent en cliquetant. Les cartouches qu'il cherchait roulerent sur le sol. Quand ses poches furent à l'envers, il ramassa ses objets. Il en profita pour remplacer les douilles vides. Ses gestes étaient devenus tremblants.

– Maintenant, libérez les enfants. Je vous couvre, intima Thierry en se mettant face aux créatures qui épiaient dans l'ombre.

Paul obtempéra.

– Expliquez-moi, demanda-t-il en arrachant les fils qui retenaient les enfants.

– Ce sont des gardiens. Des enfants morts très jeunes. Dans les limbes, ils se sont fait duper par une entité. Elle leur a promis la vie en échange d'âmes pures. Donc, ces fameux gardiens enlèvent des enfants. Leurs âmes ne sont pas encore souillées. Un vrai délice. Leur maître ne leur cède qu'une minuscule part d'âme et ils s'en contentent. Ont-ils le choix ? Ils n'ont peur que d'une chose : les poches retournées. Je n'en sais pas plus sur eux.

Paul libéra le premier enfant qui resta là, prostré. Il continua sa besogne. Arrachant un fil gluant là, déchirant une toile ici, il s'ingénia à libérer les deux autres enfants. Une question traversa son esprit. Il stoppa ses gestes un instant.

– Qui est le maître ?

Thierry se retourna sur lui. Ses yeux étaient remplis de frayeur.

– Vaut mieux pas savoir.

Les deux autres enfants furent délivrés. Paul avait de la matière gélatineuse plein les mains, les cheveux et les cuisses. Il s'en débarrassa avec dégoût.

– Donnez-vous la main, dit-il aux enfants.

Ceux-ci, groggy et transis de froid, obéirent sans rechigner. Ils désiraient simplement quitter cet enfer. Ils souhaitaient que ces grands messieurs les ramènent à la maison.

– Je vais rester derrière vous, expliqua Thierry, rejoignez le magasin le plus vite possible. Ils ne se montreront pas au grand jour.

Un vent glacial balaya l'air autour d'eux. Une odeur de putréfaction agressa leurs narines. Une ombre, comme un rideau sale qui se déploie dans le vent, fit son apparition dans le bout de l'arrière magasin.

Les créatures émirent des sons plaintifs et allèrent se réfugier dans leurs antres. L'acier d'un rayon se plia comme du papier aluminium. Une terrible prise comme une main de titan agrippa un rayonnage et le fit se balancer. Ses assises se plièrent, les palettes glissèrent sur le sol en un fatras indescriptible. Des cascades de poussière tombèrent vers le sol et furent malmenées par les mouvements désordonnés du mobilier. Deux immenses bras tels des ailes gigantesques se répandirent dans la salle. S'incrétant dans les plus petites anfractuosités, ils sondèrent, fouillèrent à la recherche des âmes perdues. Sous la puissance de l'entité, des palettes explosèrent réduites en un amas d'échardes. Des lutins se virent propulser contre les murs. L'énergie dévastatrice et vengeresse de l'entité ne leur fit pas de cadeau. Bon nombre de lutins furent punis de leur erreur. Mais l'entité, dans son immense clémence, laissa vivre une dizaine de créatures. Juste pour son besoin personnel.

Au beau milieu de cet ouragan, Thierry et Paul ne purent que rester figés. Les ondes maléfiques encerclaient inexorablement les deux hommes et leurs protégés.

– Qu'est-ce que c'est que ça ? hurla Paul en se protégeant les yeux des débris qui volaient en tous sens.

Thierry ignora sa question. Il extirpa péniblement de son sac un marteau et une boîte de clous.

– COUREZ ! cria-t-il soudainement.

Paul, sans chercher à comprendre, poussa les enfants devant lui et se dirigea vers la porte coupe-feu.

Un grondement terrible secoua le magasin. L'entité voyait ses âmes s'évader. Le tourbillon rempli d'odeurs pestilentielles s'accrut. Au milieu de l'allée, Thierry recula sous la puissance du courant d'air. Il brandit son marteau et hurla une phrase que Paul ne put comprendre. Les deux bras écartés de son buste, il continua à hurler comme un fou. Défiant l'entité, il resta là, son corps fut entouré de toute la puissance haineuse que pouvait cracher son ennemi. Un rayonnage fut littéralement soulevé du sol. Il s'affaissa comme un château de cartes. Ses assises en métal s'écrasèrent les unes contre les autres. Des lutins,

coincés dans cette prison de métal enchevêtré, furent broyés, laminés par le poids de l'édifice.

Paul n'était plus qu'à une dizaine de mètres de la porte. Les enfants devant lui avaient de la peine à avancer. Ils marchaient comme des automates. Des yeux jaunes les observaient. Paul crut dénoter une lueur de jalousie dans ses regards qui paraissaient tristes. Comme si les lutins voulaient venir avec lui. Ils se voulaient presque implorants.

Il parvint enfin à la sortie. Paul fit passer les enfants dans l'entrebâillement de la porte. Avant de sortir lui aussi, il jeta un dernier coup d'œil dans l'arrière-magasin. Ce qu'il vit le sidéra. Il resta là, incapable de faire un mouvement.

Au-dessus de Thierry, une immense tête édentée se balançait rageusement d'avant en arrière. Les immenses bras s'étaient ramifiés en d'innombrables doigts. Thierry avait fait tomber la boîte de clous. Il en avait ramassé plusieurs qu'il tenait à bout de bras. Les doigts de l'entité tentaient de le défaire de son marteau et de ses clous comme s'il s'agissait d'armes terribles. Paul entendit à travers le tumulte la voix de Thierry qui hurlait :

– ALLEZ ! VIENS !

L'entité se recula un instant pour revenir immédiatement à la charge. Ses doigts fins et sinueux s'incrustèrent dans les orifices faciaux de Thierry. Son nez, ses oreilles et sa bouche furent envahis, sondés, violés comme si l'être voulait accaparer son esprit. Son âme ?

Le corps de Thierry se souleva légèrement du sol. Il choisit cet instant. Il se baissa rapidement. Il plaça la pointe du clou sur le dessus de sa chaussure gauche. D'un seul coup, d'un seul, sa main droite asséna le marteau sur la tête du clou. La pointe traversa le cuir tendre de sa chaussure, troua la chaussette blanche et transperça la chair de son pied.

Thierry hurla de souffrance. Le sang imprégna le coton de la chaussette. L'acier avec sa pointe acérée se fraya un chemin à travers les os, poussa tendons et ligaments et tritura les nerfs. La semelle stoppa l'avancé du clou et Thierry, son visage tordu de douleur abaissa une nouvelle fois son marteau. Le clou traversa la semelle et vint se planter dans la fine pellicule de ciment qui donne un aspect lisse au béton.

Une tension énorme fit vibrer les lieux. La scène se figea. Thierry était à la limite de l'évanouissement. Il titubait, son pied gauche à présent retenu au sol l'empêchait de se mouvoir. L'entité poussa un hurlement terrible qui fit frémir jusqu'aux fondations de l'établissement. Les doigts se rétractèrent. Les bras immenses se muèrent en de grandes ailes. Comme si la scène avait été repassée à l'envers, l'entité se résorba et quitta l'arrière magasin. Un silence lourd s'abattit sur Thierry.

– Attendez-moi ici, dit Paul aux enfants, j'arrive. Il repassa dans l'arrière-magasin et rejoignit Thierry. Ce dernier, couvert de sueur, avait posé son marteau et observait sa blessure.

– Il n'y a plus rien à craindre, articula-t-il difficilement.

Paul attrapa du bout des doigts la tête du clou qui dépassait légèrement du lacet. Il grimaça et tira un coup sec. Le clou dégagea la chaussure facilement, mais resta dans la chair du pied.

– Pour l'empêcher de prendre un objet ou une âme, expliqua Thierry haletant, il faut planter un clou dedans. Elle était en moi quand j'ai planté ce clou. C'est comme si j'avais jeté de l'eau bénite sur un vampire.

Il reprit sa respiration et alla en claudiquant rejoindre les enfants.

Paul chercha des yeux les lutins, mais ils avaient suivi leur maître. Il rattrapa Thierry avant qu'il n'atteigne la porte.

– Et les gardiens ? s'enquit-il.

– Nous ne pouvons rien faire. Ce sont des morts qui attendent le droit de passage. Ce n'est pas de ma compétence.

– Leur libération ! Mais je croyais que vous veniez de renvoyer l'entité dans l'au-delà !

– Malheureusement non. Je l'ai obligé à quitter cet endroit et à libérer les trois enfants. Elle trouvera un autre site et recommencera à dévorer des âmes. N'oubliez jamais, c'est lui le prédateur, pas nous.

Nouvelles du même auteur publiées dans Phénix Mag :

- Maléfice in n°2

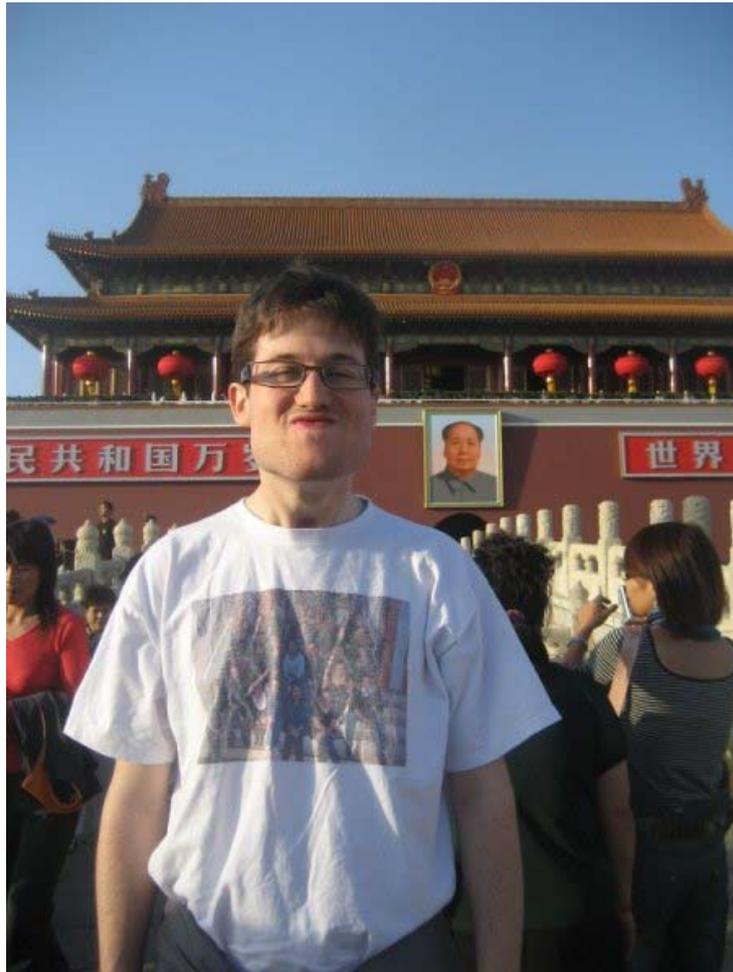
- Le cuirassé fantôme in n°Pirates

- La solution finale in n°7

- La famille Cochez in n°9

DENIS RODITI

Lifecoaching



Né en 1986 Lausanne (Suisse), Denis Roditi est franco-italien d'origine. Il s'intéresse à l'écriture depuis qu'il a découvert les romans d'Enid Blyton et d'Agatha Christie. C'est Stephen King qui est à l'origine de son intérêt pour l'écriture. Il a publié des nouvelles dans divers fanzines/webzines comme Phénix, Horrifique, Cauchemars d'Arkham, Nocturne, Brins d'éternité ou Reflets d'ombre. Après avoir étudié deux ans au Centre de formation des journalistes à Paris, il étudie actuellement le chinois à Pékin.

Norbert Rochot lui serra la main avec un grand sourire. Cela faisait des années – voire même des *dizaines* d'années – que Benaya n'avait pas vu son frère sourire comme ça. Un sourire qui métamorphosait son visage d'épagueur en visage d'épagueur ravi.

- *Shana Tova*, dit Norbert en faisant l'accolade à son aîné.

Une accolade inhabituellement longue, remarqua Benaya.

- *Shana Tova*, répondit-t-il d'une voix machinale. Mais dis-moi qu'est-ce que...

- Eh, Rebecca ! Comment ça va ?

Il n'avait pas fini sa phrase que déjà son frère Norbert se ruait sur sa sœur pour l'embrasser – comme s'il ne l'avait plus vue depuis dix ans. Alors que Benaya savait qu'ils avaient mangé ensemble la semaine dernière.

Il fit signe à la Lamborghini qui venait de pénétrer dans la propriété de se garer entre la Maserati et l'orme devant la maison. Son beau-frère, Roland, sortit de la voiture pour lui souhaiter la bonne année juive. Deux voitures supplémentaires venaient d'arriver – ils étaient bientôt au complet.

- *Laure !* appela-t-il de sa voix de baryton.

Presque aussitôt, sa femme délaissa ses invités pour accourir vers lui. Elle portait une robe blanche scintillante et des escarpins d'un noir brillant pour l'occasion.

- Tu as vu les enfants de Norbert ? lui demanda-t-il un ton plus bas tandis qu'elle descendait les quelques marches du perron, un peu déboussolée.

Le charivari des invités se saluant mutuellement dans le hall résonnait encore à ses oreilles.

- Non ? Ils devaient venir ?

- Ils viennent *chaque année*, lui rappela-t-il avec un zeste d'impatience.

Les battants du portail électrique s'ouvrirent et une Mercedes Benz s'engagea dans l'allée, avant de sa garer en vrac parmi les autres arrivants. Les cinq servantes de la villa, un plateau métallique chargé de canapés ou de verres de champagnes dans les mains, faisaient la navette entre les nouveaux venus installés à la terrasse et la troisième génération écrasée sur les canapés du salon.

- Ils sont sans doute chez leur mère, fit remarquer Laure.

Norbert et Marie avaient divorcé il y a trois ans. Elle avait théoriquement la garde des enfants, sauf les week-ends ou lors de rares occasions comme celle-ci. Bien que juive, Marie avait depuis longtemps rompu tout contact avec la famille de son mari. Ce qui n'était pas forcément un mal, à son avis.

Dix minutes plus tard, les quarante-trois invités se retrouvèrent tous au sous-sol dans la vaste salle de jeux transformée en salle à manger pour l'occasion. Suivit une demi-heure de prières en hébreu. A des moments précis – quand l'indiquait le texte – on piochait dans l'assiette un met spécifique : dattes, blette, poisson frit, etc. Cette cérémonie terminée, l'atmosphère se relâcha quelque peu. Benaya constata alors que son frère avait l'air parfaitement détendu. Il riait et plaisantait avec les autres... comme s'il avait oublié que sa vie était un désastre. Comme s'il avait oublié que trois mois plus tôt seulement, il considérait le suicide comme une solution viable à ses problèmes.

Benaya attendit que vînt le dessert puis s'arrangea pour quitter la table et prendre son frère en aparté :

- Alors, Norbert, c'est la grande forme.

Il avait déjà bu pas mal, et toute réserve de tact qu'il aurait pu avoir était dissipée par l'alcool.

- Je ne vois pas de quoi tu parles, répliqua celui-ci.

Mais il n'avait pas l'air offusqué. Au contraire, songea-t-il. Il paraissait ravi qu'on lui manifeste une forme d'intérêt.

- La dernière fois que je t'ai vu, tu étais pratiquement sur le point de te jeter d'un pont, dit Benaya. Tu t'étais encore disputé avec ton fils aîné, t'avais toujours pas trouvé de boulot et ta femme te faisait sans arrêt chier avec ses avocats. Et maintenant, tu passes ton temps à sourire à tout bout de champ comme si t'avais dégoté un poste de chirurgien esthétique avec un salaire de 100.000 euros par an. Dans ces conditions, tu peux comprendre que je me pose des questions.

Une des bonnes passa à côté d'eux et descendit les escaliers, munie d'un énorme gâteau au chocolat chargé de fioritures. Norbert attendit qu'elle eût disparu puis, sans cesser de sourire :

- Ma vie est en train de changer, Benaya.

- Quoi, un nouveau job ? Tu as trouvé quelqu'un ?

Malgré son enthousiasme, Norbert parut soudain un peu nerveux. Benaya se demanda furtivement si son frère ne s'était pas laissé embringer dans une affaire de drogue ou de fraude.

- Pas ici. On peut sortir un moment ?

Un concert d'éclats de voix ravies et éméchées se fit entendre en bas – sans doute à la découverte du gâteau au chocolat. Dehors la nuit était plutôt fraîche, mais il ne sentit rien. Toute son attention était concentrée sur Norbert. Norbert qui, trois mois plus tôt, évaluait encore les diverses manières de mettre fin à ses jours.

- Je comptais t'en parler à un moment ou un autre, commença son frère. Mais je ne voulais pas non plus que tout le monde soit au courant. C'est un peu...

Il partit d'un petit rire gêné.

- Rassure-moi, rien de criminel ?

Norbert dévisagea un instant son frère comme s'il avait manqué un cheminement dans sa pensée, puis il se reprit d'un air embarassé :

- Eh, non, pour qui tu me prends ?

- Alors, qu'est-ce que c'est ? s'impatientait-t-il.

Norbert jeta un coup d'œil aux voitures parkées en vrac dans l'allée, comme pour s'assurer qu'un invité n'allait pas jaillir de l'une d'elles pour leur serrer la main.

- Il y a quelques mois, je me suis mis à visiter des sites de rencontre sur le net, dit-il d'une voix d'excitation contenue.

Il pensa immédiatement : *Je le savais, il a rencontré quelqu'un.*

Norbert poursuivait déjà son histoire :

- Il y a pas loin d'une semaine, j'étais à la recherche sur un de ces sites d'un profil qui me plaise, à passer le temps quoi... quand le serveur m'a tout à coup redirigé sur un autre lien.
- Tu veux dire... un truc pornographique ?
- Non, non. Un site tout ce qu'il y a de respectable : *www.lifecoaching.pro*
- *www.lifecoaching.pro* ? répéta-t-il, abasourdi.
- Un truc tout nouveau, encore au stade expérimental.
- Ne me dis pas que tu leur as donné ton numéro de carte de crédit.
- C'est bien ce que j'ai fait.

Benaya regarda en l'air, comme pour s'écrier : *Je le savais, je le savais ! Mon frère est tombé en plein dans un de ces pièges à cons dont regorge le net !*

- Ce n'est pas ce que tu crois, reprit Norbert.
- Ah non ?

Un chien aboya dans l'obscurité. C'était Neel, leur golden retriever ; lui aussi recherchait désespérément une part de gâteau. Benaya se promit d'engueuler Laure dès qu'il en aurait fini avec cette histoire pathétique pour avoir oublié de faire rentrer le chien.

- C'est un organisme indépendant qui compte déjà plus de 50.000 abonnés dans tout le pays, dit Norbert.
- Et je présume que le but est...
- ... de t'aider à gérer ta vie, sous tous les angles : professionnel, sentimental...
- Financier, contra-t-il, sarcastique.
- Les trois premiers mois sont gratuits, rétorqua Norbert aussi sec. Si ce service ne m'apporte rien, je peux toujours résilier mon abonnement.

- Ca, c'est ce que tu crois.

Le visage de son frère s'empourpra.

Et soudain, de manière complètement inattendue, il rétorqua :

- Tu peux toujours critiquer, toi, vu la vie que tu mènes.

Il pointait un doigt menaçant sur le ventre opulent de Benaya.

- Une superbe baraque, une femme qui t'aime, des enfants qui te regardent comme si t'étais une sorte de divinité, qui t'écoutent comme si chacune de tes paroles était de l'or en barre...

D'un geste sec et furieux, Benaya repoussa le doigt de son frère.

- J'ai travaillé, *moi*, pour parvenir à ce résultat, rétorqua-t-il en prenant aussi la mouche. *Alors ne viens pas me faire tes sermons à la con...*

- Benaya ?!

La femme se tenait en haut des marches, une prière dans les yeux, les mains serrées comme celles d'une nonne au couvent. Que voulait-elle encore ? pensa-t-il. Elle ne pouvait pas enchaîner trois pas l'un après l'autre sans son aide, nom de Dieu !

- Tes invités montent au salon, lui dit-elle. Tu ne pourrais pas faire un effort ?
- J'arrive. *J'arrive*. Bon Dieu.

Se tournant vers son frère, il commença :

- On reprendra cette discussion plus tard, si tu veux bien...
- Sans moi, merci.

Il se figea un instant, interloqué. Et merde – il avait bien besoin de ça le jour du Nouvel An ! En tant que Juifs, n'étaient-ils pas censés former une communauté où tout le monde se soutient mutuellement dans le respect et l'amour partagés ? Où était passé la solidarité du peuple opprimé, merde ? Son frère se dirigeait vers sa voiture garée dans l'allée.

- Tu n'arriveras pas à te dégager, lui fit-il remarquer. La Maserati de George bloque le passage.
- Alors va lui dire de la dégager !
- Bon sang, Norbert, tu ne veux pas essayer de te comporter en adulte responsable une fois dans ta vie ?

Si Benaya avait connu le remords, il aurait immédiatement regretté cette phrase. Mais ce sentiment lui était étranger.

Tandis que Norbert se ruait dans sa voiture et allumait le moteur, il fit des signes désespérés pour inciter son frère à laisser tomber la manœuvre. Ignorant ses gesticulations, Norbert recula au détriment de toutes précautions d'usage. L'arrière de la Volvo – qui détonait parmi toutes ces voitures de luxe – heurta le phare avant de la Lamborghini de Benaya, le brisant net et déformant la carrosserie. Son propriétaire poussa un gémissement d'animal acculé... En attendant, Norbert avait réussi à se frayer un chemin sur sa pelouse superbement entretenue et se dirigeait vers le portail électrique.

De retour à son appartement, Norbert se jeta dans un fauteuil et brancha ses oreillettes. Il était d'une humeur massacante après sa dispute avec Benaya et son départ cavalier, mais il savait que bientôt tout rentrerait dans l'ordre. *Lifecoaching* y pourvoirait.

- *Bienvenue au service de gestion de votre vie*, dit une agréable voix masculine dans ses oreillettes. *Un professionnel vous écoute.*
- Bonjour, dit Norbert d'une voix un peu tremblante.
- *Je perçois à votre voix que vous n'êtes pas dans votre état normal*

Norbert se rencogna dans le fauteuil et soupira. L'horloge au-dessus de la cuisine indiquait 22:18. Les services fournis par *Lifecoaching* étaient disponibles 24 heures sur 24 : un des nombreux avantages de la boîte. L'expert à qui il parlait suivait son évolution depuis près d'un mois. Pour la millième fois, Norbert se fit la réflexion que ce service avait très certainement sauvé sa vie d'un désastre programmé. Mais il avait encore besoin d'aide.

- Je me suis disputé avec mon frère, répondit Norbert. Rien de très grave.

- Voulez-vous en parler ?
- Je préférerais qu'on revienne à des points plus essentiels.
- Comme vous voulez. C'est vous le client.

Norbert ne put s'empêcher de sourire. Si tous les psys qu'il avait rencontrés lui avaient parlé sur ce ton, il serait sans doute toujours en consultation.

- Avez-vous rencontré cette jeune femme ? poursuivit la voix comme il gardait le silence.
- Sandra ? Non, pas encore.

La voix se tut. Norbert savait parfaitement ce qu'elle attendait de lui : qu'il enchaîne, qu'il développe, bref, qu'il se confie. Au fond, les services offerts par *Lifecoaching* n'étaient pas très différents de ceux du psy à qui il s'était dévoilé lors de séances onéreuses. Sauf que l'approche de la société était moins proche de celle de Freud que d'un cadre en marketing. On vous fournissait des conseils *concrets, simples et viables* – selon les mots de la pub qui circulait sur le net.

- Je n'ai pas osé, avoua-t-il finalement en poussant un nouveau soupir. Ma femme est encore trop présente dans mon esprit.
- Voilà un point qu'il faudra résoudre, répondit aussitôt la voix. Vous devez faire disparaître Marie de vos souvenirs afin d'aborder vos prochaines rencontres sous un angle neuf et optimiste.

- Je sais bien, je sais bien...

Norbert soupira derechef. Ma vie professionnelle, se dit-il, a connu un bond prodigieux grâce à *Lifecoaching* : de chômeur, il était devenu cadre dans une entreprise d'informatique. Dans ce domaine au moins, il avait retrouvé sa confiance en lui. Mais sa vie sentimentale, elle, ressemblait toujours autant à une ébauche de site truffée de bugs.

- Vous m'avez bien dit que cette jeune femme était assistante dans votre entreprise ? reprit la voix.
- Sandra apprend à gérer les aspects marketing, mais elle n'est pas sous ma direction. Je ne m'occupe que des « problèmes réseau ».
- Et ces « problèmes réseau » ne sont-ils pas censés intéresser les jeunes étudiantes des facultés ?
- Je n'en sais rien. Si elle avait été placée sous ma direction, cela m'aurait évidemment facilité les choses. Mais c'est Marc Dantine qui est responsable d'elle.

- Tout peut encore s'arranger, rétorqua tranquillement la voix. Maintenant, Norbert, écoutez-moi attentivement.

Et c'est ce qu'il fit.

Le lendemain, Norbert se réveilla de très bonne humeur. Il avait ressassé les directives de la voix plusieurs fois dans sa tête, puis le sommeil l'avait surpris et il avait songé à des choses plus plaisantes. Ce qu'il ferait une fois Sandra à son cou, par exemple. Il pourrait commencer par l'emmener dîner au restaurant... puis, qui sait ?

Il arriva à son bureau dix minutes plus tôt que d'habitude, à 8h20. Il se rendit à l'étage supérieur, où travaillait Sandra, et constata qu'il n'y avait encore personne dans les locaux – tout se déroulait comme la voix l'avait prévu.

Norbert alluma l'ordinateur en s'assurant qu'une des deux bécasses qui faisaient office de secrétaires neût pas l'idée malvenue de le déranger à ce moment. Avant même que toutes les icônes du bureau se fussent affichées, il sortit sa clé USB de son attaché-case – celle avec l'étiquette : PROJETS PERSONNELS – et l'inséra dans le port prévu à cet effet.

Le contenu de cette clé n'avait en fait rien à voir avec un quelconque projet – c'était un leurre, comme ils disaient dans la profession. Elle contenait toutes sortes de virus informatiques, du simple ver aux logiciels espions, en passant par des chevaux de Troie. Norbert était aussi *hacker* à ses heures. Vu sa situation professionnelle médiocre et sa vie sentimentale catastrophique, c'était l'un des rares passe-temps vraiment jouissifs qu'il lui restait. Un passe-temps qui allait cette fois directement servir ses intérêts.

Une fois sa petite affaire terminée, il reprit l'ascenseur et s'installa derrière son poste à l'étage inférieur où il fit semblant de travailler jusqu'à 9h40.

A cette heure précise, Marc Dantine, le chef de service du département marketing, fit irruption dans son bureau. Exactement comme il l'avait prédit.

- Norbert, t'as un moment ? L'ordinateur d'une de nos assistantes vient de merder et ça m'a l'air sérieux.
- J'arrive tout de suite.

Et voilà. C'était dans la poche. Norbert ne put s'empêcher de sourire en grim pant les escaliers deux par deux avant d'arriver dans le bureau où la jeune femme de plusieurs années sa cadette l'attendait avec un sourire gêné.

- Je suis désolée si j'ai touché à quelque chose qu'il ne fallait pas.
- Vous n'y êtes pour rien, la culpa Norbert qui déjà scrutait l'écran en essayant d'arborer un air compétent.
- C'est toujours à moi que ce genre de choses arrive, gémit la jeune fille.
- Bon, je vous laisse, dit Marc en s'esquivant. Si vous avez besoin de l'aide d'un de nos techniciens, n'hésitez pas à m'appeler.

Norbert le remercia d'un geste de la main, affectant d'être trop concentré par la tâche pour lui répondre – ce que ne manquerait pas de remarquer la jeune fille. Sandra était le type même qui l'avait toujours attiré : brune, élancée et manquant de confiance en elle. Marie, songea Norbert tandis qu'il lançait un deuxième anti-virus inopérant, correspondait à un critère près à cette définition de la femme idéale : elle était brune, élancée... et caractérielle. A coup sûr Sandra, trop jeune pour lui opposer de véritable résistance, ne tomberait pas dans ce travers.

- Et merde, lança-t-il à la cantonade tandis que les résultats du scan affichaient un nombre de caractères rouges inquiétant.
- Qu'est-ce qu'il se passe ?

Penchée au-dessus de son épaule, la fille fixait l'écran d'un air coupable.

- Il faudrait que j'emmène la machine pour la démonter, dit Norbert, toujours sans regarder la jeune femme.
- Que vous...

- Vous n'êtes pas obligée de m'accompagner, fit-il remarquer de la voix la plus neutre possible.
- Eh bien, c'est-à-dire... Vous aurez besoin d'aide ?

- Je peux m'en occuper tout seul, mais votre intervention me ferait gagner un temps précieux.
- Oui, vous avez raison, s'empressa d'approuver Sandra comme si elle en avait une quelconque idée. Je vous accompagne.

- C'est gentil. Pouvez-vous m'aider à débrancher la tour ? Aucune trace de la jubilation qu'il éprouvait ne perçait dans sa voix.
- *Vous avez très bien joué jusqu'à présent, dit la voix, mais ce n'est pas une raison pour précipiter les choses.*
- Je vous écoute.

Quelque part au sous-sol, Sandra attendait son retour. Il avait prétexté avoir oublié du matériel nécessaire pour réparer l'ordinateur au deuxième afin de se retrouver seul... enfin, *presque* seul.

- *Cette femme*, poursuivit la voix de l'oreillette, *la désirez-vous ?*
- Hein ?

Norbert était troublé par le tour que prenait la conversation.

- Evidemment, il me semblait que c'était un point suffisamment clair, non ?
- *Je veux dire, physiquement*, reprit la voix, et Norbert crut déceler de l'agacement dans son ton.

Bizarre, pensa-t-il. Il était rare que son correspondant laissât transparaître ses émotions. En fait, il avait l'impression de déceler pour la première fois quelque chose d'humain dans cette voix désincarnée.

- Où voulez-vous en venir ?

Il jeta un coup d'œil du côté de la porte afin de s'assurer que personne n'avait pénétré dans le local et l'écoutait, silencieux, prêt à bondir de sa cachette pour aller révéler ses soliloques à toute l'entreprise. Il s'imaginait déjà en proie à l'amusement et au mépris de ses collègues. Il pourrait se faire virer pour un tel incident. Mais il n'y avait personne – du moins pour l'instant.

- *J'en viens au fait que c'est une jeune femme fragile et inexpérimentée*, dit la voix en détachant toutes les syllabes comme si elle s'adressait à un idiot. *J'en viens au fait que vous n'avez pas fait l'amour depuis presque une année maintenant. J'en viens au fait qu'il serait facile pour un type comme vous de profiter de la situation.*

Norbert se figea. Il crut un instant que les mots qui étaient sortis de son oreillette étaient ceux de son inconscient, que ces mots n'étaient en fait pas *vraiment* sortis de cette oreillette. Qu'il les avait juste imaginés, en quelque sorte. Alors qu'il allait demander à la voix de répéter, celle-ci le devança, plus coupante que jamais :

- *Cessez de vous voiler la face et de vous comporter en imbécile, Norbert. Vous voulez cette jeune femme. Elle vous attire. Et elle est seule au sous-sol.*

- Qu'est-ce que vous racontez ?

Norbert essayait de prendre un ton furieux – mais sa voix tremblait, comme lors de sa dispute avec Benaya la veille. Son frère avait raison : quand les vrais problèmes surgissaient, il était incapable d'y faire face.

- *Ce n'est pas ce que nous avons prévu. Ce n'est pas ce que nous avons prévu.*
- *Il s'agit de votre vie, Norbert.*

Celui-ci sursauta, portant sa main à l'oreille par réflexe tellement la violence de ces mots offusquait son ego et ses tympanes.

- *Vous avez un problème, Norbert, et il faut résoudre ce problème.*
- *Ce n'est pas en violant cette jeune fille que j'y arriverai !*
- Eh ? Y a quelqu'un ?

Norbert blêmit. Bon Dieu, qu'est-ce qu'il lui avait pris de parler aussi fort ? Cette discussion idiote allait tout foutre en l'air – si tout n'était pas déjà foutu.

Des pas hésitants derrière la porte.

- Tout va bien là-dedans ?
- Tout va très bien ! cria Norbert.

- Bon, bon.

Déjà, la voix battait en retraite.

Norbert prit une grande inspiration :

- Bon, ça va, j'arrête maintenant. Je vais débrancher mon oreillette.

Il s'attendait à une protestation indignée de son interlocuteur invisible, mais seul un silence pesant succéda à sa déclaration. Ce mutisme ne dura qu'un instant. D'une voix lente, détachant chaque syllabe, la voix dit à travers les kilomètres qui les séparaient :

- *Vous commettriez la plus grosse erreur de votre vie, Norbert. En avez-vous bien conscience ?*

Tu m'as fait retrouver ma confiance en moi, pensa Norbert. Tu m'as fait retrouver un travail. Tu m'as obligé à me bouger le cul pour trouver un job à la hauteur de mes qualifications. Mais ce n'est pas une raison pour te servir de moi pour assouvir tes fantasmes.

- Qui êtes-vous exactement ? Une boîte appartenant à une bande d'escrocs à l'imagination tordue prêts à abuser la confiance de types comme moi afin de se remplir les poches ? Ou peut-être que je suis en train de parler à un gamin de quatorze ans à la voix numériquement modifiée qui a monté une société-écran bidon depuis l'ordinateur de sa chambre ?

Norbert s'était rarement senti furieux au cours de son existence, mais cette fois les invectives se bousculaient dans son esprit. Il entendait son frère ricaner dans un coin de son esprit.

- Qu'est-ce qui me prouve que vous avez une quelconque validité juridique ? Après tout, les cyber-autorités ne peuvent pas être partout. Pourquoi n'auriez-vous pas trafiqué le système ? Combien de cartes de crédit êtes-vous en train de saigner à blanc en ce moment ?

- *Vous délirez, Norbert.*

Celui-ci se dirigea vers l'ascenseur. Il avait lancé ces accusations par pure provocation mais le doute assaillit soudain son esprit enfiévré. Se pouvait-il qu'il ait été abusé dès le début ? Se pouvait-il que Benaya ait raison ?

Raison ou pas, Norbert n'aimait pas qu'on lui parle sur ce ton. Il délogea le minuscule récepteur de son oreille droite avec l'ongle et le détruisit entre ses doigts avec une facilité déconcertante. Il se sentit aussitôt libéré ; plus jamais la voix n'aurait d'emprise sur lui. Il présenterait ses excuses à son frère... mais seulement après avoir résilié son abonnement. Pas question de débiter encore des crédits pour *ça*, pensa-t-il en pénétrant dans l'ascenseur qui le mènerait au sous-sol.

- Les criminels sont plus intelligents qu'il y a vingt ans, dit René Maurras. Voilà ce que tout le monde essaie de nous faire croire.

Ils étaient quatre assis à la cafétéria à siroter leur café et à dévorer leur croissant au jambon ; l'horloge murale affichait 12h05. Après s'être débarrassé de l'oreillette, Norbert avait écarté toute velléité de séduire la jeune femme. Il avait renvoyé Sandra à son travail en lui assurant que son ordinateur ne lui causerait plus de problème. Toute son attention était maintenant concentrée sur René et la théorie de celui-ci sur l'expansion de la criminalité et l'inefficacité alarmante des autorités.

- Le fait que de moins en moins de criminels se fassent attrapés, poursuivit René, a comme conséquence une baisse de la crédibilité de la police. Or, comme tout le monde le sait – depuis la dernière loi votée au Parlement en réponse à la hausse de la criminalité – les services de police sont censés atteindre un quota minimum de « prises » chaque année – un certain nombre de criminels doit se retrouver derrière les barreaux électroniques. Et ce nombre est invariable. S'ils n'atteignent pas ce chiffre, les services de police subiront une réforme complète sous l'action du gouvernement au début de l'année prochaine. Ce qui veut dire le remplacement de leurs unités par des unités d'élite, en plus petit nombre mais formés dans des agences spécialisées – dans le terrorisme international ou les réseaux de drogue transatlantiques. Et, surtout, le chômage pour les trois-quarts des forces de l'ordre actuellement en activité dans notre pays.

- Où est-ce que tu veux en venir ? demanda Boulanger, le responsable marketing de la boîte.

Ils avaient tous l'habitude d'écouter René se lancer dans des théories à propos de n'importe quel sujet. Directeur artistique de l'entreprise, celui-ci était payé pour inventer des solutions nouvelles à de vieux problèmes ou des solutions nouvelles à de nouveaux problèmes. Son esprit était en constante ébullition.

- Eh bien, il suffit de voir ce qui s'est passé lors de ces trois derniers mois, dit Maurras en se penchant en avant sur sa chaise. Que nous montrent les statistiques récentes du ministère ?

- Une augmentation de l'efficacité des services de police, répondit Boulanger.

- Faux.

René pointa le cadre supérieur du doigt, comme s'il personnalisait les idées communes qui circulaient parmi la population.

- L'augmentation des 'prises' effectuées par la police n'est en aucun cas le résultat d'un perfectionnement de l'infrastructure de leurs services – que ce soit l'apport de nouveaux moyens d'investigation ou de technologies plus efficaces. Ce n'est pas non plus le résultat du zèle de quelques fonctionnaires. En fait, si les forces de l'ordre ont atteint et même dépassé ce quota minimum imposé par le gouvernement, c'est parce qu'ils ont menti sur leurs statistiques.

Cette dernière sentence provoqua un silence déconcerté. Georges Jung – le chef de service du secteur informatique – haussa un sourcil ironique :

- Dis-moi René, quel genre de taupe as-tu infiltrée dans les services de police pour détenir ce genre d'informations ?

- Ceci est un pur problème de logique, insista Maurras en les fixant tous l'un après l'autre. Croyez-vous que les criminels soient soudain devenus moins intelligents ? Ou que les policiers aient décidé de faire appel à des médiums compétents ? Soyons sérieux, messieurs. Rappelons-nous qu'aucun service de police n'a les fonds nécessaires pour améliorer son infrastructure ou engager des effectifs supplémentaires. Le gouvernement leur a coupé les vivres en les obligeant à obtenir de meilleurs résultats avec des moyens équivalents. Par conséquent, la seule explication à la hausse de ces chiffres est celle que je viens de mentionner.

Boulanger décida de reprendre la main :

- Dans ce cas, comment expliques-tu que l'OFS n'ait pas découvert la fausseté de ces chiffres ? Sans parler des autres organes de contrôle...

- L'Organisation Fédérale des Statistiques a certainement fait son boulot, rétorqua René. Cependant, le seul paramètre qu'ils peuvent contrôler est le nombre de peines et d'incarcérations conclus devant les tribunaux. Ils n'ont aucun moyen de déterminer si les prétendus criminels qui sont actuellement en prison en sont vraiment. Des criminels, je veux dire.

Un éternement fébrile gagna la petite assemblée. René profita de cette agitation pour finir son café.

- Je ne vois pas où tu veux en venir, déclara Boulanger au bout d'un moment. Tu veux dire qu'on met des innocents en prison pour satisfaire à des quotas ? Tout ça afin d'éviter une réforme totale du système ?

- Exactement.

Nouveaux regards incrédules. René profita de ce temps mort pour se lever.

Si vous le voulez bien, nous reprendrons cette discussion une autre fois, j'ai du travail qui m'attend. (Dans l'embrasement de la porte, il se tourna une dernière fois vers ses collègues :) Croyez-moi, la machine n'est pas prête de s'arrêter. Maintenant que le système est pourri, il le restera – à moins qu'une nouvelle loi soit votée entre-temps. Ou que la justice, la vraie, intervienne. Bonne journée, messieurs.

Une fois de retour chez lui, vers 19 heures, Norbert alluma son ordinateur portable. Il avait tenté de travailler efficacement pendant les quatre dernières heures de la journée, mais les réflexions de René l'avaient empêché de se concentrer. La criminalité était le sujet le plus mis en avant par l'actualité, depuis que les Conservateurs avaient remporté les dernières élections. D'un système à tendance libéral, ils étaient passés dans un système hautement répressif. Le gouvernement voulait mettre un terme à l'insécurité par le biais d'une collaboration étroite avec la police. Tel était le nouvel arrangement censé garantir la sécurité des citoyens.

Une fois connecté au site de *Lifecoaching*, Pete s'identifia en tant que membre et consulta ses messages. Le site possédait une mail box personnelle où les membres recevaient généralement des messages de soutien et d'incitation à la persévérance. Mais ce soir, le dernier en date avait un en-tête particulier : Toutes nos excuses !

- Nom de Dieu, murmura Norbert en cliquant pour faire apparaître le message.

Celui-ci présentait le contenu suivant :

Cher M. Rochot,

Suite au geste à priori inexplicable qui vous a poussé à vous débarrasser de votre oreillette, nous avons interrogé votre expert attiré. Au cours de cet entretien – dont le contenu exact restera confidentiel en raison des règles de déontologie que vous connaissez –, nous avons cru comprendre que notre employé s'était comporté de manière déplacée à votre égard. Sa conduite peut être expliquée par des difficultés personnelles que nous garderons secrètes. Il est évident, cependant, qu'il aura à subir des sanctions proportionnelles

au dommage causé.

Afin de nous racheter, nous vous proposons la continuation de nos services aux mains d'un autre expert ainsi que deux mois gratuits supplémentaires. En espérant sincèrement que vous considérerez cette offre.

Cordialement,

Stéphane Deutsch, directeur de *Lifecoaching*.

Norbert relut plusieurs fois le message jusqu'à ce qu'il se fût imprégné de sa signification. N'était-ce pas un cadeau empoisonné, destiné à s'acheter son silence ? Avait-on peur que la mention de l'incident se répercute dans certaines sphères ? *Lifecoaching* était-il une sorte de... secte ? Toutes ces hypothèses semblaient s'emboîter à la perfection, à un détail près : *n'était-il pas plutôt en train de sombrer dans la paranoïa ?*

Norbert éteignit l'ordinateur et réfléchit à ce qu'il allait faire. Il n'aurait pas dû hésiter. Il aurait dû résilier son abonnement sur-le-champ et laisser toute cette histoire derrière lui. S'il avait eu de la personnalité, comme Benaya, c'est ce qu'il aurait fait. Mais son esprit faible était torturé par l'indécision. Si le Dr Epstein – un des nombreux psychologues qu'il avait consultés lors de la phase douloureuse de son divorce – avait été là, il aurait pu l'aider à prendre une décision. Quelle ironie ! Un psychologue critiquant son pseudo-confrère électronique...

Norbert ne tarda pas à renvoyer le message suivant :

Cher directeur,

J'accepte votre offre. Naturellement, je m'autorise le droit de résilier mon abonnement si je n'obtiens pas satisfaction au terme des deux mois gratuits que vous me proposez.

Cordialement,

Norbert Rochot

Brève, sans détour : la formulation était empreinte d'une autorité qui ne lui était pas coutumière. Il s'en voulait de s'être laissé convaincre si facilement mais... deux mois gratuits. Il ne pouvait pas laisser passer une telle opportunité.

Je vais aller parler à Sandra, pensa-t-il, une confiance nouvelle irradiant tout son corps. Je lui dirai que je veux dîner avec elle. Elle sera trop timide et embarrassée pour refuser. Oui, et une fois que le dîner se sera un peu prolongé, elle lui tomberait toute cuite dans les bras. Elle lui appartenait.

Il attendrait néanmoins l'avis d'un expert avant de se lancer dans cette entreprise. Après tout, il ne connaissait rien – ou presque – aux femmes. Dans le cas contraire, il n'aurait pas été surpris le jour où Marie avait calmement demandé le divorce. Ni quand son fils avait déclaré préférer vivre avec sa mère qu'avec « un type pas même foutu de tenir une manette Nintendo », pour reprendre ses termes.

Oui, il valait sans doute mieux attendre l'avis d'un professionnel. Il bénéficierait alors d'une légitimité supplémentaire, pourrait toujours se récrier à lui-même : *ce n'est pas moi qui ai échoué, c'est cette voix au rabais qui a raté sa vocation.*

Ensuite de quoi, si une telle chose se produisait, il résilierait son abonnement et se mettrait à la recherche d'une autre conquête en espérant mieux tomber. Des tas de jeunes filles seules et paumées attendaient que des types seuls et paumés comme lui fassent le premier pas. A force d'écumer les océans, il finirait bien par tomber sur la perle rare.

C'est avec ces pensées à l'esprit qu'il s'endormit, sourire aux lèvres.

Le lendemain, un colis avait été déposé dans sa boîte à lettres.

Il le déchira à grands gestes sauvages, non sans avoir remarqué l'étiquette révélatrice sur l'emballage carton :

PRIORITAIRE

LIFECOACHING

De nouvelles oreillettes, un nouveau récepteur. Avec un mode d'emploi. Il jeta ce dernier à la poubelle, inséra les oreillettes, fixa le récepteur sur son torse et se connecta aussitôt au réseau de l'entreprise. Trois secondes d'attente, puis une voix annonça :

- Lifecoaching *bonjour, puis-je avoir votre numéro de client ?*

Norbert jeta un coup d'œil sur les chiffres blancs minuscules imprimés sur l'oreillette droite et transmit l'information.

- *Veuillez patienter un court instant, vous allez être mis en contact avec un expert, dit la voix.*

Tandis qu'un jingle stupide se mettait en route, Norbert prépara ses répliques. Il devait se montrer ferme et exigeant.

- *Bonjour, monsieur Rochot, mon nom est Jean Fournier, c'est moi qui suis chargé de vous aider. Comment allez-vous ?*

La voix rapide, professionnelle, souriante qui sortait de l'oreillette avait tout pour mettre en confiance. On l'aurait sans mal attribuée au directeur d'un club de fitness ravi à l'idée de montrer ses dernières machines rutilantes.

- Bien, merci. Connaissez-vous un peu mon cas ?

- *Cadre dans l'informatique depuis moins d'un mois, divorcé, quarante-sept ans, énonça la voix. Comme la plupart de nos clients, vous souhaitez renouer une vie sentimentale et – éventuellement – trouver un travail plus gratifiant. Nous allons arranger tout ça, monsieur Rochot, ne vous faites pas de souci.*

- Oubliez mon travail. Avez-vous reçu des informations sur la jeune femme que j'ai en vue ?

- *Sandra Maurras, 21 ans, stagiaire dans une entreprise de services Internet et téléphoniques. Aucun petit ami actuel connu. De plus, nos renseignements indiquent qu'elle fréquente des sites de rencontres sur le net. Je pense qu'une liaison entre vous et Mlle Maurras est parfaitement envisageable.*

- Votre patron vous a mis au courant pour ce qui s'est passé à votre collègue ? demanda Norbert, intraitable.

- *Mon...collègue traverse une mauvaise passe, monsieur Rochot. Je peux vous assurer que cette fois vous êtes entre de bonnes mains.*

Quinze minutes plus tard, son nouveau programme avait été étudié dans les moindres détails et il était prêt à passer à l'action. L'angle d'approche n'avait rien de très sophistiqué. Il avait déjà décidé du jour et de l'heure où il ferait la proposition à Sandra... il ne lui manquait plus que le motif.

C'est sur ce sujet délicat qu'ils avaient le plus longuement discuté. Sans motif, une telle invitation apparaîtrait aussitôt à la jeune femme comme une tentative de séduction. Elle pouvait accepter, bien sûr – mais il était préférable de ne pas trop miser là-dessus. Surtout – avait ajouté le type, ne lui épargnant rien – au vu de ses fiascos sentimentaux précédents.

C'est donc la peur au ventre, les mains tremblantes que Norbert pénétra dans le bureau de la jeune femme ce mardi-là.

Par un heureux concours de circonstances, celle-ci pianotait toute seule sur son PC. Norbert avait parié que la jeune femme ferait du zèle. Un bon point pour lui.

- Bonsoir, Sandra.

La jeune femme ne sursauta pas exactement. Elle *tressaillit*, tournant vers lui un visage interrogateur et vaguement contrit. Les doigts immobilisés au-dessus du clavier.

- Oh, bonsoir M. Rochot, vous partez ? Est-ce que M. Dantine est toujours là ?

L'esprit de Norbert était tellement obnubilé sur les paroles qu'il allait dire que, l'espace d'un instant, il ne trouva rien à répondre. Le sourcil gauche de Sandra se souleva.

- Non, non, Marc est parti, dit-il enfin, tentant de sourire.

La veille, Norbert avait trafiqué le système informatique de son supérieur. Il avait réussi de justesse à contenir un sourire le matin même quand Dantine, l'air à bout, l'avait supplié de prendre en charge Sandra parce qu'il n'avait « vraiment pas le temps ». Durant toute la journée il s'était ainsi occupé de la jeune femme, lui donnant des instructions, sans jamais montrer qu'il lui portait d'autre intérêt que professionnel. Le temps était venu d'abattre ses cartes.

- J'espère que son problème d'ordinateur s'est arrangé, dit la jeune femme. Puis, sans attendre sa réponse : Dites, ça ne vous dérange pas si je finis juste ce que je suis en train de faire ? J'en ai pour cinq minutes.

Norbert essaya de réitérer son sourire, sans grand succès.

- Je ne suis pas pressé. En fait, je voulais vous soumettre une proposition.

C'était le moment-clé. Il scruta attentivement le visage de la jeune femme, qui n'affichait qu'un intérêt poli. Sauf qu'il y avait aussi autre chose.

Tu l'as ferrée, susurra la voix à son oreille. *Elle essaie de ne pas dévoiler ses sentiments, mais elle est suspendue à tes lèvres.*

- Oui ? fit-elle, comme Norbert se taisait.

Celui-ci jeta un coup d'œil derrière lui – comme s'il y aurait pu avoir un témoin gênant aux environs –, l'air embarrassé. Il avait parfaitement préparé son numéro.

- Je préférerais vous en parler seul à seul, dit-il. Pouvons-nous dîner ensemble ?

Les yeux de la jeune femme clignèrent, comme ceux d'un gosse qui s'attend à recevoir sa nouvelle console de jeux et qui en déballant le paquet cadeau réalise qu'il a droit à un ours en peluche.

- Oh, je... (Pour cacher son embarras, elle jeta un coup d'œil à sa montre). Sept heures moins dix. Oui, je suppose qu'il n'est pas trop tard.

Bon, un peu d'enthousiasme ne l'aurait pas gêné à ce moment de la partie, mais au moins elle avait accepté.

- Finissez seulement ce que vous êtes en train de faire. Je vous attends dans le hall.

La jeune femme lui adressa un sourire de remerciement un peu forcé, puis se remit au travail en étouffant visiblement un soupir. Dans l'ascenseur qui menait au hall, Norbert sentit un mélange de joie et d'appréhension l'envahir. La première partie de son plan avait été un succès – pas ce qu'on pourrait appeler un *franc* succès, mais un succès quand même. Sauf que la deuxième partie, elle, s'avérait beaucoup moins évidente, surtout vu les prédispositions de la jeune femme.

Mais tout restait possible.

Dites-vous bien que ça ne sera jamais pire que votre situation initiale, Norbert. (La voix était revenue au vouvoiement ; l'excitation qui l'animait il y a quelques minutes l'avait presque désertée). *Quoi qu'il arrive, vous ne pourrez pas retomber plus bas.*

Norbert avait l'impression que la voix s'attendait à ce qu'il saute de joie devant cette affirmation catégorique.

- J'aimerais réviser le plan, dit-il.

Il s'était rarement senti aussi nerveux de sa vie. Toutes les instructions qu'il avait tentées d'assimiler semblaient se mélanger dans son esprit, et le fantôme de Marie – et celui des cinq ou six autres femmes qui avaient suivies, toutes beaucoup moins jolies que Sandra, toutes pour la plupart de lamentables *fiascos* – semblait le dévisager d'un air narquois. Œil pétillant. Prêt à savourer sa défaite.

A ce moment, l'ascenseur s'ouvrit et une Sandra nerveuse, vêtue d'un imperméable noir, fit son apparition.

- Il faut que je passe avant à la maison pour me changer, *lui* dit-elle tandis qu'ils sortaient de l'immeuble.

Il essayait non sans mal de calquer la cadence de ses pas sur la sienne.

- Oh, non, ce n'est vraiment pas la peine. C'est une simple auberge, vous savez.

- Vous êtes sûre ?

Elle lui jeta un coup d'œil appréhensif, tout en accélérant encore sa marche.

- J'ai... heu... ma voiture garée dans le parking, dit Norbert en désignant sa Volvo, stoppant net la jeune femme.

Celle-ci considéra sa voiture comme si elle avait une énorme crotte de chien sous les yeux. Norbert se dit qu'il fallait sans doute qu'il se montre encore reconnaissant que ce regard ne se soit pas adressé à lui.

Pendant un long moment, la jeune femme parut ne plus pouvoir détacher ses yeux du véhicule. Puis elle tourna vers lui un regard implorant :

- Écoutez, je ne sais vraiment pas si c'est une bonne idée, finalement. Je me sens un peu fatiguée et...

Elle parut incapable de poursuivre. Norbert, quant à lui, était certain de ne pas oser franchir le pas une deuxième fois ; ce devait être ce soir. Pas question qu'il reporte ce rendez-vous. Il ne voulait pas connaître à nouveau l'angoisse des préparatifs. *Dites-lui que vous avez annulé un dîner important pour elle.*

- J'ai... j'ai annulé un dîner d'affaires exprès pour vous.

Il regarda la jeune femme, l'œil vide, incapable de poursuivre. Puis, soudain, il trouva la phrase complémentaire qui lui manquait :

- Votre refus me mettrait dans une situation embarrassante.

Cette fois, il sentait qu'il avait sorti la bonne réplique. La femme poussa un soupir, avant de lui adresser un mince sourire contraint.

- D'accord, dans ce cas, allons-y.

Un sentiment d'exaltation l'envahit tandis qu'il conduisait, et ce sentiment l'accompagnait encore quand ils franchirent les portes du restaurant et s'installèrent à la table réservée à son nom, persista même après qu'ils eurent commandé leur menu. Ce ne fut qu'au moment où le serveur se fut éclipsé après avoir déposé les deux assiettes que ce sentiment se volatilisa soudainement.

- Vous vouliez donc me faire une proposition ? dit la jeune femme.

Déjà occupé à échafauder les prémisses d'une discussion ambitieuse, passionnante et personnelle, il avait complètement oublié ce prétexte.

- Oui, bien sûr, une très belle proposition à mon avis, dit-il en avalant sa fourchette de carottes grillées d'un seul coup.

Proposez-lui de l'engager, lui rappela la voix. *Dites-lui qu'elle a des qualités professionnelles certaines qui ne pourront que bénéficier à l'entreprise.*

- J'ai bien évalué votre travail, Sandra, dit-il en essayant de prendre un ton à la fois résolu, enthousiaste et professionnel. Et j'ai trouvé qu'il était remarquable. Inutile d'ajouter que M. Dantine partage entièrement mon avis.

Il se hâta d'ingurgiter une seconde volée de carottes. En réalité, il n'avait jamais parlé à Dantine du travail de Sandra, mais il pensait pouvoir convaincre son supérieur sans trop de difficultés. Après tout, il n'était pas le seul à l'avoir à l'œil, cette ravissante employée.

- Oh, vraiment, c'est gentil, je...

- Nous vous proposons donc de vous engager, lâcha-t-il avec une brusquerie préparée.

Pendant un instant, elle n'eut aucune réaction. Norbert s'était attendu à une joie spontanée, à de l'hésitation, éventuellement à un refus embarrassé, mais pas à cette absence d'émotion. Avait-elle deviné qu'il lui faisait cette proposition uniquement dans le but de coucher avec elle ? Était-ce *cette* perspective-là qui la rendait muette ?

- Quelque chose qui ne va pas ? demanda-t-il, découpant son steak.

La jeune femme avait arrêté de manger.

- C'est que je ne peux pas, dit-elle. Je dois retourner la semaine prochaine à l'école.

Le cœur de Norbert ne s'arrêta pas vraiment, mais presque.

A cet instant, tandis qu'il dévisageait la ravissante fille qui lui faisait face avec hébétude, les battants de la porte du restaurant s'écartèrent violemment sous la pression d'un groupe d'Holoflics armés. La plupart des clients de l'auberge cessèrent aussitôt leur discussion en cours tandis que l'un des hommes armés – ils étaient au nombre de cinq – saisissait Norbert par le bras en enjoignant à la jeune femme de rester assise. L'intervention avait duré moins de cinq secondes.

- M. Rochot, déclara le chef des Holoflics, vous êtes accusé de corruption sur mineurs et de tentative d'acte pervers et contre-nature. Tout ce que vous direz pourra être retenu contre vous. Un avocat commis d'office vous sera assigné d'ici les deux prochaines heures.

Norbert tenta de se débattre mais la prise de l'autre restait ferme et intransigeante.

- Je suis innocent ! clama-t-il, et une dame d'âge mûr assise à la table voisine poussa un râle horrifié. C'est une machination !

Sandra avait porté une main à la bouche, blottie sur son siège, et le fixait d'un air incrédule. Deux Holoflics s'affairaient à l'emporter hors de la salle, le maintenant fermement, le traînant, l'emportant loin du scandale qu'il avait causé. Il comprit aussitôt qu'il était vain de se débattre.

Malgré les avertissements de l'Holoflic, Norbert ne put s'empêcher de se récrier :

- Ce rendez-vous était uniquement professionnel !

- Ce n'est pas ce que nous avons cru comprendre, M. Rochot, dit un des Holoflics et, d'un geste sec, il arracha le cordon qui reliait son oreillette au récepteur sur son torse. Vous étiez sur écoute depuis plus d'une semaine.

- J'ignorais qu'elle était mineure !

Mais ses protestations avaient perdu toute crédibilité tandis que les portes du van se refermèrent dans un claquement métallique et que le véhicule banalisé s'éloignait déjà en direction du commissariat le plus proche.

Jean Fournier déconnecta le transpondeur, ôta son casque d'écoute et se dirigea vers son chef de service. L'immense salle bourdonnait d'une activité incessante ; des milliers d'hommes parlaient en même temps dans leur micro. En tant que chef de service, Roussel disposait d'un bureau personnel situé au fond à droite du couloir.

- Le client 1897-64040 a résilié son abonnement, annonça Fournier.

En langage clair, la formule signifiait qu'il était en prison pour une peine légère. Pour les peines lourdes, on utilisait le terme « contrat » et pour les peines capitales « assurance ». Le code avait été mis au point cinq ans auparavant, quelques mois après que la loi votée au Parlement soit entrée en vigueur.

- Je prends note, répondit Roussel.

Fournier quitta le bureau, satisfait. C'était le troisième client qu'il réussissait à coincer cette semaine. Fournier faisait partie de la minorité corrompue des effectifs de la police affectée à *Lifecoaching* – la société bidon inventée de toutes pièces par le Chef de la Police, Blaise Séguin, avec l'aide de quelques politiciens véreux. La formation accélérée qu'on lui avait fait suivre – quelques techniques commerciales de base, des notions de psychologie rudimentaire – avait été éprouvante. L'argent n'était pas la seule récompense pour ce travail ingrat. Pousser de pauvres types à la vie sentimentale compliquée à enfreindre la légalité ne procurait aucun plaisir à Fournier. Mais il devait le faire. Pour conserver son travail... et sa dignité. Hors de question que le gouvernement s'empare de leurs responsabilités.

Un signal lumineux vert clignotait au-dessus de son poste de travail.

La plupart de leurs clients finissaient en prison ; les plus chanceux flairaient l'arnaque et résiliaient l'abonnement. Exploiter les faiblesses des gens, leur angoisse, leur avidité compulsive de s'accrocher au train des gagnants de ce monde : Blaise Séguin – et les

politiciens qui le soutenaient – avaient compris à quel point il serait facile de manipuler tous ces ratés. Battre leur femme, voler, se droguer, incendier la maison de leur employeur : tel était le genre de conseils que *Lifecoaching* prodiguait à ses abonnés afin d'augmenter leur quota d'incarcérations. La plupart des sectes n'obtenaient pas autant de succès.

Certains cas exigeaient néanmoins plus de subtilité. Son dernier client, songea Fournier, avait bien failli leur échapper. Heureusement, on pouvait toujours compter sur les classiques délits sur mineurs pour rattraper les derniers poissons dans les filets. Les clients qui portaient plainte et menaçaient d'attaquer l'organisation en justice, eux, se voyaient proposés des pots-de-vin... ou supprimés. Blaise Séguin n'était pas homme à céder son poste au gouvernement si facilement. Fournier non plus. Ils se battraient jusqu'au bout.

Pour conserver leur travail.

Et leur dignité – la dignité des forces de l'ordre de ce pays.

Le signal lumineux vert clignotait toujours. Fournier se coiffa des écouteurs et dit de sa voix la plus agréable:

- *Bienvenue au service de gestion de votre vie. Un professionnel vous écoute.*

Benaya abaissa le journal dont il était en train de lire la première page. Un rictus torve lui tirait la lèvre supérieure.

- J'ai toujours su que mon frère était un peu tordu, dit-il à Laure. Mais bordel, se faire pincer pour un truc comme ça – même un gamin aurait été plus prudent !

Sa femme leva les yeux de son roman policier. Tous deux étaient assis sur la terrasse qui entourait un vaste jardin, le plus vaste de toute la ville. La piscine scintillait non loin de là telle une coulée de diamants.

- Qu'est-ce que tu racontes ?

- Norbert s'est fait coincer en train de faire des avances à une adolescente de dix-sept ans. C'est en première page du *Figaro*.

Laure avait ôté ses lunettes de soleil, l'air effaré.

- Il m'avait avoué qu'il fréquentait des sites de rencontres sur le net, poursuivit Benaya, mais si je m'attendais à ça... Quel était ce site, d'ailleurs, dont il m'avait parlé il y a quelques temps ?

Benaya fit des efforts visibles pour se rappeler, mais en vain. Probablement un truc auquel un type comme lui, qui faisait partie du gratin de la société – un job en or, une famille dévouée, une propriété magnifique – ne pouvait trouver d'utilité.

- Je n'arrive plus à m'en souvenir, dit finalement Benaya.

Bien sûr, ne put-il s'empêcher de songer, son frère se trouvait depuis quelque temps dans une situation sentimentale et familiale difficile, mais en arriver à de telles extrémités ! Depuis que les Conservateurs étaient arrivés au pouvoir, de telles incartades étaient sévèrement punies ; Norbert aurait dû le savoir. Il suffisait de lire les journaux : de tels actes s'étaient multipliés de manière aggravante ces dernières années. Heureusement, pensa-t-il, que la police veille au grain.

Nouvelle du même auteur publiée dans Phénix Mag :

- *La défaite du roi in n°Chutes.*

